65e année, No 10 Montréal, 18 juillet 1953

Le Samedi

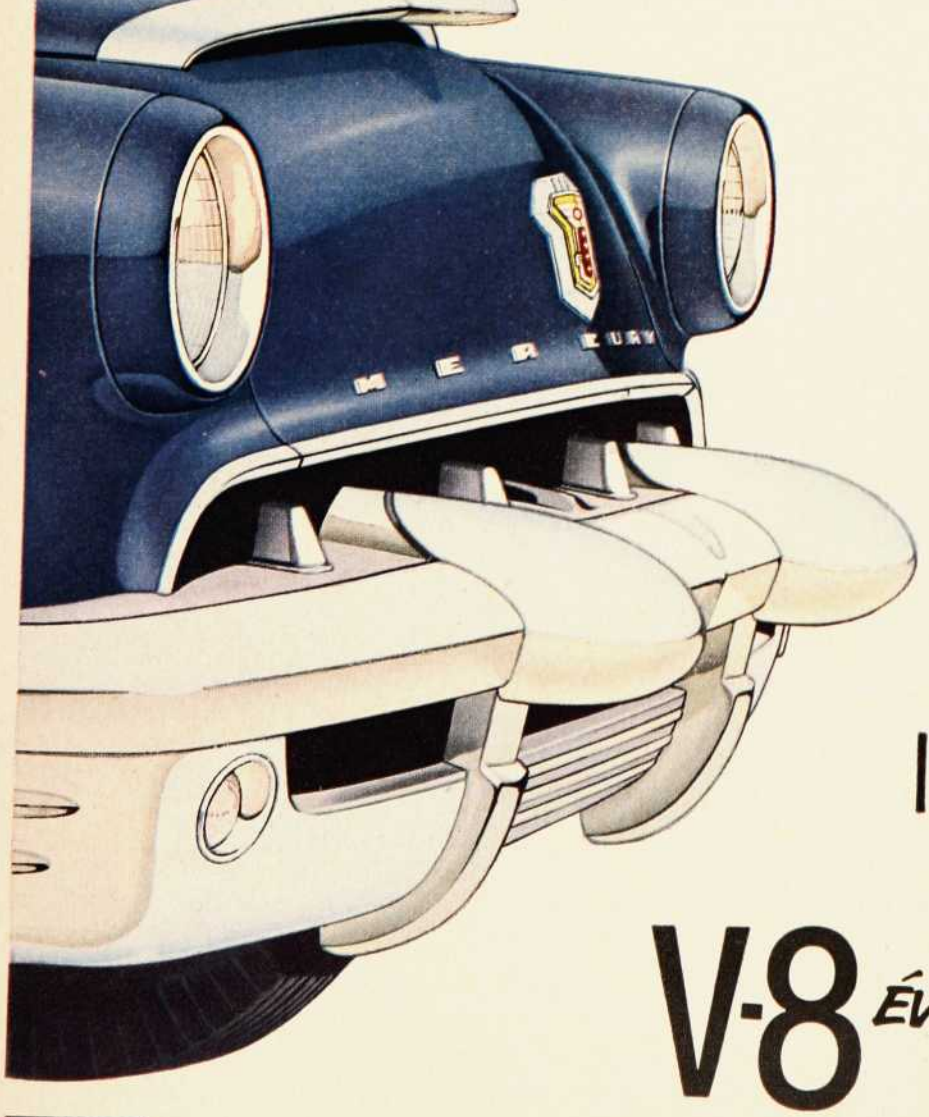
MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents

PER
S-400
CON

Le coupé sport grand luxe Mercury Monterey

Pneus à paroi blanche, butoirs de pare-chocs et de grille, facultatifs moyennant supplément.

Renommée pour son économie, elle est aussi la plus élégante



Jamais autant que cette année, la Mercury n'a conquis l'intérêt et l'admiration des automobilistes canadiens.

On parle partout de la beauté de ses nouvelles lignes, de la puissance fougueuse de son nouveau moteur à haute compression de 125 CV, de sa toute nouvelle direction hydraulique* ainsi que de ses nouveaux freins hydrauliques* qui lui assurent des arrêts rapides et positifs.

Faites l'essai d'une Mercury . . . vous réaliserez alors pourquoi la Mercury, la plus économique et la plus élégante de toutes, est si populaire.

La Mercury 1953 offre au choix: la commande *Merc-O-Matic*,* la surmultiplication *Touch-O-Matic** ou la boîte de vitesses Standard synchronisée et silencieuse.

**Facultatives moyennant supplément*

la MERCURY

V-8 ÉVIDEMMENT!

CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE

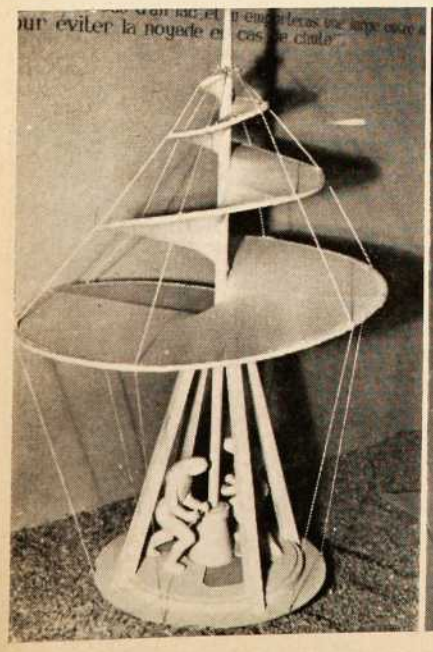
MERCURY LINCOLN Meteor

AVANT DE FIXER VOTRE CHOIX . . . IL VOUS FAUT ESSAYER LA MERCURY

Le visagiste français (nous étions tenté de dire le paysagiste) vient de présenter une méthode nouvelle dans l'art délicat du maquillage. Il s'agit d'une serviette dont la simple application sur le visage fait disparaître toute trace de peinture, si épaisse soit-elle.

TROUVAILLES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Une exposition "Léonard de Vinci, Homme de science" chemine de par le monde, portant sous forme de modèles réduits à la connaissance du public les merveilleuses inventions de ce génie universel. Voici, de gauche à droite, l'hélicoptère et l'avion qu'il avait mis au point. On croit savoir que l'avion plana quelque peu, cassant d'ailleurs, en fin de compte, la jambe de l'audacieux pilote.



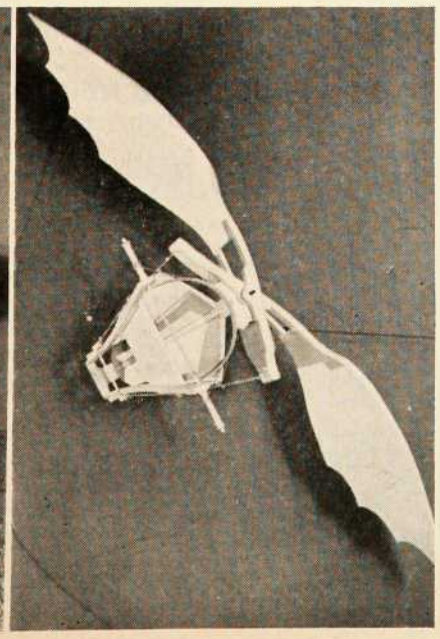


Illustration tirée de "Alice in Wonderland"—édition Junior Library

Dans "Alice au pays des merveilles" Alice et le loir causent:

"—Il y avait une fois trois petites soeurs qui s'appelaient Elsie, Lacie et Tillie, commença le loir en parlant très vite. Elles vivaient au fonds d'un puits . . . "

"Que mangeaient-elles? demanda Alice, pour qui les questions du boire et du manger avaient une grande importance."

"Elles mangeaient de la mélasse, dit le loir après avoir réfléchi une minute ou deux."

"C'est impossible, remarqua Alice, elles se seraient rendues malades."

Alice s'y entendait en matière d'alimentation

ALICE SAVAIT que personne ne pouvait vivre de mélasse, ou de tout autre aliment unique. Elle s'y entendait vraiment bien en matière d'alimentation.

Même aujourd'hui, on attribue, sans raison, des pouvoirs magiques à certains genres d'aliments. Il ne faut pas faire de cas de ces revendications. Les spécialistes en nutrition ont démontré que, pour jouir d'une bonne santé, il faut manger d'une *grande variété d'aliments judicieusement choisis et soigneusement apprêtés*. Au nombre de ces aliments, il y a la viande, les oeufs, le lait, les fruits, les légumes, le pain enrichi et complet et les céréales.

La quantité et la sorte d'aliments que vous devriez manger pour vous maintenir en santé et *garder le poids convenable*, dépendent de votre âge, de votre état physique et du genre de travail que vous faites. Ainsi, une personne d'âge avancé et dont l'activité physique est restreinte, a moins besoin d'aliments qui donnent l'énergie. Elle devrait, par contre, prendre de fortes quantités d'aliments riches en protéines, en vitamines, et en minéraux nécessaires au maintien et à la réfection de l'organisme.

Vos repas, s'ils sont bien équilibrés, vous fourniront ces éléments nécessaires, et d'autres, et ce, en quantités convenables. Par exemple, la protéine est nécessaire pour la formation et la réfection des tissus corporels. Les vitamines et les minéraux sont indispensables parce qu'ils influent sur de nombreuses réactions chimiques de l'organisme. Les protéines, les vitamines et les minéraux sont présents dans une foule d'aliments. Une bonne nutrition repose sur l'absorption d'une *variété* de ces aliments.

De bonnes habitudes alimentaires ne dépendent pas toutefois simplement de *ce que vous mangez*. Aussi, pour vous aider à bénéficier pleinement de vos aliments, nous donnons ci-dessous quelques conseils qu'il vous sera utile de suivre.

Prenez vos repas à des heures régulières.

Mangez lentement, dans un environnement reposant.

Évitez les exercices violents juste avant ou après les repas.

Consultez votre médecin si vous souffrez souvent de dérangements d'estomac.

Ne tardez pas à faire faire les travaux dentaires nécessaires.

Suivez les conseils de votre médecin en ce qui concerne un régime amaigrissant.

La brochure gratuite publiée par la Metropolitan et intitulée "L'alimentation de la famille" traite des divers éléments nutritifs essentiels, expose les raisons pour lesquelles vous en avez besoin et vous fait savoir quels sont les aliments qui les fournissent. En suivant un régime alimentaire bien conçu vous prolongerez votre vie et vous serez plus à même d'en jouir.

COPYRIGHT CANADA, 1953 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

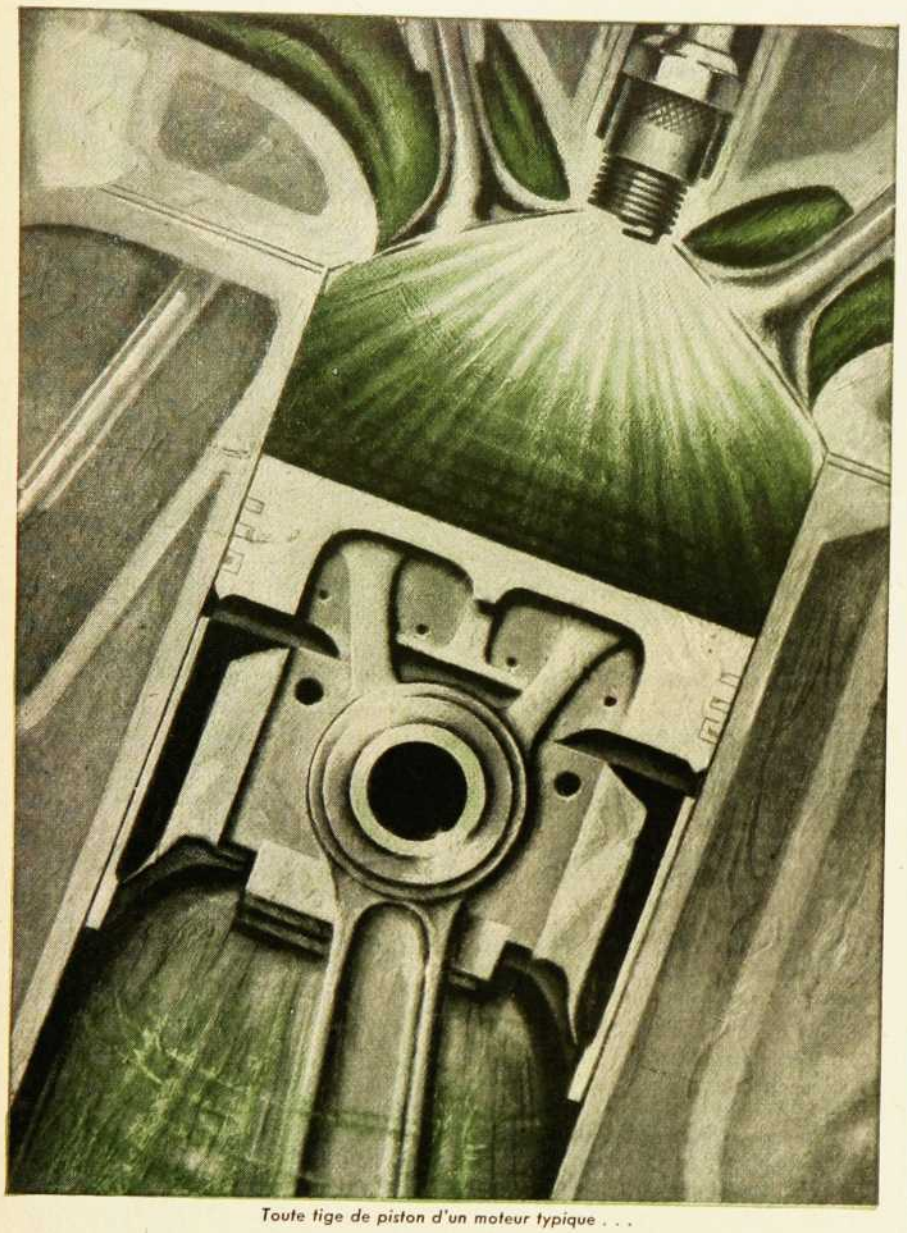
Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada:
Ottawa 4, Canada

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure, 73-S intitulée "L'alimentation de la famille."

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....



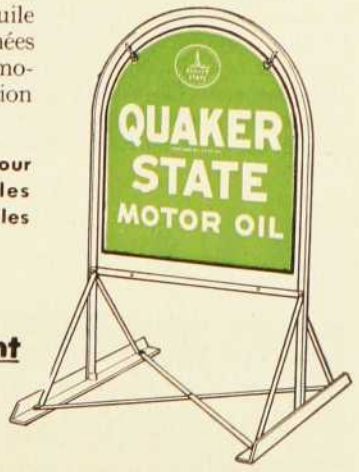
Toute tige de piston d'un moteur typique . . .

SUBIT LA POUSSÉE DE 55,680 EXPLOSIONS À L'HEURE

L'ESSENTIELLE tige de piston, qui relie le piston à la bielle, est soumise à une activité et à des efforts énormes, caractéristiques des moteurs automobiles d'aujourd'hui, à haute compression et grande puissance. Ces moteurs exigent une bonne huile à moteur, une huile exceptionnelle par l'endurance, par la résistance à la chaleur et par la pureté.

Parmi les huiles à moteur modernes, il n'en est pas de meilleure que Quaker State. Eprouvée sur des moteurs perfectionnés, l'huile Quaker State est le résultat de près de 50 années de spécialisation dans la lubrification automobile. Elle assure à votre voiture une protection prolongée.

L'huile à moteur Quaker State est faite pour satisfaire aux spécifications de toutes les marques de voitures et pour servir à tous les usages. Consultez votre dépositaire.



Les moteurs modernes exigent un graissage excellent

QUAKER STATE OIL REFINING COMPANY OF CANADA, LIMITED, TORONTO

Membre de La Pennslyvania Grade Crude Oil Association

"Le Samedi" du 13 juin publiait un article qui ne fut pas sans exercer un profond retentissement sur les amateurs de tours de cartes. Nous y publiions la photo d'un Montréalais qui pratique la prestidigitation depuis l'âge de 13 ans, soit depuis 23 ans, et nous sommes heureux d'apprendre qu'il s'agissait du fameux Tom Auburn, bien connu des amateurs. ***(Photo Hayward Studios.)***

NOTRE COUVERTURE

Le peintre Albert Chartier, auteur de la couverture de ce numéro du Samedi *s'inspire toujours de l'actualité, mais d'une actualité amusante. Nos lecteurs, qui le connaissent depuis de nombreuses années, apprécient la note humoristique et légèrement satirique qu'il met dans toutes ses compositions. Que penser de ce fervent du base-ball, uniquement possédé du démon du sport, et qui en oublie les autres distractions, beaucoup plus agréables, qu'offre la campagne ! C'est sûrement un lecteur de notre célèbre chroniqueur sportif, Oscar Major.*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637★

GEORGES POIRIER, *Président*
GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*
JEAN CHAUVIN, *Directeur*
CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*
GERARD VIOT ..... *Secrétaire de la rédaction*
ODILON RIENDEAU ..... *Chef du tirage*

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

A quatre ans, MICHELE AHERN préparait-elle déjà un reportage sur la St-Jean-Baptiste ?

MICHÈLE TISSEYRE
— vedette XXX de la Télévision

par LUCETTE ROBERT

MICHÈLE TISSEYRE est l'étoile première grandeur de notre télévision canadienne où elle fit, chaque lundi soir des derniers mois, le programme *Télé-Montréal* pour la pharmacie Montréal. Quel est le secret de son aisance, de l'intimité de ses reportages, de sa facilité à passer du plaisant au sévère, comme si elle était dans son salon ? Il faut, dit-elle, oublier ses mains, sa robe, ses yeux. « Vous n'avez plus de corps, mais une pensée ». Et elle ajoute : « Je me suis habituée au public en faisant du théâtre, et à l'improvisation en parlant devant trois mille personnes au théâtre St-Denis, trois fois par semaine, au moment des revues de modes de la maison Dupuis Frères, où elle fut coordinatrice de la mode et dont elle continue à organiser les parades saisonnières.

A quelle époque Michèle Ahern Tisseyre a-t-elle commencé à jouer la comédie ? Peut-être dans son enfance à Carleton-sur-Mer, alors que la vue d'un agneau dans les prés de Bonaventure lui inspira de devenir le petit St-Jean-Baptiste de notre fête nationale. Elle fut toujours vive et délurée, et je retrouve dans sa fille, Michèle II, l'espièglerie, la faconde et l'amour du déguisement qu'avait sa mère au même âge. Elle fit ses études chez les Dames du Sacré-Coeur au Sault-aux-Récollets et allait faire ses débuts dans le monde quand la guerre éclata. Bals et thés furent remplacés par du travail à la Croix-Rouge, des parades de mode au profit d'oeuvres de guerre (dirigées par l'actrice anglo-française Madeleine Carroll) et de la Ligue de la Jeunesse féminine qui la firent surnommer « the debutante of the year » dans la revue *Beau*.

Mais Michèle Tisseyre préfère le travail aux mondanités et nous la retrouvons à C.K.A.C. dans le rôle de commentatrice radiophonique, avant qu'elle aille passer un an au Mexique. Elle y apprit très vite — et très bien — l'espagnol et fit une série de grands reportages avec des Ministres d'Etat, des artistes et des cinéastes. Mexico était, pendant la guerre, un refuge pour des intellectuels en exil (comme Jules Romains) et des comédiens (comme Louis Jouvet) et remplaçait Paris pour les gens fortunés.

A son retour au Canada, elle fit les commentaires français pour les revues de mode de la maison Eaton et rencontra Jacques Fath, étoile d'après-guerre de la haute-couture française, Balmain, Mme Castagnié, directrice de l'Officiel, et Iva Patcévitch, chevalier de la Légion d'honneur et président des Conde Nast Publications, dont la plus connue est la revue *Vogue*. Elle rencontra aussi (et ceci devait être beaucoup plus important dans sa vie) le directeur-fondateur du Cercle du Livre de France, l'écrivain Pierre Tisseyre qu'elle épousa en 1946. La naissance de deux enfants devait marquer les années 1947 et 1948. Pendant que son mari faisait le tour des Etats-Unis avec l'écrivain français, Marcel Aymé, (qui devait devenir le parrain de son fils, Charles-Marcel), Michèle se rendait jusqu'en Alaska avec la femme du directeur de la revue américaine Collier's. Ce qui fait qu'en plus de la France, de la Belgique, de l'Italie, des Etats-Unis et du Mexique, elle a traversé le Canada d'un océan à l'autre.

Les années 1949 et 1950 marquèrent ses débuts au théâtre. D'abord, dans *Les femmes savantes*, avec les élèves de François Rozet, et ensuite au Rideau Vert où elle joua toute une saison. Elle eut, cependant ses meilleurs rôles dans la troupe de Henri Norbert *Le Trait d'Union* et avec le Montreal Repertory Theater, avec qui elle vient de jouer le rôle d'Elmire dans *Le Tartuffe* de Molière. Elle participa à de nombreuses émissions radiophoniques et débuta comme journaliste à la Revue de l'Actualité de Radio-Canada. Depuis deux ans, elle a un programme régulier — et commercial — avec Mme Odette Oligny, *Entre nous, Mesdames* où Alec Pelletier remplace cette dernière pendant son voyage en France, et *Dans la coulisse*, avec Noël Gauvin. Elle revint momentanément à la mode

[*Lire la suite page* 54]

La petite fille de la vedette, MICHELE II, parade dans une robe brodée et un chapeau de dame pour sa maman.

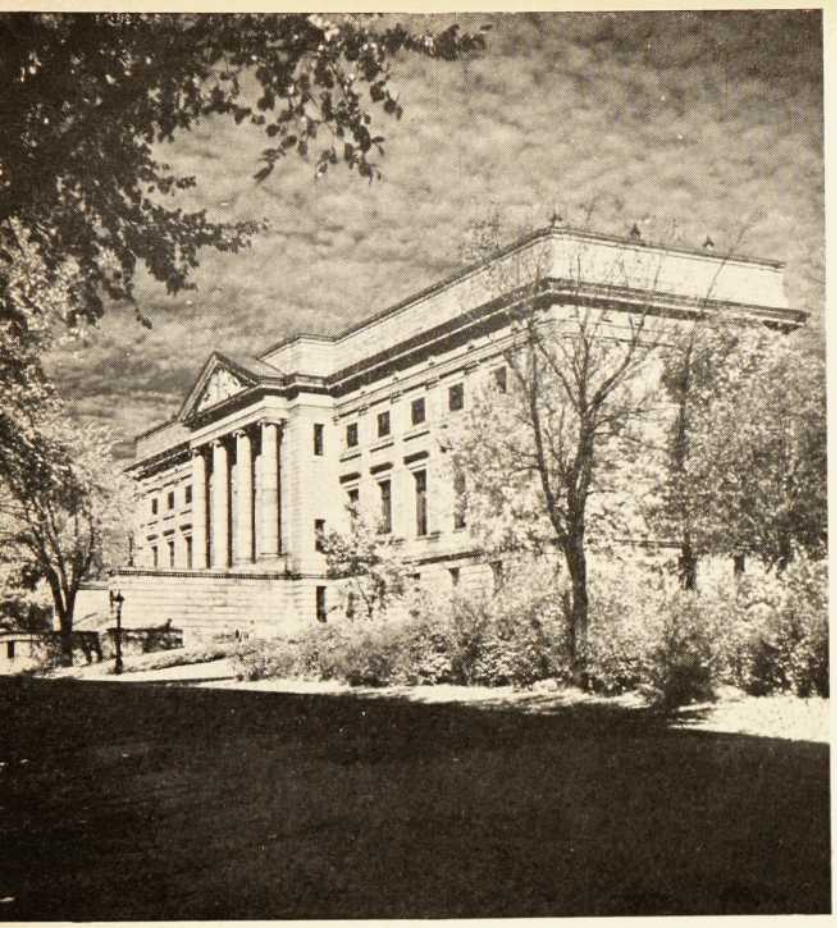
MICHELE TISSEYRE dans les jardins flottants de Xochimilco, au Mexique.

Son fils aîné, JEAN-YVES, en mexicain.

Son fils cadet, CHARLES-MARCEL.

Ci-dessus : Avec Madame et M. MARCEL AYME, célèbre écrivain français, auteur de *Clérambard* et *Uranus*, qui sera le parrain de Charles-Marcel Tisseyre. Le réalisateur de *Dans la coulisse*, Noël Gauvin, prépare une émission avec MICHELE, à bord du *Atlantic* de la Home Lines.

MICHELE TISSEYRE inaugure son programme de télévision *Télé-Montréal* avec Son Honneur le Maire de Montréal, Mme CAMILLIEN HOUDE et leurs petits-enfants. L'automne prochain nous la ramènera à C.B.F.T. avec un programme d'une demi-heure, commandité par National Advertising.



Le Musée Provincial de Québec. Admirablement situé et bien dégagé dans un cadre de verdure, il est d'une architecture à la fois sobre et opulente.

UNE HEURE AVEC

GÉRARD

par GÉRARD VIOT

DEPUIS le premier avril dernier, Gérard Morisset ajoute à ses nombreuses charges la conservation du musée provincial de Québec. Je suis allé le voir dans son bureau de l'édifice, d'allure classique, si heureusement construit avec goût, en 1930, sur la bordure des Plaines d'Abraham. Le site admirable, l'harmonie des terrassements et le tracé des allées, donnent une impression de grandeur et provoquent le recueillement nécessaire à quiconque veut se pénétrer des oeuvres d'art, ici rassemblées pour le contentement de notre oeil. Dès que j'aborde Gérard Morisset, je comprends qu'il s'attache avec amour et compétence à cette oeuvre d'intérêt hautement national.

— « Je reprends une belle tradition, me dit-il dès l'abord, celle du dévouement à la détection, à la mise en valeur, à la conservation et à la promotion de nos arts. Je puis bien dire, en effet, qu'il s'agit d'une tradition, car le Québec n'a jamais manqué d'âmes généreuses.

« C'est ainsi, comme vous pouvez voir, que mon musée regorge de toiles, sculptures et objets variés qui sont bien à l'image de notre patrimoine. Ceux qui m'ont précédé, se sont employés à rassembler ces pièces, nous devons les en remercier. Je vais m'efforcer de leur emboîter le pas. Cependant, je me propose, comme première étape, d'organiser notre musée selon un reclassement logique pour le visiteur, reclassement qui a fait ses preuves dans le monde entier et que l'on m'a appris au Louvre...

« Je compte présenter les richesses de notre architecture à l'aide de documents photographiques et, plus tard, nos sculptures, grâce à des moulages ou maquettes, qui permettront un enchaînement chronologique et logique des différentes écoles ».

Ouvrons ici une parenthèse pour rappeler que Gérard Morisset s'est distingué, depuis 1934, pour son fameux « inventaire de nos richesses architecturales et picturales.» Photographe de grand talent, il compte maintenant plus de 58,000 clichés dûment classés. Toute oeuvre d'art une fois recensée est gardée à vue, si mouvante soit-elle. Il a été beaucoup fait, mais il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine, principalement dans les collections privées et les paroisses. Cet inventaire permettra aussi d'alimenter nos musées. On sait maintenant où aller solliciter l'achat de tel pièce convoitée, on est informé de celles qui sont à vendre.

L'été Monsieur Morisset prend dans ses expéditions archéologiques de jeunes stagiaires étudiants. Ceux-ci peuvent se vanter d'être à bonne école et ont en outre l'avatage de gagner quelque argent.

•

Tandis qu'il me parle ainsi de ses entreprises avec passion, j'observe Gérard Morisset. Son visage éclairé d'un front haut et rectiligne bien dégagé s'anime de deux yeux perçants : ceux du « fouineur » à qui rien n'échappe. Tout de suite se dégage l'impression d'une compétence tranquille et sûre, agrémentée d'une grande bonté génératrice de confiance.

BIOGRAPHIE

Né au Cap-Santé (Portneuf) en 1898. Etudes classiques au collège de Lévis de 1911 à 1918. Etudes légales à l'Université Laval de 1919 à 1922. Licencié en loi en 1921 et reçu notaire en 1922. Dessinateur, il a illustré quelques livres et revues, entre autres : l'Almanach de l'Action Catholique.

Boursier du Gouvernement français en 1929 et en 1930, il a étudié l'architecture à l'atelier de Tony Garnier, à Lyon, et l'histoire de l'art à l'Ecole du Louvre de 1930 à 1934. Diplômé de l'Ecole du Louvre le 8 mars 1934 après soutenance d'une thèse sur la Peinture au Canada français. *Attaché au Musée du Louvre de 1931 à 1934 et attaché honoraire des Musées nationaux de France en 1935.*

*Nommé directeur de l'enseignement du dessin en 1935 et directeur de l'*Inventaire des oeuvres d'art *en 1938. Elu membre de la Société Royale du Canada en 1943. Lauréat des Concours littéraires de la province de Québec en 1936 avec* Peintres et tableaux *et en 1949 avec l'*Architecture en Nouvelle-France. *Lauréat de l'Académie des Beaux-Arts de France en 1938 avec* Peintres et tableaux *(volume II) et en 1946 avec* Paul Lambert dit Saint-Paul.

Président de la Société des Ecrivains canadiens, section de Québec. Président de la Société Royale du Canada, section française. Conférencier de l'Institut scientifique franco-canadien en 1949, il a donné des conférences illustrées sur l'art au Canada dans les principales villes de France — Paris, Dijon, Orléans, Falaise, Rouen, etc.

Il a publié :

Peintres et tableaux, *2 vol., 1936 et 1937.*

Coup d'oeil sur les arts en Nouvelle-France, *1941.*

François Ranvoyzé, *1942.*

Philippe Liébert, *1943.*

Evolution d'une pièce d'argenterie, *1943.*

Les églises et le trésor de Varennes, *1943.*

La vie et l'oeuvre du Frère Luc, *1944.*

Le Cap-Santé. Ses églises et son trésor, *1944.*

Paul Lambert dit Saint-Paul, *1945.*

Novembre 1775 (nouvelle illustrée de dessins coloriés), *1948.*

L'Architecture en Nouvelle-France, *1949.*

Québec et son évolution, *1952.*

Signalons également que Gérard Morisset est professeur d'Histoire de l'Art canadien à l'Ecole du Meuble de Montréal et à l'Université Laval de Québec.

Collaborateur à la revue Technique, *à la* Revue Populaire, *à la* Patrie du Dimanche, *à la* Revue de l'Université Laval, *à la* Revue Française ...

COUP D'OEIL SUR QUEBEC

MORISSET

Conservateur du Musée provincial
Président 1953-54 de la Société Royale du Canada
(Section I)

L'HOMME QUI SERT BIEN NOS ARTS

Notre conversation va d'un sujet à l'autre. Gérard Morisset m'exprime son désir de rassembler pour son musée quelques belles pièces d'orfèvrerie, art qui fut si florissant chez nous à la fin du XVIIIe siècle. Les pièces sont souvent difficiles à trouver, car beaucoup ont été vendues par des curés peu connaisseurs ou victimes de la mode. Il me parle aussi de la nécessité de baptiser les différentes salles du musée et de les spécialiser.

— « Nous sommes assez pauvres en dessins, ajoute-t-il, mais c'est une lacune que je m'emploierai à combler d'autant plus volontiers que les dessins sont très formateurs et développent le sens du beau chez le visiteur.

« Il en est de même pour les gravures. A l'intérêt artistique elles joignent le plus souvent un attrait historique. C'est ainsi que je me propose de rechercher les vieilles eaux-fortes, et d'en obtenir des tirages. Déjà je connais les trésors de *L'Opinion Publique*, un journal abondamment illustré qui paraissait à Québec, entre 1870 et 1890 environ.

« Nous devons, aussi, songer à internationaliser notre musée. Jusqu'à maintenant il s'est presque uniquement concentré sur les oeuvres canadiennes-françaises. Mais, puisque l'art n'a pas de frontière, pourquoi n'accueillerions-nous pas les oeuvres étrangères si nous en avons l'occasion ? »

Découvrir les oeuvres d'art n'est pas toujours chose facile. Elles sont souvent noyées dans un fatras d'horreurs. "Fouineur"-né, Gérard Morisset a su inventorier nos trésors. Voici, par exemple, souligné par une photo remarquable, un petit ange qui orne l'autel du Sacré-Coeur à l'Hôpital Général de Montréal. Il est dû au ciseau de Philippe Liebert en 1790.

Et puis ce sont des commentaires sur notre architecture qui, durant cent ans fut tristement influencée par le style archéologique. Des entrepreneurs de construction souvent promus architectes sur leur simple décision, s'efforçaient de reproduire ce qu'ils ne connaissaient que par des gravures. Or, leur copie ne saurait être fidèle faute de détails et du fait même qu'ils n'employaient que de faux matériaux. Deuxièmement, la gravure employée comme modèle était souvent l'oeuvre d'amateurs peu soucieux d'exactitude. Il est du reste à noter que les bons traités d'architecture faisaient complètement défaut à cette époque.

Aujourd'hui, nous voilà victimes de l'influence américaine... Que faire, alors, pour se défendre ? Comment préserver nos paysages des barbouilleurs ? Comment susciter la construction de bons édifices et inciter les gens à conserver ce qu'ils ont de bien ? Deux moyens s'offrent qu'il convient de conjuguer : former convenablement l'entrepreneur, donner du goût au client. C'est ainsi, par exemple, que Gérard Morisset fait distribuer, [*Lire la suite page* 38]

Puissant et conforme à la plus belle tradition de l'art décoratif, voici un détail du St-Paul de Pierre Levasseur à l'église de Charlesbourg.

Récupéré dans une église de la province, voici un charmant petit angelot qui orne actuellement le bureau de M. Morisset au Musée Provincial de Québec. Admirablement proportionné, aux formes d'une délicieuse plénitude, il fait montre d'une rare maîtrise.

Une "Madone et l'Enfant" en bois sculpté et doré à la feuille. L'ensemble — que nous ne donnons pas ici — porte sur un socle semi-circulaire. Elle provient de l'ancienne congrégation des jésuites de Québec dont la décoration avait été entreprise en 1750 par Pierre-Noël Levasseur.

Roman policier

ON NE TIRE PAS À CINQ

par FRANÇOIS MAZELINE

L'AMBULANCE noire roulait rapidement entre les quais éclaboussés de soleil, sur les larges chaussées pavées de neuf qui y conduisaient. C'était midi et les dockers, dans les petits restaurants du port, mâchaient lentement leur nourriture, cette sève qui leur donnerait, tout à l'heure, la force de décharger de lourds sacs marqués aux noms de villes coloniales dont le son ne pouvait émouvoir leur coeur. L'ambulance lança un appel de sirène en tournant le coin de la « Maison du Matelot », et se lança rapide à travers les rues droites de la nouvelle ville transatlantique du Havre.

La voiture gagna les quartiers centraux et stoppa devant la porte d'une clinique voisine du boulevard de Strasbourg.

L'arrière fut ouvert, révélant, dans un rayon de soleil, une blancheur d'hôpital. Deux infirmiers descendirent une civière où gisait une jeune femme très blonde, le visage affreusement pâle, le front entouré d'un large pansement que le sang tachait.

La tête glissa à droite comme l'un des infirmiers posait un instant le brancard. L'homme se pencha en avant :

— Sacré nom...

— Elle est évanouie, dit son compagnon. Elle ne passera pas pour si peu.

— Pour si peu. On sera peut-être obligé de la trépaner, et il paraît qu'elle a été empoisonnée avant.

— Dépêche-toi de la « rentrer ». Ma femme m'attend pour déjeuner. Quand tu en auras vu mourir autant que moi, tu penseras que le jour où ton tour viendra, personne ne fera de chichis pour ta carcasse. T'es jeunot dans le métier.

Le chef des infirmiers donna un regard à la femme inanimée et conclut :

— C'est vrai que c'est une belle fille. Et du linge ! Il y a du bonheur dans une femme comme ça, ça serait dommage tout de même qu'elle y reste !

Le brancard fut introduit dans les couloirs frais de la clinique, dont les murs restaient ornés à la mode provinciale de papier à fleurs représentant des bouquets fanés, dernier témoignage des goûts de la précédente propriétaire de l'immeuble, une veuve ardente qui avait pour héroïne préférée *La Dame aux Camélias.*

Le corps de la jeune femme fut immédiatement allongé sur un lit, et le chirurgien chargé des urgences se pencha sur elle.

— Une piqûre, tout de suite, dit-il à l'infirmière. J'espère que l'on pourra éviter la trépanation, mais il faut la transporter dès que possible dans la salle de chirurgie.

Quelques instants plus tard, la jolie blonde gémissait sous le masque, sur le billard de la table d'opération.

— Je ne sais pas... J'étais seule... Dennis est sorti et le champagne... Mon oncle... Bien sûr... La cheminée... Elise n'était pas là. Je ne veux pas que l'on croie que c'est moi. Je ne sais rien.

Le chirurgien observa longuement la blessure qu'elle portait à la tête, et remarqua :

— La trépanation n'est pas nécessaire. C'est une chance. Je vais nettoyer la plaie et recoudre.

Avec habileté et rapidité, il coutura la plaie et ordonna, après avoir soigneusement antiseptisé toute la région tuméfiée qui l'entourait :

— Nourriture très légère. Pas de visite, bien entendu. Elle ne pourra pas recevoir la police avant plusieurs jours. Je passerai demain matin prendre des nouvelles.

Le praticien quitta la salle d'opération tandis que la patiente, pâle et immobile, regagnait sa chambre sur le chariot.

L'inspecteur Erlin attendait le chirurgien dans le couloir :

— Pourrai-je bientôt interroger Mme Darley ?

— Non, monsieur l'inspecteur. Pas avant deux jours. L'empoisonnement n'est pas grave. C'est tout juste une intoxication très légère. Mais la blessure exige du repos.

— Croyez-vous que cette blessure soit la conséquence d'un attentat ?

— Certainement pas. Mme Darley est tombée sous le coup d'une émotion ou d'un malaise subit. Elle a heurté un meuble ou peut-être le coin de la cheminée. Si elle avait été frappée, nous aurions dû l'opérer. Mais comment vont les autres ?

— Je crois que tous s'en tireront, à l'exception de M. Dennis, dont l'état est alarmant.

— C'est le cousin d'Evrard qui arriva récemment de Madagascar pour prendre la tête de ses affaires ?

— En effet. Vous le connaissiez, docteur ?

— Ma foi, le Havre n'est pas si grand. Je l'ai rencontré deux ou trois fois au « Club des Régates ». C'est un grand garçon brun au visage autoritaire. Il courtisait Jeanine Belfour, la fille de l'armateur. Je crois que cela déplaisait à son cousin Pierre Evrard qui avait des vues sur cette jeune fille.

L'inspecteur nota sur son carnet : Pierre Evrard, Jeanine Belfour. Déjà, le docteur continuait, en se déshabillant :

— Pierre a dû être mécontent de l'arrivée de son cousin. Il espérait bien prendre la direction de l'usine, et il est désormais soumis à l'autorité d'un garçon plus jeune que lui.

Le docteur alluma une cigarette et demanda :

— Puis-je vous déposer quelque part, monsieur l'inspecteur ?

— Je vous remercie. Je vais à l'Hôtel Evrard.

— Vous transmettrez à tous mes meilleurs voeux de guérison.

D'une main sûre, le chirurgien conduisit rapidement le détective jusqu'à l'Hôtel Evrard, une construction assez prétentieuse, entourée d'un jardin fleuri. Un agent gardait la porte et salua le policier à son arrivée.

— Rien de nouveau ?

— Non. Le « vieux » va mieux. Les autres aussi. Un médecin est auprès d'eux.

Le détective pénétra dans le hall où les techniciens du laboratoire d'identité judiciaire et des services de toxicologie, achevaient de replacer leurs instruments dans leur valise.

— Alors, rien trouvé...

— Il faudra faire les analyses, mais il est déjà permis d'affirmer que les cinq membres de la famille Evrard ont été empoisonnés à l'arsenic, au cours de leur dîner d'hier soir. Nous n'avons pu faire de prélèvements dans la vaisselle qui était déjà lavée, mais nous nous sommes procuré des échantillons des reliefs du repas. Les domestiques n'ayant pas été atteints, il est vraisemblable que le poison a été mêlé à la boisson et non aux aliments. Probablement à une « vieille bouteille ».

— Je me demande pourquoi M. Dennis est si malade ?

Le médecin, qui remplaçait le docteur de la famille, absent, fit son apparition et répondit à la question du policier.

Chaque personne réagit différemment à l'arsenic. Le cas Dennis est bien étrange. J'ai l'impression qu'il n'a pas été empoisonné avec le même produit que les autres. On lui a sans doute donné autre chose...

— Nous ne pourrons probablement pas en faire la preuve, murmura lentement le détective.

Et il acheva doucement :

— Puis-je interroger vos malades ?

— Certainement, ils sont tous en état de vous recevoir, à l'exception de Dennis, sur le sort duquel je ne pourrai me prononcer que d'ici quarante-huit heures.

II

ANTOINE EVRARD était un grand vieillard aux yeux clairs, au regard dur, mais à la bouche marquée d'un petit pli, qui indiquait ses dispositions à l'humour. Il occupait, au premier étage de son hôtel, une chambre de grande dimension, au milieu de laquelle se trouvait un lit à baldaquin placé sur une petite estrade. Des tableaux de prix étaient accrochés au mur et témoignaient des goûts éclectiques de leur propriétaire.

L'industriel accueillit aimablement le policier :

— Je suis bien navré dit-il, de vous donner tant de mal en cette saison chaude. Nous avons tous été empoisonnés, et il s'agit évidemment d'une manoeuvre criminelle et non d'un accident. Mes domestiques n'ont pas été atteints. Pourtant, l'attentat ne saurait avoir été commis par l'un de ces gens que je connais depuis longtemps. Il faut donc admettre qu'il est l'oeuvre de l'un d'entre nous. Et voilà ce que je ne puis comprendre.

— Y avait-il des différends entre les membres de votre famille ?

L'industriel sembla hésiter un instant puis, prenant une soudaine décision :

— Rien de grave. Des petites piques, naturellement.

— Par exemple ?

— Pierre est mécontent de l'arrivée de Dennis qui a pris sa place à l'usine. Du moins, telle est son opinion. Mais je le connais assez pour être certain de son innocence. Par ailleurs, ma protégée, Jeanne Spize, que vous connaîtrez bientôt — et qui exerce ici les fonctions de gouvernante — est très jalouse de l'amitié que je lui porte. Elle s'est montrée aimable envers Geneviève, mais je ne doute pas que l'arrivée de ma cousine ne l'ait irritée.

— Mme Darley n'avait pas coutume de séjourner longtemps ici.

— Non. Je la connaissais à peine. Elle m'écrivait chaque année au Jour de l'An et je lui répondais. C'est tout. Cette année, à l'occasion de mes 60 ans, je l'ai invitée à venir passer quelques jours ici. Cela lui a été d'autant plus facile qu'elle passait ses vacances sur une plage normande. Je souhaitais la connaître puisqu'elle est mon héritière au même titre que les autres.

— Je comprends. Depuis combien de temps Mme Darley était-elle au Havre à l'instant de l'accident ?

— Depuis un jour et demi.

— Vous n'avez rien remarqué de particulier, pendant ce délai ?

Croquis d'été

Quatre heures de l'après-midi...
Le soleil lentement décline ;
Déjà sur la plaine a grandi
L'ombre fraîche de la colline.

Le vent se lève ; et, peu à peu,
Se rouvrent les fleurs desséchées ;
Un ruisseau jette un éclair bleu
Au milieu des herbes penchées.

Les peupliers dans le lointain
Semblent hausser leurs silhouettes...
Le ciel s'emplit, comme au matin,
Du chant léger des alouettes.

Et, déposant le battoir prompt,
Les laveuses agenouillées,
En bavardant s'essuient le front
Du revers de leurs mains mouillées.

ANDRÉ RIVOIRE.

— Absolument rien.

— Aviez-vous l'intention de modifier votre testament, ces derniers temps ?

— Absolument pas. J'ai pris mes dispositions il y a longtemps. Je n'ai pas d'enfant, et compte partager également ma fortune entre tous mes cousins et ma protégée.

— Votre disparition aurait-elle apporté des avantages matériels immédiats à l'un de ceux qui vous entourent ?

— Pas à proprement parler, à l'exception de Mme Darley, qui ne vit pas ici, et n'a jamais bénéficié des facilités que ma fortune accorde aux miens. Mais il est impossible d'admettre que cette jeune femme ait pu tenter de m'empoisonner.

Le vieillard se dressa sur son oreiller et continua avec chaleur :

— Il suffit de l'avoir vue pour comprendre qu'elle ne saurait être coupable. Et, d'ailleurs, n'a-t-elle pas souffert comme les autres ?

— Plus que les autres !

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur Evrard, Mme Darley est malencontreusement tombée, probablement sur la cheminée.

Evrard pâlit et parut très ému, tandis que le détective achevait :

— Elle a dû être transportée à la clinique. La trépanation a été évitée de justesse. Sa vie n'est pas en danger, mais c'est par chance...

— Et les autres ?

— Tous sont hors de danger, à l'exception de M. Dennis, dont le sort inspire encore de vives inquiétudes. Dennis avait été empoisonné avec un autre corps.

— C'est curieux, nota le vieillard d'une voix tranquille, Dennis est pourtant un garçon solide.

L'inspecteur Erlin allait indiquer à Evrard ce que les conclusions du médecin semblaient dire de l'arsenic, mais il se retint, animé par un secret avertissement.

— Croyez bien, monsieur l'inspecteur, que je suis bouleversé par le drame qui vient de se dérouler sous mon toit. Le criminel est probablement l'un des miens, et j'entends qu'il soit châtié avec sévérité. Mais vous comprendrez toute ma tristesse.

— Vous souvenez-vous, monsieur Evrard, de l'heure à laquelle les malaises vous ont pris ?

— C'était à la fin du dîner. Nous venions de vider un verre de fine et les hommes allumèrent un cigare avant de quitter la table. Presque tous furent atteints en même temps. J'ai été cependant le premier. Après, je ne me souviens plus. Je vois encore Jeanne Spize se traînant pour sonner un domestique, tandis que Geneviève Darley tentait de sortir de la pièce.

— Il est très malheureux que la plupart des assiettes aient été lavées avant l'arrivée de la police. Il paraît que la bouteille de champagne était brisée lorsque les agents sont arrivés.

— C'est possible, je ne me souviens pas. Mais l'empoisonnement ne fait aucun doute, et je ne vois pas l'intérêt...

L'inspecteur n'insista pas et enchaîna aussitôt :

— Rien n'a disparu dans la maison à ce que je pense.

— Non. Du moins les domestiques ne m'ont fait part d'aucune disparition. D'ailleurs, je n'ai jamais beaucoup d'argent ici. Je paie tout par chèques. J'ai seulement quelques bijoux de prix dans mon coffre. Voulez-vous tirer ce rideau, nous allons nous assurer tout de suite de leur présence.

L'inspecteur traversa la pièce et, obéissant au vieillard, il rabattit un rideau qui révéla une petite alcôve où se trouvait un coffre-fort.

— Le mot est « Geneviève », dit le malade. Je le change de temps en temps.

Le détective se mit en devoir de faire tourner les boutons. La porte céda bientôt et Erlin l'ouvrit sans difficultés.

— Le coffre est vide ! annonça-t-il, tranquille.

— Vide, mais c'est impossible ! Je l'ai ouvert hier et les bijoux y étaient. Je n'ai pas quitté la maison depuis.

— Pourtant, vos bijoux ont disparu. Etes-vous bien certain qu'ils étaient dans ce coffre hier ?

— Mais naturellement, vous n'allez pas supposer !...

— Certainement pas, répliqua l'inspecteur très froid. Je connais votre situation, et une telle pensée ne saurait m'effleurer. Je voudrais bien savoir quels étaient les membres de votre famille qui connaissaient le mot du coffre ?

— Une seule personne la connaissait, répondit le vieillard avec gravité, c'est Mme Darley. Je lui ai montré les bijoux à son arrivée, il y a deux jours. J'ai changé le mot en son honneur, lui ai-je dit en plaisantant. Geneviève est son prénom, vous le savez.

— Et quelle est la situation de Mme Darley ?

— Ma cousine, depuis la mort de son mari, a dû travailler. Elle était décoratrice, mais n'a pu trouver d'emploi dans cette branche. Elle était et elle est toujours, d'ailleurs, démonstratrice chez Fichet.

— Les coffres-forts Fichet ?

— Oui.

— C'est une curieuse coïncidence. Votre coffre est un Fichet. Quels sont les bijoux disparus ?

— Un solitaire très gros et d'un remarquable blanc bleuté. Une émeraude taillée à l'ancienne, mais pesant trente carats, et une rivière de diamants. Le tout représente une valeur globale d'environ quatre à cinq millions.

— Vous me donnerez le signalement exact de ces pierres et l'adresse du vendeur. Nous pourrons, peut-être, les retrouver.

— C'est facile. J'ai tout acheté à Paris, chez Boucheron. Ces bijoux ont été portés par ma femme, qui est morte, il y a dix ans.

Erlin repoussa le volet du coffre et, tranquille :

— Je serai, très probablement, contraint de vous importuner à nouveau. Cette affaire paraît compliquée.

Il alla rapidement à la porte et l'ouvrit. Derrière celle-ci se trouvait Jeanne Spize, en pyjama, qui, visiblement, écoutait la conversation.

— Je vous croyais malade, mademoiselle, remarqua le policier. Il est imprudent d'écouter aux portes lorsque l'on vient de subir une intoxication arsenicale.

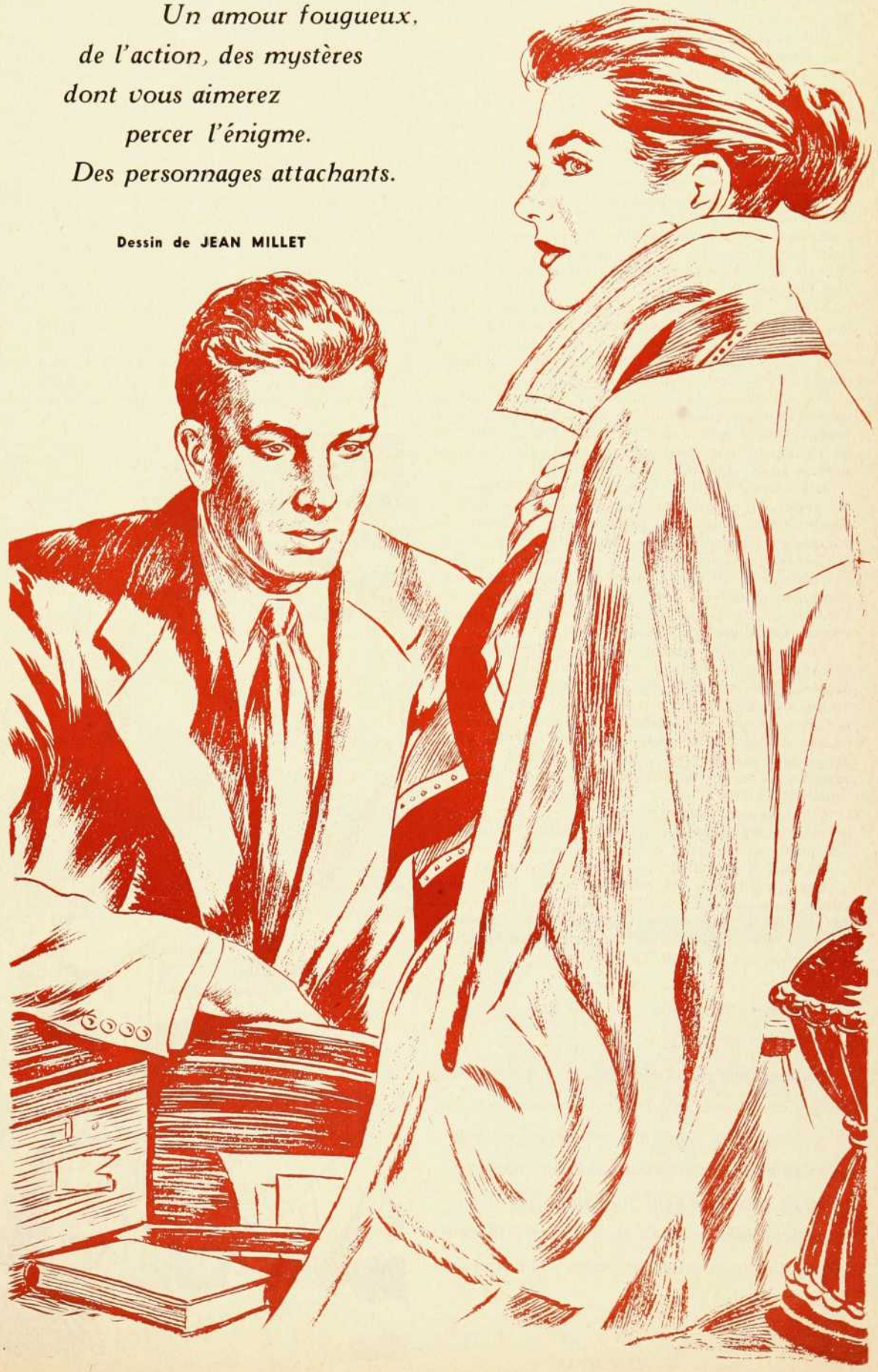
La vieille fille rougit et se tut comme un enfant pris en faute. Puis elle s'enfuit dans le couloir, tandis que le détective gagnait la chambre de Mme Darley.

III

ERLIN poussa lentement la porte de cette chambre où, la nuit précédente, avait reposé le corps charmant d'une très jolie femme. Un parfum discret, mais pénétrant, régnait dans la pièce. C'était une chambre Empire, aux murs tendus de papier vert, aux rideaux d'épais [*Lire la suite page* 40]

Un amour fougueux,
de l'action, des mystères
dont vous aimerez
percer l'énigme.
Des personnages attachants.

Dessin de JEAN MILLET



NOUVELLE

LA PLUS FORTE

par ANNIE ACHARD

Quand ils arrivèrent au faite de la colline, ils étaient haletants. Le rude effort fourni pour tirer, le long de la montée abrupte, les bicyclettes auxquelles s'accrochaient des remorques, les avait épuisés.

Un moment ils restèrent immobiles, attendant de retrouver le rythme naturel de leur respiration, et que la brise eût rafraîchi leur front.

Gilbert tendit la main :

— Regarde... dit-il, désignant le village bâti sur un large échelon de ce versant en pente douce qu'ils pouvaient découvrir maintenant. Regarde... Voici Sagrune.

Anne, par un geste presque enfantin encore, porta une main à ses lèvres ; on eût cru qu'elle voulait envoyer un baiser.

— Sagrune... murmura-t-elle, je croyais ne le voir jamais ! Nous rêvions, depuis si longtemps d'y venir... Mais, Gilbert, où est « la Maison » ?

Il sortit de son portefeuille un papier soigneusement plié et dont les cassures commençaient à s'user, l'ouvrit, s'orienta, puis désigna un point à l'extrémité la plus éloignée du village :

— Là... Vois ce bouquet d'arbres... La masse grise qui le domine, ce sont les « Ruines », Anne. La « Maison », elle, est au-dessous. D'ici, nous ne pouvons la voir. Es-tu reposée ? La route est plate désormais : nous roulerons sans peine...

Ils repartirent. Le chemin était étroit et caillouteux. Les remorques chargées rebondissaient avec un bruit énervant de ferraille. Un quart d'heure plus tard, ils arrivaient aux premières maisons. Ils voulurent, tout de suite, aller très près des « Ruines ».

Les « Ruines »... Leur enfance avait été bercée par les récits de ce qu'elles avaient représenté dans un passé lointain et dans un passé proche. Le vieux nom d'autrefois « le château de Sagrune », était presque oublié. Donjon démantelé, murs épais, coupés, tantôt au ras du sol, tantôt à des hauteurs encore impressionnantes, meurtrières à demi comblées et soupiraux d'où s'exhalaient de fétides senteurs, les « Ruines » conservaient une allure grandiose.

Longtemps elles furent abandonnées ; un jour, un descendant de la vieille famille, à son tour, voulut les habiter. Dans un angle des fondations encore subsistantes, on réédifia une large bâtisse : murs plats et toiture avancée... Mi-castel, mi-maison rustique, le nouvel édifice abrita quelques générations. La « Maison », ainsi soudée aux « Ruines », redevint un foyer heureux où les héritiers des vieux seigneurs d'antan se reprirent à vivre...

Puis, des malheurs survinrent et le dernier du nom, prématurément orphelin quitta la Maison et les Ruines, partit au loin pour chercher la fortune...

De cela, il y avait un peu plus de trente ans.

Lui n'avait plus été tenté de revoir ces témoins fidèles du passé. Mais sa fille et son fils étaient hantés par le désir de retrouver la « Maison » et les « Ruines ». Du pays très lointain où ils avaient vécu, le jour où il leur fut permis de partir, ils partirent.

Ils dressèrent, ce premier soir, le matériel de campement apporté avec eux, dans le bois, qui jouxtait les vieux murs.

— Notre première nuit « chez nous »... dit Anne, avec une sorte de fièvre. Demain Gilbert nous entrerons dans la « Maison »... Qu'allons-nous y trouver ?

— Qui peut le dire ? Presque tout a été vendu, jadis, quand père est parti... Pourtant, il a voulu que quelques meubles fussent laissés en place. Les clefs ?... Il les abandonna chez le notaire. Rien ne se perd dans une étude : nous n'aurons point de peine à les y obtenir. Père m'a donné ses pouvoirs... Dormons, Anne... Nous sommes arrivés aux « Ruines »... Est-ce croyable ?

La nuit était venue, nuit splendide et pure. Sur le ciel clair, les vieux murs se détachaient en masse sombre, Gilbert et Anne entrèrent sous la tente, et, dans le silence des bois, heureux d'avoir atteint leur but, s'endormirent.

•

La vieille clef, soigneusement huilée, avec un grincement rageur accrocha la serrure. Plusieurs fois, il fallut s'y reprendre, puis le pêne céda. Les gonds rouillés firent entendre leur plainte gémissante... Les fenêtres, à leur tour, péniblement ouvertes, Gilbert et Anne virent ce qui restait, à l'intérieur de la « Maison ».

Trente ans d'abandon... Cela n'avait pas marqué sur les « Ruines ». Trente ans ? Qu'est-ce que cela pour qui est vieux de plusieurs siècles ? Mais trente ans, c'est beaucoup pour un logis qui fut vivant et qu'on laissa trop brusquement mourir.

Les meubles, cependant, demeuraient aux places où, jadis, on les mit. Lourds bahuts de vieux chêne, coffres sculptés, dressoirs, tables aux pieds massifs, chenêts de fer noircis...

Mais, par l'action conjuguée des années et des mites, des blessures sans nombre, maintenant, insultaient les vieux bois, et les tapisseries, qui pendaient aux fenêtres s'effritaient en poussière ténue.

De l'un à l'autre de ces vestiges du passé de famille, Anne allait, caressant d'une main pieuse la table vermoulue, la tenture mitée, la vieille horloge dont le gros oeil de cuivre n'était plus qu'une tache vert-de-grisée.

— Gilbert... dit-elle soudain et à voix presque basse, nous resterons ici longtemps... n'est-ce pas ?

Il acquiesça d'un signe.

Etrangement, lui, garçon élevé suivant des conceptions modernes, se sentait repris par la tradition dont la maison abandonnée lui semblait le symbole.

— Demain, dit-il, j'amènerai ici des ouvriers : il doit y en avoir au village. Il faut que nous puissions habiter la « Maison », Anne. Et nous explorerons les « Ruines ».

•

Depuis deux mois, ils vivaient à Sagrune. Quelques cloisons refaites, des ronces élaguées, les fenêtres ouvertes, laissant pénétrer l'air pur et le soleil, la « Maison » redevenait foyer... Chaque jour, Anne, soigneusement, réparait une meurtrissure. Les meubles, par les soins d'une jeune et robuste servante, retrouvaient leur brillante patine.

Gilbert, lui, parcourait la terre abandonnée. Du domaine autrefois exploité, ne restaient que des terrains en friche.

— Il faudrait que tout soit remis en état... disait-il au retour de ses courses à travers les champs envahis par les herbes, mais l'effort serait rude... Il nous dépasserait.

[*Lire la suite page* 20]

Que ce soit dans ses romans ou dans ses nouvelles, Annie Achard fait évoluer ses personnages dans une atmosphère où le mystère s'allie à la poésie, tout en créant des êtres profondément humains dont les caractères bien étudiés se dégagent au cours d'une intrigue aussi prenante qu'originale.

Dessin de JEAN MILLET

2 appareils pour le prix de 1

1 **Véritable Congélateur**

2 **Réfrigérateur Auto-dégivreur**

Ici, réunis dans un superbe cabinet, on trouve un véritable congélateur pour les viandes, les fruits et les légumes congelés—plus un réfrigérateur ayant au delà de 8 pieds cubes d'espace frigorifié.

Le compartiment du réfrigérateur procure les températures moyennes les plus basses jamais trouvées dans les réfrigérateurs G-E—plus une température froide-humide qui conserve les aliments plus frais, plus nutritifs, plus appétissants—même s'ils ne sont pas couverts.

Vous y trouverez amplement d'espace où loger les bouteilles hautes, les grosses volailles—les grosses pommes de laitue peuvent être placées dans les tiroirs à légumes—les tablettes de la porte sont très pratiques pour les oeufs et les petits articles d'usage fréquent . . . et par surcroît il y a un conditionneur de beurre qui conserve le beurre à la bonne consistance pour l'étendre.

Et bien entendu . . . le dégivrage du réfrigérateur à système jumelé G-E *se fait automatiquement*. Ne manquez pas de le voir en étalage chez votre marchand G-E.

RÉFRIGÉRATEUR
Twin-System
GENERAL ELECTRIC

Cette section est le congélateur dans lequel vous pouvez placer jusqu'à 42 livres d'aliments congelés. Isolation indépendante de celle du réfrigérateur. Exceptionnel pour l'emmagasinage de longue durée.

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

La Coupe d'Or Seagram

De nouveau cette année, la Royal Canadian Golf Association présentera la Coupe d'Or Seagram au gagnant du tournoi pour le championnat de golf omnium canadien. Ce célèbre trophée, sur lequel sont inscrits les noms de quelques uns des plus grands joueurs de golf du monde: Little, Snead, Nelson, Wood, Locke, Harrison, Ferrier et Palmer, sera mis en jeu les 8, 9, 10 et 11 juillet, au pittoresque Scarboro Golf and Country Club de Toronto. La Maison Seagram tient à souhaiter la plus cordiale bienvenue à tous les spectateurs et à offrir ses meilleurs voeux de succès aux concurrents.

La Maison Seagram

Une jeune mère visitant pour la première fois le Service d'Hygiène Infantile de Québec, répond aux questions de l'assistante sociale. Une fiche la concernant est ainsi dressée.

Alors que les étudiants en médecine observent attentivement le Dr Marcel Langlois et le Dr Yacelle, ceux-ci procèdent à l'examen médical gratuit et complet d'une fillette.

LA MÈRE ET L'ENFANT

SOUCIS DE NOS GOUVERNEMENTS

par Alberte SENECAL

Après l'examen médical, la mère reçoit gratuitement de l'infirmière les toniques et vitamines prescrits par le docteur. — Ci-dessous : une future maman se soumet à une prise de sang au Service d'Hygiène de Québec.

Un bel exemple du Québec

PAR une haute porte étroite, dans un des quartiers les plus populeux de la ville de Québec, nous entrons dans une petite salle d'attente où attendent patiemment une vingtaine de femmes d'âges divers, toutes marquées du signe de la fertilité. Les uniformes empesés des infirmières qui s'affairent, frôlent meubles et classeurs, car l'espace est restreint. Sur les murs, des peintures et dessins originaux illustrant la douceur de l'enfant ou la grandeur de la maternité, jettent une note artistique. Nous sommes au Service d'Hygiène maternelle et infantile de l'Université Laval, subventionné par le Programme de Santé du gouvernement fédéral.

A la base de toute tentative d'amélioration de la santé d'une nation, il faut placer la surveillance et les soins de la future mère et du nouveau-né. Presque tous les gouvernements provinciaux et municipaux du Canada ont compris cette nécessité et nos unités sanitaires, cliniques prénatales, gouttes de lait et cliniques de nourrissons ont grandement contribué à diminuer les taux de mortalité, tant des mères que des bébés.

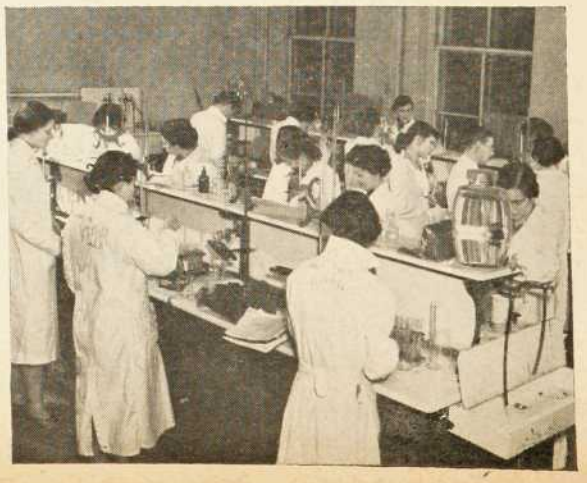
Dans la ville de Québec, c'est l'Assistance maternelle, une organisation privée, qui s'était uniquement, jusqu'au printemps 1950, chargée de l'hygiène prénatale. L'accroissement de la population, l'évolution de la médecine moderne, le coût des analyses et autres factures chargeaient d'un fardeau très lourd l'Assistance maternelle ; à titre d'expérience et aussi de démonstration inspiratrice, le ministère fédéral approuvait, en 1952, une subvention assurant la création d'un Service d'Hygiène maternelle et infantile affilié à l'Université Laval.

Dès les premiers mois de son activité, le Service s'avérait un succès et les futures mamans s'empressèrent de profiter des soins qui leur étaient offerts gratuitement. Nos Canadiennes sont au courant des progrès de la médecine préventive et entendent bien en profiter quand l'occasion leur en est donnée. Le Service d'Hygiène maternelle de Québec a été tout de suite achalandé, et non seulement par les jeunes mères sans expérience, puisque nous avons causé avec une personne toute sereine qui attendait son vingt-deuxième enfant et une autre jolie femme, n'accusant guère plus de vingt-cinq ans, bien qu'elle en eût trente-cinq, qui portait son quinzième enfant... « tous vivants », dit-elle avec fierté !

Le Service d'Hygiène maternelle et infantile de l'Université Laval se divise en clinique prénatale et postnatale situées dans des locaux de fortune à des adresses différentes. Le personnel se compose du directeur, de cinq médecins dont trois obstétriciens, un pédiatre et un praticien général, assistés de six infirmières graduées dont une possède la licence en service social et l'autre la maîtrise. Deux autres employés se partagent les besognes secrétariales et comptables. [*Lire la suite page* 43]

Les élèves de deuxième année étudient avec le Dr J. P. Lachance le fonctionnement d'un appareil servant à déterminer la concentration de la substance analysée.

Sous la direction attentive de leur chef, les élèves de première année s'essayent aux premières expériences de base.

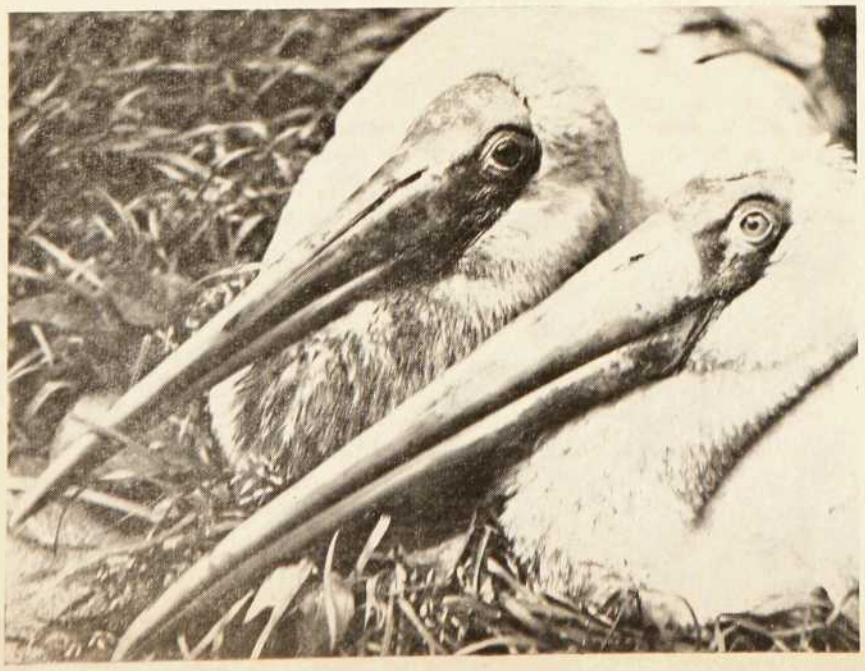


Ce Calao, ou corbeau cornu, est de la taille d'une grosse dinde. Il est largement répandu en Afrique centrale. Son bec muni d'une garde, son jabot bien tanné l'arment particulièrement bien pour la chasse aux serpents dont il fait carnage, aux lézards, aux rats et souris. Voilà pourquoi les indigènes l'aiment bien et considèrent qu'il est bon de bâtir près des sites où il a élu domicile.

Ce marabout des Indes a l'air d'un vieux noble blasé, drapé dans sa dignité, mais surtout idiot. Il est connu pour sa fatuité. On le trouve également en Afrique.

QUELQUES PRISES...

Cet Ibis-des-bois que l'on trouve au sud des Etats-Unis et au Mexique est plus près du Tantale que du véritable Ibis. Il se sert de son long bec pour capturer poissons et serpents. Il tue ses victimes en les agitant dans l'eau trouble.



UN BEC, MONSIEUR ? Mais vous n'avez qu'à prendre, la nature est là pour vous satisfaire. Il y en a pour tous les goûts, soyez difficile, les plus fines bouches seront elles-mêmes comblées. Il y en a de longs, effilés comme des lames de couteau pour les fins travaux en profondeur ; il y en a d'épais pour les oeuvres massives, de longue haleine, les prises fougueuses ; il y en a de crochus généralement réservés à ces égoïstes qui ramènent tout à eux ; il y en a d'épatés, pour concurrencer les négresses à plateau. Certains sont même dotés d'une langue gluante pour gober les fines mouches . . . choisissez.

Le plus curieux reste que dans cette infinie variété, la nature s'y retrouve, fidèle à elle-même. Les savants s'en donnent à coeur joie pour savoir si vraiment la fonction crée l'organe ou l'organe la fonction, mais ce qui est certain c'est que chaque organe doit avoir sa fonction sous peine d'évoluer ou de disparaître.

Dans cette myriade incongrue nous avons choisi quelques modèles particulièrement réussis, non pas tant pour l'esthétique que pour le sens pratique dont ils font preuve. Savoir à quoi ils servent les rend quelquefois beaux.

Le Calao noir, ou également, le corbeau cornu, muni d'un bec plus massif que son cousin, se trouve au Sénégal, au Nigeria et au Soudan. Cette crête dont il est surmonté lui sert de hache pour se frayer un chemin dans la demeure de ses ennemis. — Ci-contre : ce Spatule porte bien le nom qui évoque la forme de son bec. Pour les Anglais c'est un Spoonbill. On le trouve en Europe, en Afrique et en Amérique du Sud. Il tient à la fois de l'ibis et de la grue. Il est particulièrement bien équipé pour capturer les petits insectes qui évoluent au bord de l'eau.

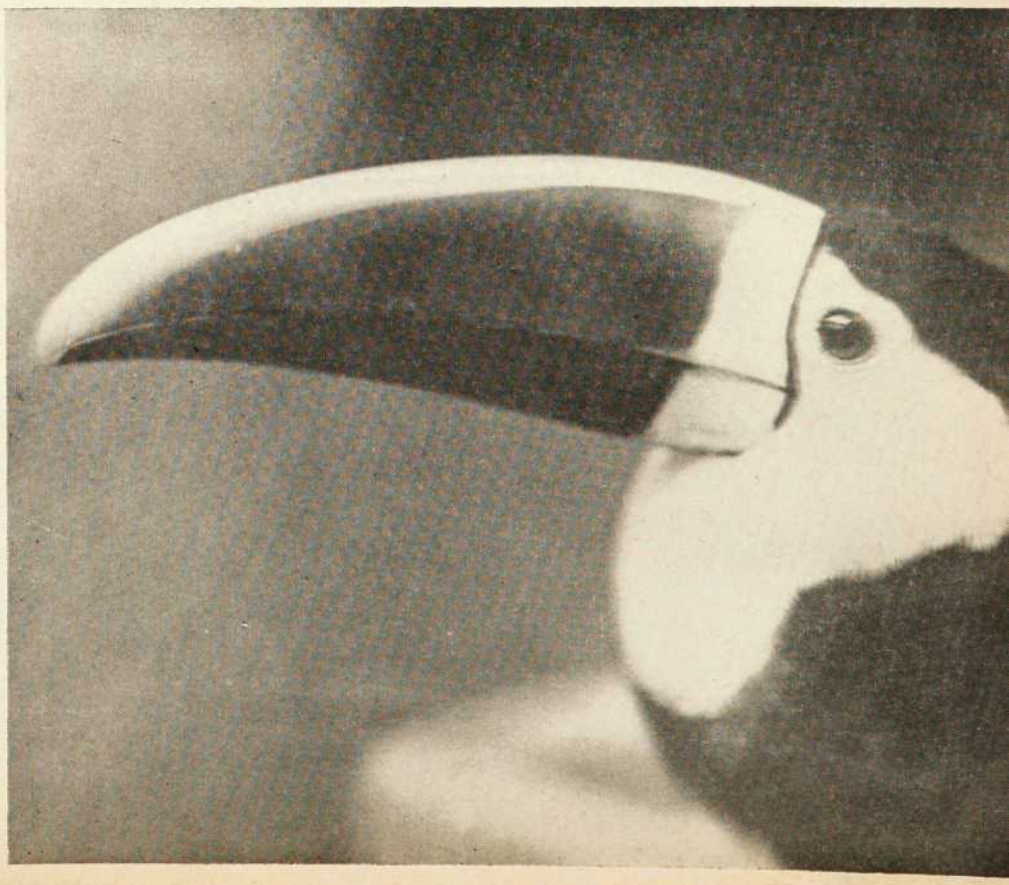
Le Toucan à bec rouge appartient à la lignée générale des Toucans qui sont originaires d'Amérique centrale. Ils sont tous dotés de becs aux riches coloris dont ils se servent pour manger des fruits. Apparemment, ils ont plus de bec que de cervelle.

..DE BEC

Le bec du Pic-bois-à-tête-rouge, très répandu au Canada, par exemple, sert autant à forcer les écorces pour s'attaquer aux insectes qui minent les troncs d'arbre qu'à jouer de la musique sur les poteaux télégraphiques, piquets de fer, gouttières en tôle galvanisée, etc. Privé de voix, il s'est fait instrumentiste.

Le Québec, d'après les spécialistes, (Claude Mélançon en tête avec ses « Charmants Voisins » abrite 306 espèces d'oiseaux, groupées en familles ou totalement différenciées. Chacune de ces espèces dispose d'un bec bien caractéristique suivant l'usage qui en est fait, qu'il soit adapté au vulgaire picoreur de nourriture toute prête, au chasseur, au pêcheur ou au bâtisseur. On en voit bien chez nous de toutes les formes esquissées mais elles restent généralement « classiques ». Les modèles les plus originaux appartenant principalement aux faunes des îles ou des pays tropicaux.

Ces quelques images nous donnent une bonne idée de la gamme étendue dont use le Créateur même quand il s'agit tout simplement de donner un bec.



La nouvelle centrale de service et d'entreposage de l'Hydro-Québec, au Nord de Montréal. L'architecte est M. J. C. Meadowcroft ; l'entreprise de construction, Collet Frères. Le bâtiment s'étend sur une superficie de 720 x 600 pieds et se signale par la sobriété moderne de sa conception et de ses lignes.

Un coin de la bibliothèque du Centre Récréatif de Rosemont, première réalisation du genre de la ville de Montréal. Outre cette bibliothèque et une piscine, il comporte une clinique avec consultations gratuites.

LE QUÉBEC MODERNE

Le pavillon de la Faculté de Commerce réalisé dans la nouvelle cité construite pour l'Université Laval de Ste-Foy, à Québec. A gauche, nous voyons le portail de la façade principale rehaussé d'une sculpture de Clément Paré représentant St-Mathieu, patron des commerçants. Ci-dessous, une autre vue plus générale du même pavillon construit en béton armé revêtu de pierres de Deschambault. Architecte : Lucien Mainguy. (Photos Alain, "Le Samedi").

Kodak
MARQUE DÉPOSÉE

Les vacances sont faites pour les photos en couleurs—

et vous pouvez les prendre . . . avec votre camera

Il y a un film Kodak pour photos en couleurs pour presque tous les genres de cameras . . . rigides ou pliantes, reflex ou miniature, ou pour ciné-cameras. Et il ne pourrait être d'emploi plus facile.

Rien de nouveau à apprendre—pas de "supplément" à acheter—suivez simplement les instructions qui accompagnent chaque rouleau. Quand vos photos reviennent—c'est *merveilleux*—elles sont *en couleurs!* Et vous pouvez en faire profiter votre famille et vos amis—sur votre écran, chez vous, ou avec des épreuves en couleurs supplémentaires.

Si vous avez une camera miniature, vous employez un Film Kodachrome—vous obtenez des transparents en couleurs pour projection (à gauche)—et des épreuves en couleurs (agrandissements aussi) comme ci-dessous.

Si vous avez une camera rigide, pliante ou reflex, vous employez un Film Kodacolor pour des instantanés en couleurs comme celui-ci—agrandissements aussi.

Si vous avez une ciné-camera, vous employez un Film Kodachrome—et obtenez de belles vues animées en couleurs.

Le moyen d'obtenir de bonnes photos en couleurs—
film Kodak pour photos en couleurs

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto 9, Ontario

Répondez **à l'appel de la route**

dans une Oldsmobile . . .

Ci-dessus: le coupé Holiday Oldsmobile "98". Une valeur General Motors.

Il n'y a jamais eu de voiture si ravissante! Il n'y a jamais eu de créations merveilleuses comme les luxueuses nouvelles Super "88" et Classique "98" d'Oldsmobile. Vous comprenez au premier coup d'oeil que ces superbes voitures nouvelles sont les aristocrates de la route . . . un tour d'essai vous dit que vos vacances commencent dès que vous prenez le volant! Vous prenez la direction du moteur "Rocket" le plus puissant jamais produit . . . la direction hydraulique* vous permet d'effectuer les manoeuvres de virage et de stationnement avec une facilité merveilleuse . . . les freins servo* vous donnent des arrêts plus rapides, plus sûrs — avec 40% moins d'effort! Et pour rendre votre agrément complet, Oldsmobile offre l'oeil autronique* pour la commande automatique des phares. Faites de chaque mille sur la route un moment délicieux! Voyez . . . et *conduisez* . . . les palpitantes nouvelles Super "88" et Classique "98"! En montre chez votre marchand Oldsmobile.

**Equipement facultatif à coût additionnel.*

MOTEUR "ROCKET"

OLDSMOBILE

Quatre-vingt-huit

Quatre-vingt-dix-huit

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Ça recommence ! Tapons de plus en plus fort, sur le clou !

Tapons donc sur le clou de la plaie des jeux de hasard clandestins, dans nos murs ! Ils recommencent à faire florès ! C'est, peut-être, un bon moyen de le faire entrer dans les cervelles de ceux qui tiennent le haut du pavé !

D'un côté, nos gouvernants fédéraux, occupés à lutter contre la mauvaise santé d'un tas de citoyens, occupés à réorganiser nos finances, occupés à activer les fabrications de guerre et à beaucoup d'oeuvres aussi utiles... D'un autre côté, nos gouvernants municipaux, occupés à nous donner un métro. Quand ?

Mahomet allait à la montagne, qui ne venait pas à lui. Allons donc, nous, à la solution, parce que nos gouvernants ne viennent pas à la solution, que nous avons en tête.

Vous payez votre boucher, votre boulanger, votre cordonnier, votre médecin, vos impôts de toutes sortes, cachés ou ouverts ? Et tout et tout ? Bien sûr !

Et voulez-vous nous dire pourquoi ils ne s'occuperaient pas de nous débarrasser, du moins partiellement, d'un bon nombre de gens, proprios de maisons de jeux de hasard, que la loi prohibe ?

Les jeux de hasard sont vieux comme le monde ! La fièvre des partisans de ces jeux, pour la plupart clandestins, est vieille comme la terre ! Depuis deux ans, les preneurs aux livres et les proprios de maisons de Balbo — même jeu que la Barbout, à une exception, les cartes ont remplacé les dés verts ou rouges — ont profité à la sourdine, tranquillement, de leur commerce défendu. Depuis trois ou quatre mois, une vingtaine de ces chevaliers d'industrie ont rouvert boutique, tout en craignant la guerre que leur livrent nos agents de la paix.

Les preneurs aux livres causent un tort considérable aux propriétaires de Blue Bonnets, qui dépensent une fortune, durant les 42 jours de courses, à Montréal. Ces proprios versent près de $200,000 en taxes aux gouvernements fédéral et provincial, tandis que ces hors-la-loi ne font tomber aucun sou dans les coffres du fisc.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'à Montréal plus de 50,000 personnes, assidus clients de nos preneurs aux livres et de nos maîtres du Balbo, aiment à risquer des mises de $2.00 à $50.00 sur les chances de leurs chevaux favoris, trottant sur les différentes pistes des Etats-Unis, et sur les cartes du hasard.

Tout preneur aux livres *qui se respecte* est aussi joueur de cartes et de Balbo, maintenant que la « barbout » est chose du passé. Il en est ainsi de la majorité de leurs clients, qui se plaisent à jouer le rôle de poissons cuits. Ceux qui perdent aux courses de chevaux, sans voir courir leurs poulains ou pouliches, veulent trouver, autour d'une table, l'espoir de se refaire, sans s'occuper des bouches qu'ils ont à nourrir, au foyer ou ailleurs...

Nous connaissons plusieurs de ces profiteurs, qui réalisent des gains annuels de $30,000 à $40,000, sans payer d'impôts. De temps en temps, ils subissent une série de déveines mais à la fin de l'année tout leur sourit. Voici trente ans que ces gens exercent leur métier honteux. Ils ont succédé à leur père ou à leur oncle. Tous n'ont pas cette sorte de lettres de noblesse, croyez-nous ! Mais quelle que soit l'ancienneté de leur industrie clandestine, elle a exactement le même but : dépouiller de leurs salaires un tas de gogos, parieurs, enragés ou non.

Dans l'île de Montréal, il y a près de 200 employés qui prennent des paris, pour tous les champs de courses des Etats-Unis. Certains journaux leur sont d'une aide appréciable...

Leurs opérations se font presque au grand jour, avec une désinvolture et une sorte de légalité admirables. Il y en a même qui font la levée des mazumas, servant à récompenser certaines gens *bienveillants !*

Cinq dollars sur le nez *(premier)* sur « Viens Poupoule », dix dollars sur « Va-t-en Grosse Bête », vingt dollars sur « Souffrance ». C'est ce que vous entendez dans ces maisons clandestines !

Ouvriers fatigués, employés échappés de leurs bureaux, pour une demi-heure, chics types attendant l'arrivée d'un *tuyau* donné le matin même, souteneurs, barbeaux, maquereaux, avocats, médecins, dentistes, jeunes femmes acharnées à suivre les modes de la maison Xixe, vieilles femmes aux cheveux blancs ou teints, absorbées dans la lecture d'une revue spécialisée sur les courses de chevaux, tout ce monde se coudoie, sympathise, se tutoie, se confie pour trouver une indication, confirmer leurs pronostics.

L'atmosphère est lourde de fumée, de pas, de discussions, de fièvre intense. Un enfer, où règne la passion populaire du jeu de hasard, folie dangereuse. Selon le dicton millénaire, toujours vrai, c'est bien meilleur, parce que c'est défendu ! Puis, le tout met dans la vie beaucoup d'imprévu ! Où va-t-on, si l'on ne met un stop à cette orgie de paris défendus ?

Comme vous le savez, nos juges, selon les lois, imposent une punition de trois ans d'emprisonnement à tous les employés des Postes, qui volent un seul dollar, soutiré d'une lettre. Pourquoi ne pas interner, pendant deux, trois, quatre, cinq ans — si nous avions voix au chapitre, ce serait dix ans et plus — les propriétaires de ces lupanars, où des ignorants perdent, assez souvent, le dernier bouton de leur première chemise ?

CHARLES "TOMMY" LASORDA, habile lanceur gaucher des Royaux de Montréal, n'a pas froid aux yeux. Il craint Dieu, ce Thomas, et n'a pas d'autre crainte. Nous savons, pertinemment, que l'an prochain il aura toutes les chances voulues de se faire valoir sur le monticule des Dodgers, de Brooklyn... Sa charmante épouse a confiance en son homme, excellent père d'une jolie fillette de dix mois, qui embrasse la photo de son papa, tous les soirs avant de se mettre au lit, lorsque Tommy joue à l'étranger. Le lanceur gaucher de 25 ans veut à tout prix bien figurer en grande compagnie. Sa détermination sa fougue et sa bonne conduite aideront à la réalisation de ses désirs les plus chers.

Choses et autres

■ Plusieurs amateurs de la ligue de baseball des Laurentides se demandent pourquoi le club Lachute ne remporte pas plus de succès, quoiqu'il semble posséder une assez bonne équipe. C'est un problème assez facile à résoudre, pour qui le veut. La direction du Lachute n'a qu'à renvoyer, sous d'autres cieux, l'un des vétérans qui cause un trouble considérable, au sein de l'équipe ; il croit son nombril le centre de l'univers et fait l'impossible pour obtenir la gérance du club. Si vous saviez jusqu'à quel point nous avons raison ! Nous l'avions, sous notre tutelle, en 1951, alors que nous gérions le club Granby, de la Ligue Provinciale ! Et si vous connaissiez les raisons pour lesquelles nous ne l'avons pas congédié, les cheveux vous dresseraient sur la tête ! Si nous avions le droit de vous les raconter, à notre manière, dans leurs menus détails, vous nous élèveriez au Panthéon des Immortels ! Admirez, du moins, notre modestie !...

■ *Réponse à M. J. L. Chamberland, Montréal.*

Le but que Elmer Lach a marqué, en période additionnelle, lors de la dernière joute du Canadien, en avril 1953, a donné aux Habitants leur septième obtention de la Coupe Stanley, et non pas leur sixième, comme l'on se plaît à le faire croire, en certains milieux, mal renseignés. Les Canadiens remportèrent la Coupe en 1916, contre Portland, de la Côte du Pacifique, puis en 1924, 1930, 1931, 1944, 1946. Nous vous conseillons, d'autre part, de ne pas croire le grand nombre de Titoine Connaissant, que vous rencontrerez à tous les carrefours. Ceux qui élèvent la voix ont rarement raison, que ce soit en sport, ou ailleurs !

LA PLUS FORTE

Nouvelle

Suite de la page 10

Anne levait vers lui ses yeux clairs où un peu de rêve flottait. Plus que son frère, elle était volontaire et, plus que lui, sentait que ce pays — le sien — la retiendrait.

— Il faut l'entreprendre quand même... répondait-elle alors de sa voix nette et grave.

Gilbert se décida à engager des travailleurs, à leur faire accomplir un défrichement. Des blés, jadis, avaient poussé dans ces terres maintenant stériles, et des hommes avaient vécu du labeur qu'elles leur avaient demandé. Cela, de nouveau, devait être.

•

Parfois, Gilbert et Anne montaient jusqu'au faîte des ruines. Un reste d'escalier, des pierres éboulées en cascade, permettaient d'atteindre la plate-forme du donjon. De là, on dominait une vaste étendue de pays.

— Tout cela appartenait à la famille, au temps où aucun de ses fils ne songeait à quitter Sagrune... disait Anne en étendant la main. Pourquoi, plus tard, sont-ils partis ?

Moins sensible peut-être qu'elle, Gilbert, d'un geste familier, haussait l'épaule.

— Lassitude de vivre loin du monde, sans doute... Mais, Anne, nous du moins, nous sommes revenus...

Sans répondre, Anne le regardait. Resterait-il ? Il semblait à la jeune fille que l'attitude de Gilbert, le pli qui s'accusait aux côtés de sa bouche indiquaient la faiblesse. Elle, elle voulait être forte.

Du donjon, ils apercevaient, là où finissaient les champs en friche du domaine, une maison basse et massive dont une tour carrée formait l'extrémité. Au-delà, des prairies et des champs étalaient leur fertilité.

— La « Tour du Guet », jadis, marquait la limite des terres de Sagrune du côté du couchant. Elle forme un autre domaine à présent... disait encore Anne.

Il lui semblait injuste que ce morceau des terres de famille appartînt à un étranger. Elle détournait son regard de cette « Tour du Guet » qu'elle eût voulu refaire sienne...

•

Bâti sur le premier éperon rocheux des prochaines montagnes, Sagrune dominait la riche plaine du Comtat. Derrière lui, les Alpes de Provence découpaient sur le ciel leurs crêtes dentelées.

Chaque jour davantage, Anne aimait ce pays au climat de douceur ; elle en aimait aussi la race aimable et fière. La vie, pourtant, était sévère entre la tâche rude imposée par la terre et l'isolement à peu près absolu.

Elle ne parlait guère qu'à Gilbert, répondait seulement d'un sourire au « bonjour » familier dit par les paysans rencontrés sur les routes. Elle s'éloignait peu, d'ailleurs, des terres entourant la Maison.

« La Maison »... Dans celle-ci, sans cesse, elle faisait des découvertes. Vieux coffres encore pleins de choses délaissées, placards où s'enfouissaient des restes du passé... Elle examinait tout, avec le vague espoir qu'un jour elle retrouverait quelque souvenir précieux.

Elle aimait remonter, bien souvent, vers les Ruines. Elle évoquait alors ceux qui, en des temps plus anciens, avaient vécu dans le castel intact, ceux qui n'avaient jamais quitté la terre — et ceux aussi qui en étaient partis. Plusieurs Sagrune avaient voué leur vie — l'avaient sacrifié sans regret — au service de leur roi et de leur patrie.

Ce fut Jérôme dont le nom demeurait glorieux, tué à Fontenoy en 1745 ; ce fut Charles-Antoine mort à Austerlitz, et, dans des batailles plus proches, ce fut encore Maxime, enseveli dans les déserts d'Afrique pour avoir voulu conquérir à la France une partie de son empire.

De tous ceux-là, Anne avait entendu maintes fois son père rappeler le sacrifice et l'héroïsme.

Elle connaissait aussi l'histoire, moins éclatante, mais utile et si digne, des femmes ayant passé leur existence dans l'antique manoir, soutenant de leur douceur paisible l'effort accompli par les hommes, élevant les enfants, sachant aussi, en des heures plus lourdes, défendre le château contre des pillards de passage ou des bandes de « Jacques » révoltés.

Ainsi avait fait au XVIe siècle, lors des massacres vaudois, Anne de Sagrune et de Murs qui sut imposer le respect à de fanatiques déments et sauver le château de la dévastation.

Anne de Murs, en mémoire de qui, depuis, l'aînée des filles de la vieille famille portait toujours ce nom. Toutes les dames de Sagrune avaient été fidèles et braves. En les imaginant vivantes dans ces lieux qu'elle retrouvait, en explorant les Ruines et en parcourant la Maison, Anne sentait s'affermir en elle le même orgueil du nom et le même tranquille courage.

•

— Ma soeur... présentait brièvement Gilbert, désignant Anne à son compagnon. Notre voisin de la Tour du Guet... ajoutait-il encore.

Anne considérait avec une crainte instinctive le grand garçon auprès duquel Gilbert, d'une taille élancée pourtant, paraissait enfantin et frêle.

C'était donc là celui à qui appartenait ce morceau du domaine effrité de Sagrune. Il était fort et s'identifiait avec le paysage harmonieux et grandiose à la fois. Un peu de rancune envers lui, possesseur d'un bien qui eût dû être leur, se levait en la jeune fille. Elle répondit d'un sourire contraint au salut profond du jeune homme.

— Je me nomme Laurent Surlin... ajouta-t-il, complétant la présentation sommaire de Gilbert. Je suis heureux de vous savoir, mademoiselle, revenue avec votre frère à Sagrune. La terre ne sera plus abandonnée.

Gilbert, appelé par un ordre à donner, s'éloigna un moment, Anne, silencieuse, resta près de Laurent. Ses yeux ne quittaient pas les Ruines aperçues sur la droite, dominant le chemin. Laurent, lui, regardait la jeune fille ; il était étonné de la découvrir si menue et si blonde, mais il comprenait combien, sous cette apparence frêle, elle recélait de volonté tenace. A son tour, et comme elle, il regarda les Ruines.

— Quelle fière demeure devait être Sagrune autrefois... dit-il, au temps où ses propriétaires ne songeaient pas à vivre ailleurs.

Elle comprit le blâme que Laurent laissait percer sous ces mots.

— Aucun d'eux ne l'a jamais oublié... dit-elle, et vous voyez, mon frère et moi nous l'avons retrouvé. Les Ruines, la Maison, nous en avions si longuement rêvé... Elles sont bien telles que nous les espérions. Votre famille à vous, monsieur, a-t-elle toujours vécu à Sagrune ?

— Oui.

Il avait, répondu brièvement. Après un instant d'un silence que seuls meublaient les bruissements d'insectes volant dans le soleil et le murmure plus lointain du ruisseau coulant au flanc de la colline, Laurent reprit à voix plus haute :

— Mes ancêtres vivaient sous les ordres des vôtres... Sagrune, alors, comprenait toutes les terres du village. Depuis, elles ont été maintes fois morcelées... des « terres du seigneur »... Mais, tels qu'il reste aujourd'hui en vos mains, Sagrune est un vaste domaine, un domaine qui ne demande qu'à revivre et qu'à « payer » la peine qu'au début il vous donnera... La terre, mademoiselle de Sagrune, est-il rien de plus beau qu'on puisse désirer ?

La voix de Laurent s'élevait. Il avait, lui, passionnément attaché à ce qu'il possédait de prairies et de champs, convoité ce qui appartenait à des maîtres lointains émigrés à l'autre bout du monde et auxquels on ne pouvait proposer nul marché. Il avait souffert de voir laissés à l'abandon des espaces qu'il eût voulu cultivés et féconds. Puis il avait appris le retour des jeunes descendants des anciens seigneurs de Sagrune. Allons, ceux-là, sans doute, remettraient sans doute, leur domaine en état. Mais seraient-ils forts et persévérants ? S'ils se montraient irrésolus, enclins à interrompre une oeuvre à demi entreprise, alors lui tenterait sa chance, essaierait d'acheter le bien qu'il saurait rendre fertile et productif.

Il suivait, jour après jour, la tentative. Gilbert lui apparaissait insuffisamment volontaire. Sous son extérieure faiblesse, Anne devait avoir plus de décision, mais une femme si jeune, ignorante au surplus des choses de la terre, pourrait-elle seule, combattre, réussir ?

Laurent, oubliant son propre intérêt, le souhaitait avec passion.

•

De plus en plus souvent, Laurent quittait la Tour-du-Guet, venait rôder autour des terres de Sagrune. Anne cherchait à l'éviter. Elle redoutait en lui cette clairvoyance qui, à l'endroit de Gilbert, découvrait sa faiblesse.

Gilbert... Pour Anne, il était la cause d'un souci. Elle le regardait, parfois, le soir, quand, auprès d'elle, il demeurait silencieux, assis dans une pose abandonnée et lasse...

— Gilbert, disait-elle (elle voulait prendre un ton assuré, mais son esprit était inquiet) d'ici deux ans, n'est-ce pas, tout sera transformé à Sagrune ? Les blés y pousseront, très drus... Dans les bois, des coupes auront été faites... Sagrune remis en état, la Maison sera bien la nôtre, la vieille Maison qui nous a accueillis après un tel oubli... Comme nous serons heureux, Gilbert, d'être redevenus semblables à ceux qui vécurent ici avant nous... Nous aurons ressuscités la terre de famille...

Gilbert la regardait.

— Deux ans... murmurait-il. Oui, il faudrait deux ans...

L'inquiétude, chez Anne, s'augmentait. Gilbert parlait d'un ton très las. Il était enthousiaste et impulsif, mais serait-il persévérant ? Dans la ville où vivaient leurs parents l'existence était large et facile... Ici, il fallait travailler et attendre. La nature paierait plus tard... Gilbert saurait-il attendre ce plus tard ? Un désir... un regret peut-être, parfois se devinaient en lui...

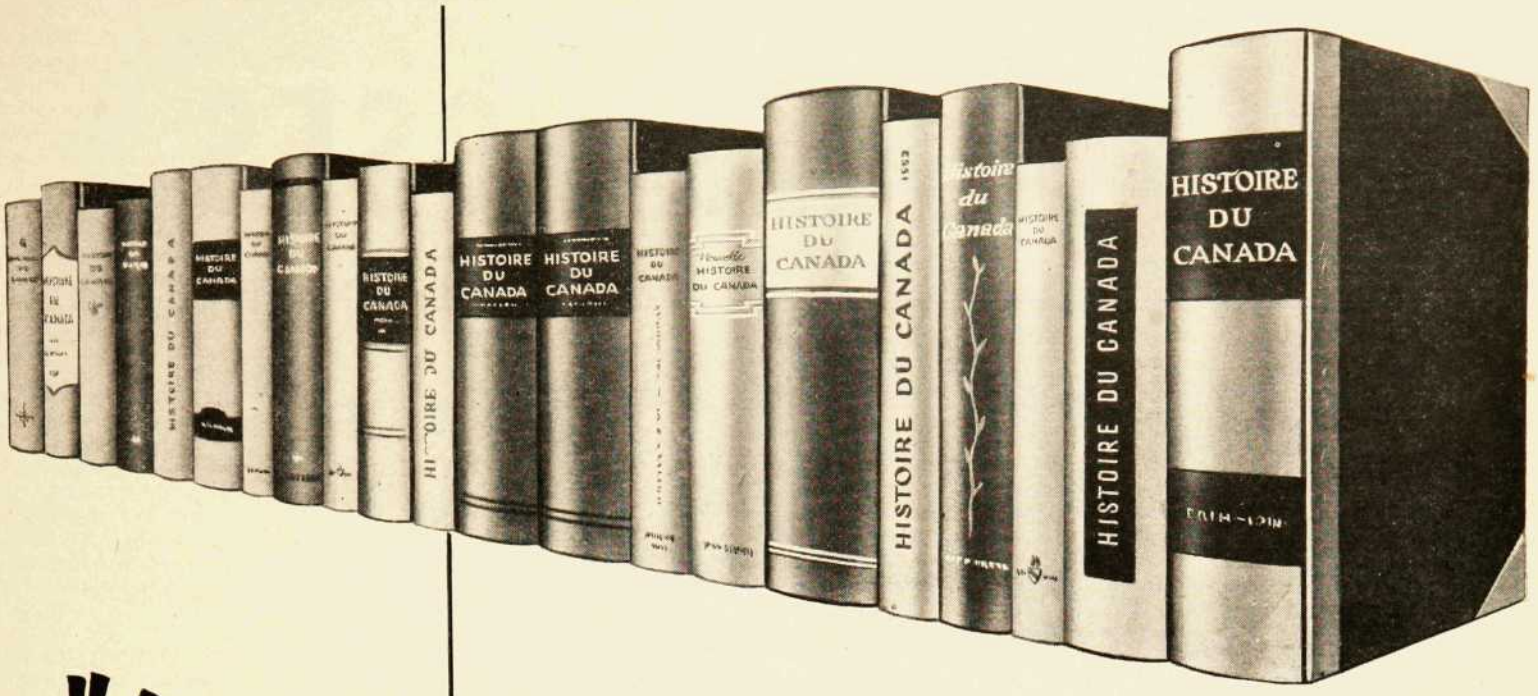
•

Gilbert écourtait les journées qu'il passait dans les champs. Il revenait à la Maison, prenait un livre, un journal, écoutait les concerts qu'une radio récemment installée dans la grand'salle

[*Lire la suite page* 54]

LA VIE COURANTE . . .

— Pourquoi le laisser tout le temps gagner ? J'ai mes complexes, moi aussi !



"les annales l'attestent"

QUELQUES RÉALISATIONS DES PROGRESSISTES - CONSERVATEURS "pour le Canada"

- La Confédération
- L'acquisition de l'Ouest canadien
- La première Loi de l'immigration
- La Gendarmerie à cheval du Nord-Ouest
- Le chemin de fer Pacifique-Canadien
- Le droit de vote pour tous les hommes, sans distinction
- Le système bancaire moderne
- La Commission du service civil
- Le contrôle canadien de la politique étrangère
- La première reconnaissance des syndicats ouvriers
- La première nomination d'un représentant syndical au poste de ministre du Travail
- L'indemnisation des employés fédéraux
- Les Chemins de fer Nationaux du Canada
- Le principe des pensions de vieillesse
- Le droit de suffrage pour les femmes
- Les indemnités et pensions aux anciens combattants
- Les représentants diplomatiques à l'étranger
- La loi nationale sur le logement
- La reconnaissance des obligations fédérales envers les chômeurs
- La loi sur l'organisation des marchés des produits agricoles
- L'Office canadien du tourisme
- La Commission canadienne de la radiodiffusion
- La Commission canadienne du blé
- La Banque du Canada

DEPUIS 1867, le Parti Progressiste-Conservateur a joué un rôle décisif dans le développement du Canada.

"Notre but, disait sir John Macdonald il y a pres d'un siècle, devrait être d'étendre les cadres de notre parti de façon à englober toute personne désireuse d'être considérée comme Conservateur progressiste et de collaborer à l'adoption de mesures destinées à mettre fin à la corruption qui a causé la ruine du gouvernement actuel . . ."

Le Parti Progressiste-Conservateur a scrupuleusement adhéré au crédo politique de son fondateur; c'est grâce à lui que le Canada a réalisé ses plus grands progrès sociaux et matériels; il a inspiré et revendiqué la plupart des choses qui sont parmi ce que nous avons de plus précieux dans notre mode de vie canadien.

Le Parti Progressiste-Conservateur revendique fièrement les réalisations suivantes: la reconnaissance aux ouvriers du droit de s'organiser; l'acceptation du principe des pensions aux vieillards et autres; la première nomination d'un représentant syndical au poste de Ministre du Travail; l'établissement de l'assurance-chômage, de l'assistance fédérale pour la construction de logements, des subventions aux provinces et aux municipalités pour les secours aux chômeurs.

Le Parti Progressiste-Conservateur a créé—en dépit de la violente opposition de ses adversaires—la Compagnie du chemin de fer Pacifique-Canadien, assurant ainsi l'homogénéité de nos provinces lointaines et peu développées; il a aussi adopté, par la suite, les mesures qui nous ont valu la création de la Compagnie des Chemins de fer Nationaux du Canada, de Radio-Canada, l'établissement des aéroports d'Air-Canada, l'institution de la Banque du Canada et l'étatisation des services hydroélectriques.

Nous faisons maintenant face à une crise dans le domaine public. Le Gouvernement actuel, qui gouverne depuis trop longtemps, est assoiffé de pouvoir; il se montre arrogant et suffisant, se désintéresse du sort de l'homme moyen, méprise les représentants du peuple au Parlement, fait preuve d'incompétence dans l'administration des deniers publics et d'une vile insouciance à l'égard des fardeaux imposés au peuple, et surtout à nos ouvriers, par des impôts qui résultent principalement de gaspillage et de prodigalité.

Inquiet d'un tel état de choses, le Parti Progressiste-Conservateur affirme de nouveau sa foi aux vieux principes de l'intégrité de ceux qui sont au pouvoir et de la confiance dont ils doivent jouir; professe à nouveau sa détermination de restaurer la compétence et l'honnêteté dans le service public; s'engage à restaurer la souveraineté de Parlement et à diminuer les impôts inutiles qui, pour un si grand nombre, signifient la disette au sein de l'abondance.

A ceux qui croient que tout n'est pas pour le mieux dans la gestion des affaires à Ottawa, qui croient qu'un même parti ne devrait pas détenir le pouvoir pendant un quart de siècle, le Parti Progressiste-Conservateur rappelle ici même qu'il est le seul parti capable de rémedier à la situation—qu'il est organisé et prêt à reprendre son rôle historique de sauveteur du Canada aux époques de crise.

Convaincus que notre devoir est clair et précis, que l'heure est grave, nous sollicitons votre appui et vos conseils en vue de la tâche à accomplir.

le Parti Progressiste-Conservateur du Canada

NOTRE FEUILLETON

LA FÉE DES ROSES

par MAURICE VANEL

No 6

Il défit le paquet qu'il portait, retira le linge blanc qu'il venait de prendre chez la blanchisseuse et mit à découvert un autre paquet qu'il déposa délicatement sur la table.

— Allons ! dit-il mangeons.

Et du paquet devant lui, il tira une livre de pain, de la charcuterie et un morceau de fromage.

— Avec ça, on ne meurt pas de faim, murmura Fiflot. Et combien de pauvres diables comme moi seraient heureux, ce soir d'être conviés à pareil festin...

Tout en songeant, il dévorait son frugal repas ; l'appétit ne lui manquait pas, car depuis le matin il n'avait absolument rien mangé.

Il en était au fromage et au verre de piquette — du similivin qu'il fabriquait lui-même avec des drogues achetées chez l'herboriste — quand un petit coup sec frappé à la porte de sa chambre le tira brusquement de sa rêverie.

— Qui diable peut bien venir chez moi, à pareille heure ?

« Au fait, c'est peut-être ma concierge — cette bonne Mme Thomas — qui m'apporte une lettre arrivée par le courrier du soir.

Et aussitôt il courut ouvrir.

— Ah ! misère de moi, c'est toi, Lagrinche ? fit Fiflot en reculant de quelques pas.

— En chair et en os ; oui, mon vieux Fiflot, c'est moi.

— Eh ! bon Dieu, qu'as-tu donc à me dire de si urgent pour te présenter aussi tard ?

— Je voudrais causer un brin avec toi.

Et comme Fiflot, interdit par cette visite nocturne, restait debout devant la porte, masquant le passage, Lagrinche dit :

— Laisse-moi d'abord entrer dans ta turne ; nous serons mieux à notre aise pour bavarder.

Fiflot referma la porte.

Alors les deux copains s'examinèrent en silence.

Lagrinche, misérablement vêtu d'une vareuse brune et d'un vieux pantalon, faisait vraiment peine à voir.

Une casquette de soie noire, quelque peu rabattue sur les yeux, cachait à demi le regard fuyant et mauvais du miséreux.

Seul le visage émacié et d'une maigreur effrayante apparaissait en pleine lumière.

— Alors tu manges, toi ? dit Lagrinche en s'affalant sur une chaise de paille placée près de la table où étaient encore éparpillés les reliefs du maigre dîner de Fiflot.

« Tu manges du bon saucisson à l'ail, tu bois de la piquette... tandis que moi je n'ai pour me régaler que des croûtes de pain et de l'eau de Seine...

« Ah ! m'sieur Fiflot ! vous faites donc vos affaires, vous ?

— Je te croyais encore chez Bourdon.

— Plus souvent. Nous avons tous été roulés... Depuis quinze jours, le patron a pris la poudre d'escampette en emportant le magot et en nous laissant en panne...

« De sorte que je suis dans le pétrin jusqu'au cou.

— Si tu as faim, tu peux manger ce reste de saucisson, dit Fiflot presque timidement.

— Ça ne se refuse pas, mon vieux ; puis, aussi je ne serais pas fâché de goûter à ta piquette... Verses-en un verre pour voir.

En trempant ses lèvres dans le verre que Fiflot venait de remplir :

— Excellente, ta piquette, fit Lagrinche ; excellente. Je vais ce soir, me régaler comme si je faisais un véritable réveillon.

— Mange et bois, mon vieux.

— Enfin, je t'ai retrouvé, je t'ai repincé, dit Lagrinche en se coupant un énorme morceau de pain ; mais ç'a été dur ! Il m'a fallu parlementer longtemps avec ton ancienne concierge du boulevard Ornano pour qu'elle se décide à me donner ta nouvelle adresse.

— Ah ! mon Dieu ! elle aurait mieux fait de se taire, pensait Fiflot.

Lagrinche poursuivit :

— J'ai appris aussi un tas de choses sur ton compte.

— Lesquelles ?

— Tu es donc devenu musicien ambulant ?

— Moi ?

— Allons, allons, je compte bien, mon vieux Fiflot, que tu ne vas pas faire de cachotteries à ton copain, et que tu me diras toute la vérité.

Et, ricanant, Lagrinche ajouta :

— Le violon que je vois là, étendu sur ton lit comme une jeune mariée, est une preuve que je ne me trompe pas.

« Ah ! coquin de Fiflot ! je ne savais pas, moi, que tu pinçais de la guitare ; je ne te connaissais pas ce talent...

Fiflot, le coude appuyé sur la table, ne répondait pas.

En une minute il venait de voir s'envoler tous ses beaux rêves d'avenir.

Pourrait-il maintenant chanter et jouer du violon dans les rues sans rencontrer Lagrinche et sans avoir à supporter ses quolibets ?

Il essaya d'abord de nier ; mais devant l'insistance de Lagrinche, qui devenait peu à peu agressif et mauvais, il finit par tout avouer.

— Eh bien ! oui, dit-il en se levant, oui, je suis musicien ambulant. Il faut bien gagner sa vie comme on peut ; il n'y a pas de sots métiers... il n'y a que de sottes gens.

— C'est bon... c'est bon, ami Fiflot. Je ne suis pas de ton avis, moi.

— Que voulais-tu que je fisse, dis, quand Bourdon m'a flanqué à la porte après mon malheureux voyage au Grau-du-Roi ? Je n'avais pas le choix des moyens pour gagner ma vie.

— Dame ! Bourdon a eu raison. Ton déplacement lui a coûté très cher et tu n'as rapporté aucun renseignement utile. — Tu es revenu bredouille, tout ce qu'il y a de plus bredouille.

« Ce qu'on a ri, à l'agence, de ta déconvenue ! et ce qu'on en rirait encore si la baraque n'était pas fermée, verrouillée peut-être pour toujours.

« Bourdon t'aurait bien tué, t'aurait bien arraché la tignasse... si tu t'étais laissé faire ; ce qu'il était en colère !...

— Oh ! ne me parle plus de cela, fit Fiflot en prenant sa tête à deux mains.

Et aussitôt tout l'affreux souvenir revint à sa pensée.

Il voit les gendarmes ; il entend les cris des pêcheurs du Grau-du-Roi l'invectivant et le traitant d'incendiaire... Il se rappelle sa fuite en chemin de fer, son retour à Paris, sa rentrée dans le cabinet de Bourdon — déjà instruit de tout ce qui s'était passé — et... son renvoi immédiat d'une maison qu'il croyait un peu la sienne.

Du jour au lendemain, il s'était trouvé sans un sou, sans rien, plongé dans la plus horrible des détresses.

Et si peu débrouillard, si timide... Quelle misère fut la sienne ...

Et maintenant que le souvenir de cette misère s'est un peu effacé — car, chez le pauvre, le moindre bien-être dissipe vite les peines passées — Lagrinche vient le lui rappeler... vient peut-être se moquer de son ancien collègue !...

Serait-il donc encore le souffre-douleur de cet homme qui venait le narguer chez lui, dans cette chambre où il passait les seuls moments heureux de sa vie ?

— Alors tu es sans place, toi aussi ? demanda Fiflot en s'arrêtant devant Lagrinche qui riait méchamment.

— Oui, je suis sans place.

— Et que comptes-tu faire ?

— Je voudrais m'associer avec toi.

Fiflot tressaillit ; son visage devint blême.

Lagrinche ajouta :

— Qu'est-ce que tu dis de ça, voyons ?

— Je ne veux m'associer avec personne.

— Ah ! ah ! M'sieur Fiflot a décidé de vivre désormais en égoïste ?

— Je gagne si peu, si tu savais...

— Mais tu as une belle chambre, tu as un bon lit, une belle armoire à glace, répliqua Lagrinche en jetant autour de lui un regard inquisiteur ; bref, tu ne manques de rien.

Et nerveux, frappant la table d'un vigoureux coup de poing, il ajouta :

— Tu manges à ta faim, toi... tandis que moi je n'ai rien à me mettre sous la dent.

— Pourquoi n'entrerais-tu pas dans une autre agence ? hasarda timidement Fiflot. Tu es plus instruit que moi, tu es débrouillard. Partout tu seras accueilli avec empressement.

— Ah ! certes, si j'étais allé au Grau-du-Roi j'aurais bien su tout de suite de quoi il retournait ; et je t'assure bien que je ne serais pas revenu bredouille.

Il ajouta :

— Tu avais en main une affaire superbe qui pouvait enrichir Bourdon et t'enrichir, toi aussi. Si tu avais découvert le pot aux roses, si le patron avait pu rendre à sa mère la gosseline retrouvée par toi... alors la piquette qui est dans ton verre — et dans le mien — serait depuis longtemps changée en rancio...

— Oh ! il ne fallait pas me charger de pareilles recherches, moi, je ne sais pas...

— Tu aimes mieux qu'on t'appelle : « l'homme Bob » ? tu aimes mieux chanter et racler du violon devant les badauds que tu fais rigoler ?

— Qu'importe, puisque je gagne honnêtement ma vie ! fit froidement Fiflot.

— Je le sais parbleu bien que tu gagnes ta vie ; c'est précisément pourquoi je veux m'associer avec toi.

— Impossible.

— Alors tu tiens à te brouiller avec moi ?

— Non, mon vieux copain ; mais je ne veux m'associer avec personne.

Bien que Fiflot parlât doucement, son ton plein de fermeté déconcertait quelque peu Lagrinche.

— Tu réfléchiras à ma proposition, dit Lagrinche en se levant. Dis-toi bien que dans ce métier-là, à deux on peut faire beaucoup de choses. Songe que lorsque la casquette n'est pas suffisamment remplie, rien n'est plus simple, pourvu toutefois qu'on sache s'y prendre, que de tenter nombre d'opérations toutes plus fructueuses les unes que les autres. Si jamais tu rencontres Bourdon, demande-lui des renseignements à ce sujet : il le connaît parfaitement.

— Oh ! je sais... le vol ! répondit Fiflot, la sueur au front.

— Voilà que tu exagères. Il ne s'agit pas d'assassinat ; il s'agit tout simplement de trouver le moyen de vivre.

— Quant à moi, je ne mangerai jamais que le pain que j'aurai honnêtement gagné.

— A ton aise, mon garçon ; à ton aise. Mais le pain honnêtement gagné — comme tu dis si bien — est souvent horriblement dur et il faut de bonnes dents pour le croquer.

« Moi, j'ai renoncé à tous ces beaux principes-là... et je fais ce que je peux.

— Pourquoi me racontes-tu tout cela ? demanda Fiflot dont la pâleur s'était accentuée. Je ne veux rien savoir, rien entendre. Fais comme tu voudras : c'est ton affaire. Quant à moi, mon plan est tout tracé et je veux le suivre... je me crois engagé sur une bonne route.

Lagrinche haussa les épaules.

Le drôle dit :

— Je me suis installé au boulevard de Clichy dans la maison qui porte le numéro 1 — j'aime à espérer que tu te

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le comte Roger de Marigny, ayant à payer une dette de jeu, étrangle son beau-père, le général de Trébons pour lui voler son argent. Avant de mourir celui-ci peut révéler à Micheline, sa fille, le nom de l'assassin mais il indique aussi du doigt Bosko qu'il confond avec Roger, et le pauvre bossu prend dès lors la résolution de se sacrifier pour sauver l'honneur de la famille de celle qu'il a toujours aimée en secret...

Commencé dans l'édition du 13 juin 1953.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

rappelleras de cette adresse — Là, je fais des affaires.

— Toutes celles qui se présentent. Et je ne les examine pas à la loupe, crois-le bien. Avant tout, il faut boulotter... je ne connais que ça, moi.

— Mais alors pourquoi viens-tu me proposer une association ?

— Les petits ruisseaux font les grandes rivières, répondit Lagrinche ; et quand on a plusieurs cordes à son arc, on se tire plus facilement d'affaire.

« Puis, il y a aussi la question de sentiment : je serais si heureux de ne pas te quitter !

« Et la raison d'économie, donc ! tu n'y songes pas ? Si nous n'avions qu'un seul appartement, un seul loyer, nous pourrions vivre à meilleur compte qu'étant séparés.

— Tu as songé à cela ?

— Parfaitement. Puis, j'avais aussi ma petite idée.

— Laquelle ?

— Je joue très bien du violoncelle et je chante passablement — surtout quand j'ai absorbé deux ou trois verres d'absinthe.

« Alors, voilà. J'ai entendu dire qu'on pouvait facilement gagner beaucoup d'argent en jouant et en chantant dans les villes d'eaux pendant la belle saison.

— C'est, ma foi, bien possible.

— C'est parfaitement certain. Aussi si tu consentais, l'année prochaine, à aller à Vichy ou à Aix-les-Bains, en ma compagnie, on gagnerait de l'or.

— C'est une bonne idée que tu me donnes là ; mais j'irai tout seul. Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas d'associé et que j'entendais être mon maître.

— C'est ton dernier mot ?

— Mon dernier.

— Tu t'en repentiras.

— Tant pis.

D'un violent coup de poing, Lagrinche enfonça sa casquette sur sa tête, se leva et partit, laissant seul et presque inquiet le pauvre Fiflot.

Le joueur de violon écouta les pas de Lagrinche résonner sur les marches de l'escalier.

Il entendit la voix de Mme Thomas crier :

— Fermez la porte, s'il vous plaît.

Puis un lourd silence tomba sur la maison tout entière.

La visite de Lagrinche avait profondément impressionné Fiflot.

Il ne se coucha pas et passa la nuit accoudé sur la petite table de sa chambre.

Du fond de sa poche il tira un à un des gros sous qu'il aligna méthodiquement devant lui en piles bien rangées.

Puis il compta sa fortune.

En tout : quatre francs seize sous.

Il avait gagné tout cela dans la journée qui venait de s'écouler.

Et Fiflot, tout heureux d'un aussi bon résultat, restait ébahi, un bon rire aux lèvres, devant cette superbe recette.

Aussitôt il établit son petit budget.

Il compta qu'avec deux francs par jour il pouvait vivre aisément ; l'excédent de ses recettes serait placé à la Caisse d'épargne et lui constituerait une ressource pour ses vieux jours.

Toute la nuit s'écoula pour lui en doux rêves.

Quand le jour parut, illuminant la modeste chambre, Fiflot était encore éveillé.

Il s'habilla bien vite, cira lui-même ses chaussures, battit et brossa ses vêtements — Fiflot était toujours d'une propreté méticuleuse — prit son violon sous son bras et partit.

Il était alors neuf heures du matin.

Depuis longtemps déjà, la rue de Clignancourt était encombrée de voitures ambulantes pleines de légumes de toutes sortes et d'oranges.

Et en croisant toutes les marchandes matinales qui, le visage heureux, le rire à la bouche envahissaient ce quartier populeux, Fiflot songeait à la vieille Cécilia et à la mignonne Rose-des-Neiges obligées, toutes deux, de porter des charges bien lourdes pour elles.

— Pauvre vieille ! pauvre fillette ! pensait le musicien en mâchonnant le tuyau de sa pipe ; si je pouvais seulement leur venir en aide et leur acheter une voiturette... Comme je serais heureux !

Et, allègre, il descendait la rue de Clignancourt, allant un peu à l'aventure, sans but précis.

Depuis qu'il s'était décidé à chanter et à jouer du violon devant les cafés, Fiflot se laissait guider par le hasard, mais ne s'arrêtait qu'aux terrasses bien garnies de consommateurs.

Certes, au début, il lui en avait coûté de faire ce métier qui le classait d'emblée dans la catégorie des nomades, souvent peu recommandables, errant de ville en ville, toujours à la poursuite du pain du lendemain.

Puis il en avait pris son parti.

Parmi les chansons nouvelles qu'il débitait avec beaucoup d'entrain, il en affectionnait tout particulièrement une célébrant les mérites d'un chien.

Au refrain, il imitait à s'y méprendre les aboiements d'un toutou agacé.

Le refrain devint bien vite populaire... et le chanteur aussi ; Fiflot ne fut bientôt plus connu que sous le nom de l'« Homme-Bob ».

Toutes les marchandes de la rue de Clignancourt connaissaient de vue ce grand flandrin, au physique quelque peu grotesque et si maigre qu'on eût dit un cierge habillé.

Aussi, ce matin-là, dès qu'elles le virent apparaître, lui crièrent-elles :

— Hé ! l'Homme-Bob ! chantez-nous donc la chanson du Petit Chien ; c'est gentil comme tout, cette chanson-là, et vous la débitez si bien...

— L'Homme-Bob ! fit une petite voix ; l'Homme-Bob !... vous chantez donc la chanson du Petit Chien, monsieur Fiflot ?

En entendant cette douce voix, Fiflot se retourna brusquement, quelque peu ahuri.

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Rose-des-Neiges ?

— Oui, répondit l'enfant avec son frais sourire, sourire un peu triste pourtant aujourd'hui...

— Vous êtes seule ?

— Maman Cécilia est malade, dit

Les Mots qui ont fait Fortune

INSTRUISEZ-VOUS EN FAMILLE

Il y en a que vous employez tous les jours. D'où viennent-ils ?

Les Etats-Unis d'Europe.

Terme lancé par Victor Hugo qui y revenait souvent dans ses écrits et ses discours.

J'y suis, j'y reste.

Mot de Mac Mahon après avoir pris d'assaut le fort de Malakoff en 1855 lors de la bataille de Crimée. Le fait a été contesté depuis.

Le sort en est jeté (*alea jacta est*).

Mot de César qui décida de rentrer à Rome malgré de nombreux risques après la conquête des Gaules.

J'aimerais mieux être le premier dans mon village que le second dans Rome.

Mot de César.

L'argent, c'est le nerf de la guerre.

Expression que l'on trouve dès la plus haute antiquité chez Démosthène, Cicéron, Plutarque puis Rabelais. Sa forme s'est peu à peu épurée.

L'argent ne sent pas mauvais.

Réponse de l'empereur romain Vespasien quand son fils lui reprocha de lever un impôt sur les « toilettes » publiques auxquelles les Français et les Italiens donnèrent plus tard, en ce souvenir, le nom de Vespasiennes.

Revenons à nos moutons.

Phrase employée dans la farce de Maître Pathelin comédie de 1470, environ. Un plaideur racontait son histoire avec de longs préambules et le juge lui sortait régulièrement cette expression devenue légendaire pour le prier d'en rester à son sujet. Elle a tout d'abord été reprise par Rabelais.

Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait.

Vers d'Henri Estienne (1531 - 1598).

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Vers de Corneille dans « Le Menteur ».

Périsse l'univers pourvu que je me venge.

Vers de Cyrano de Bergerac (1620 - 1655) *dans son Agrippine.*

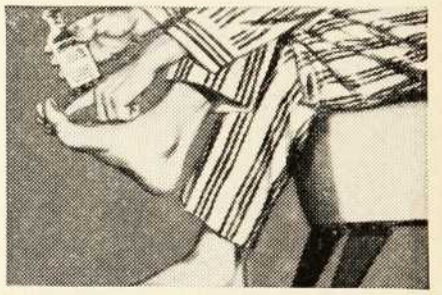
LA DYSIDROSE

(pied d'athlète)

En quoi elle consiste
Comment on la contracte
Comment en être soulagé

La dysidrose est causée par des micro-organismes parasites. Laissé sans traitement, le mal peut s'insinuer sous l'épiderme, s'attaquer aux extrémités des nerfs, mener à l'invalidité. Voici un cas avancé qui nécessite les soins du médecin.

Les crevasses entre les orteils favorisent la dysidrose—surtout en été. Les fongus de la dysidrose rougissent la peau, la font peler, infligent une vive démangeaison.



Pour soulager les symptômes de la dysidrose, appliquez Absorbine Jr. chaque jour. Elle calme, rafraîchit. Absorbine Jr. détruit tous les fongus de la dysidrose qu'elle peut atteindre et favorise la cicatrisation de la peau. Prévenez la réinfection: faites bouillir vos chaussettes, ne partagez pas avec d'autres vos serviettes de bain.

Absorbine Jr., le soulagement primordial au "pied d'athlète", s'est révélée efficace pour soulager les malaises de la dysidrose dans 3 sur 4 des cas observés. Se vend à tous comptoirs pharmaceutiques. Achetez-en une bouteille aujourd'hui.

ABSORBINE JR.

W. F. Young, Inc.,
Lyman House, 286 ouest, rue St-Paul, Montréal. 602

Veuillez m'envoyer franco un flacon d'essai gratuit d'Absorbine Jr.

*Nom*_____

*Adresse*_____

*Ville*_____ *Prov.*_____

Un tapis pour monsieur !

DANS LE NORD, les orignaux ont l'habitude de se promener sur les voies ferrées d'où la neige a été balayée. Il n'y a rien à redire à cela; mais, quand ils arrivent à un pont, ces dignes quadrupèdes risquent de se casser les pattes entre les traverses et de bloquer la voie. C'est pourquoi les compagnies de chemins de fer posent maintenant entre les rails et sur les traverses des plaques d'aluminium qu'ils appellent "tapis pour orignaux", aux endroits où ces animaux pourraient se blesser.

Ce fait démontre une fois de plus comment l'aluminium — qui est à la fois léger, robuste et à l'épreuve des intempéries — peut être utile dans les circonstances les plus diverses . . . et il explique aussi pourquoi, en 1954, notre production annuelle d'aluminium sera portée à plus d'un milliard de livres. Aluminum Company of Canada, Ltd. (Alcan).

JEUNES FILLES
QUI TRAVAILLEZ

Si votre ouvrage vous épuise recouvrez et maintenez vos forces avec cet infaillible fortifiant vitaminisé.

Ideal a tous les ages
Chez votre pharmacien
Elixir Tonique Montier
O. WATSON & CO., Montreal

Si vous avez aux alentours de Montréal . . .
PROPRIETE, TERRE ou TERRAIN
à vendre
Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR. 9363 — 7662, rue St-Denis, Montréal

MAL DE TÊTE
Rien n'est plus pénible que les maux de tête . . . Pourquoi souffrir? . . La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.

POUDRES LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

l'enfant ; elle n'a pu m'accompagner, mais elle viendra tout à l'heure me rejoindre chez Mme Thomas où, on a dû vous le dire, M. Boris Souvarine nous attend.

— Ah ! il vous attend ?

— Oui, il désire faire mon portrait !... dit Rose-des-Neiges en mettant avec malice un doigt sur ses lèvres.

— Votre portrait ?

— Puisque je vous le dis.

— Avec votre corbeille de roses ? — car ce matin vous n'avez que des roses, mademoiselle.

— Oui, avec ma corbeille de roses.

— Vous serez vraiment adorable.

Il ajouta après un court silence :

— M. Boris a sans doute l'intention d'exposer votre portrait au Salon ?

La fillette, ahurie, stupéfaite, regardait Fiflot.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le Salon ? demanda-t-elle doucement.

— Ah ! c'est vrai ; j'oubliais que vous arrivez de vos montagnes et que vous ne connaissez encore rien de la vie de Paris. Vous ignorez ce qu'est le Salon, vous. Laissez-moi vous expliquer la chose en deux mots.

« Le Salon est un endroit où les peintres et les sculpteurs exposent leurs oeuvres à une certaine époque de l'année. Tous les gens riches et désoeuvrés, plus ou moins admirateurs convaincus de l'art, se pressent à ce moment dans les salles du palais où sont réunis les soi-disant chefs-d'oeuvre des artistes. Aux portes, c'est un va-et-vient continuel de gens élégants et huppés.

— Aussi je vous conseille fortement, quand le Salon sera ouvert d'aller offrir là vos jolis bouquets de fleurs.

— On verra voir, dit l'enfant. Mais nous sommes si bien, rue de Clignancourt, dans l'allée de Mme Thomas que ma mère Cécilia ne consentira peut-être pas à aller chercher fortune ailleurs.

Fiflot parlait à cette enfant comme s'il se fût adressé à une grande personne.

Il éprouvait presque du respect et de la déférence pour elle.

Elle partit, portant au bras sa corbeille de fleurs.

Et longtemps il la suivit du regard parmi la foule grouillante de la rue, foule qu'elle eut quelque peine à traverser.

Rose marchait vite, sans regarder les beaux magasins, tandis que Fiflot, tout rêveur, descendait lentement la rue de Clignancourt.

XIV

SUR le seuil de la porte de sa maison Mme Thomas, appuyée sur son balai, attendait la mignonne enfant.

— Ah ! enfin te voilà, petite, dit-elle ; mais où diable as-tu laissé ta mère ?

— Maman Cécilia va venir, répondit Rose-des-Neiges, un peu essoufflée, par la longue course qu'elle venait de faire ; elle sera ici dans une heure.

— Après tout, on aurait pu se passer d'elle.

— Moi, je suis partie devant pour ne pas faire attendre M. Boris.

— M. Boris n'est pas pressé à ce point. Tu ne commenceras la séance de pose que lorsque ta mère sera là.

A peine la concierge achevait-elle ces paroles que Cécilia, portant sa corbeille d'oranges, parut à la porte du vestibule.

Son visage semblait s'être ridé davantage ; ses yeux étaient cerclés de noir.

— Alors, vous avez été malade ? demanda Mme Thomas en aidant Cécilia à déposer à terre sa corbeille d'oranges ; ça ne va donc pas ?

— Bah ! on se fait vieille ; puis on est toujours si triste, là-bas, dans notre cambuse de la barrière d'Italie !...

— Dame ! si vous pouviez venir habiter par ici, ça n'en vaudrait que mieux ; mais dans ce quartier les chambres sont peut-être un peu plus chères.

— Surtout que là-bas ça ne nous coûte rien, ma bonne madame Thomas.

— C'est là une sérieuse considération.

— Comment de pauvres femmes comme nous feraient-elles pour payer un loyer un peu élevé ?

— C'est vrai. — C'est vrai. — Mais, assez causé ; montez vite trouver M. Boris qui doit s'impatienter ! voilà bien une heure qu'il vous attend.

Cécilia et Rose-des-Neiges montèrent jusqu'au quatrième.

Elles s'arrêtèrent devant une porte sur laquelle on lisait, écrite en gros caractères, cette inscription :

Boris Souvarine — Artiste peintre

Rose-des-Neiges appuya sur un timbre. Bientôt la porte s'ouvrit... et Boris parut.

— Ah ! enfin vous ! dit-il en prenant par la main Rose-des-Neiges et la faisant pénétrer dans une pièce assez vaste servant d'atelier.

Dans ce sanctuaire de l'art, des toiles appendues aux murs, des chevalets garnis d'ébauches, des modèles de plâtres de toutes sortes.

C'était un véritable fouillis de choses jetées pêle-mêle dans le désordre qui caractérise les ateliers d'artistes.

Des larges fenêtres prenant jour sur la rue de Clignancourt, on apercevait la Butte Montmartre, cette capitale de l'art à Paris.

Près de l'atelier, un petit salon, meublé de sièges garnis d'étoffe rouge, servait à Boris de lieu de repos.

Une chambre à coucher complétait ce modeste intérieur d'artiste.

C'était là que vivait Boris avec tous ses souvenirs : là qu'il revoyait le passé déjà si lointain de sa prime jeunesse ; là qu'il rêvait bien souvent à la Dame aux bluets !

Dès qu'elles furent entrées dans l'atelier, Boris fit asseoir Rose-des-Neiges et la vieille Cécilia.

Mais, avant de commencer l'ébauche du portrait de l'enfant, le peintre examina longuement son modèle.

Et, fermant les yeux, il sembla se recueillir.

En une minute ce ravissant visage de fille des montagnes se grava dans son esprit ; dans le miroir de ses yeux cette tête charmante, embroussaillée, cette physionomie de gamine blonde passa... et y resta à tout jamais.

Il n'avait plus besoin, maintenant, de regarder la fillette pour reproduire ses traits.

Fiévreusement son crayon courait sur la toile.

Bientôt l'esquisse fut très avancée ; le joli visage de Rose-des-Neiges apparut, ainsi que les roses se détachant nettement de la corbeille posée près de l'enfant.

Quand la séance fut terminée, il congédia les deux femmes, non toutefois sans leur avoir fait promettre de revenir le lendemain.

Quand elles se furent éloignées et qu'il se retrouva seul, il murmura :

— Jamais je n'ai autant désiré faire un chef-d'oeuvre ; et jamais je n'ai autant senti mon impuissance.

Il approcha son chevalet de la fenêtre et regarda, examina son ébauche.

Il lui sembla qu'elle était vivante, cette ravissante tête d'enfant qu'il avait sous les yeux... et il lui parla :

— Comme tu es belle, dit-il. Hélas ! tu entres à peine dans la vie et déjà tu souffres ! que de douleurs se préparent pour toi si tu quittes le droit chemin... que de misères si tu restes honnête !

« Pauvre petite !...

Et plus il examine cette charmante figure à peine ébauchée, plus il lui trouve une ressemblance frappante avec l'être de ses rêves, avec cette Dame aux bluets dont le souvenir vit en son rêve, désormais ineffaçable.

Pourquoi donc songeait-il toujours à cette inconnue qui, après tout, n'avait passé dans sa vie que comme un beau météore ? De sa rencontre avec la belle baigneuse de Luchon il n'avait rapporté qu'un bon coup d'épée, qu'une blessure dont il ressentait encore parfois la cuisante brûlure.

Bien souvent, penché à sa fenêtre, seul dans son petit logement désert, la douce figure de la Dame aux bluets lui était apparue, radieuse, un peu triste cependant.

Et la vision devenait si vivante, paraissait si palpable, que, subjugué, il étendait les bras pour la saisir.

Le soir était presque venu quand il se décida enfin à descendre pour aller dîner.

Boris était très sobre. Du reste, ses modestes ressources ne lui permettaient pas de fortes dépenses.

Il était pauvre, maintenant, et pourtant, autrefois, il avait été fort riche.

Mais il ne regrettait pas cette opulence ; il ne regrettait que les êtres chers disparus, son père mort en Sibérie, sa mère qui s'était éteinte de désespoir.

Il regrettait aussi sa patrie qu'il ne reverrait sans doute jamais.

Dans le noble coeur du Slave ne s'élevaient que de grandes pensées et une pitié profonde pour toutes les souffrances...

Tout en descendant la rue de Clignancourt, il songeait encore à cette fée aux bluets ; il songeait aussi à l'enfant dont il venait de commencer le portrait, il songeait enfin à la ressemblance existant entre la dame et la fillette misérable.

Après son dîner — qui fut plus frugal encore ce soir-là que d'habitude — il décida de faire une promenade sur les boulevards.

Huit heures sonnaient à l'église de la Madeleine, quand il arriva sur la place où se tiennent, le matin, les coquettes et jolies marchandes de fleurs.

Il avait marché sans but, un peu au hasard, le front bas, la pensée pleine du souvenir radieux qui, depuis plusieurs mois déjà, était toute sa vie.

Il se trouvait devant l'église, sur le trottoir faisant face à la rue Royale, lorsque, à quelques pas de lui, se produisit un embarras de voitures.

Il lui fut impossible de passer ; il dut attendre que, grâce à l'intervention des sergents de ville, la circulation fût rétablie.

Comme il traversait la chaussée, un élégant coupé le frôla, puis, s'arrêta presque aussitôt, devant le magasin d'une fleuriste en vogue de la rue Royale.

Une femme descendit du coupé.

Et, devant cette femme, radieusement belle sous la voilette clair qui couvrait son visage, Boris reconnut la Dame aux bluets.

Elle entra dans le magasin et choisit un bouquet de bluets — artificiels, il est vrai, mais si frais et si parfaitement imités qu'ils semblaient avoir été cueillis tout récemment dans quelque verdoyante prairie.

Elle glissa quelques-unes des fleurs à son corsage ; puis, elle remonta en voiture après avoir dit à son cocher, assez haut pour que Boris l'entendît :

— Conduisez-moi aux Français !

— Aux Français !

O joie ! elle allait au théâtre. Il pourrait donc, sans être aperçu d'elle, l'admirer pendant toute une soirée... et emporter pour quelques jours l'ivresse d'un bonheur infini !...

Laurence, elle, ne vit point Boris.

On jouait *Hernani*, l'oeuvre superbe de Victor Hugo.

Mme Dormeuil était une abonnée des Français ; elle n'entrait que fort rarement dans d'autres théâtres.

Dans la salle de la rue Richelieu elle était presque chez elle ; et tous les ha-

bitués connaissaient bien cette ravissante femme toujours vêtue de blanc et portant un bouquet de bluets au corsage.

Puis, aussi, elle venait là pour ne pas rencontrer la marquise de Noirmont, cette superbe Thérésine, dont la vie désordonnée et quelque peu énigmatique scandalisait toutes les vieilles douairières du noble faubourg.

Thérésine n'aimait guère que l'Opéra où, malgré l'opposition de Frédéric, elle avait loué une loge d'avant-scène qui lui coûtait fort cher.

Les deux belles-soeurs ne se rencontraient donc que fort rarement.

A la suite de la dernière visite que fit Laurence au Grau-du-Roi, une brouille légère s'était produite entre Thérésine et la Dame aux bluets.

Frédéric, complètement dominé par sa femme, ne voyait presque plus sa soeur ; même il ne se présentait chez elle que pour lui demander des sommes plus ou moins importantes.

Et cette enfant qui était là, tout à l'heure, ressemblait étrangement à la magnifique Laurence que son âme adorait.

Longtemps il resta rêveur, accoudé à la barre d'appui de la fenêtre.

Le marquis de Noirmont était toujours à court d'argent, sa femme tenait un train de maison ruineux et bien au-dessus de leurs ressources.

Depuis plus d'un mois, Laurence n'était pas allée une seule soirée au théâtre.

La scène pénible qui s'était déroulée entre elle et Micheline l'avait brisée ; pendant trois semaines elle dut garder le lit.

Elle faisait, ce soir-là, sa première sortie.

Le matin, en ouvrant son journal et en parcourant la liste des spectacles, elle avait vu qu'on donnait *Hernani*, aux Français.

Passionnée pour les oeuvres de Victor Hugo, elle décida aussitôt d'assister à la représentation.

La pièce était commencée quand elle fit son apparition dans sa loge.

Toutes les jumelles se braquèrent aussitôt sur elle, et les habitués poussèrent, en même temps, une exclamation de surprise et d'admiration.

Elle ne semblait voir personne.

Elle s'était installée dans sa loge, les yeux tournés vers la scène, n'apercevant pas, à quelques pas d'elle, Boris Souvarine la dévorant des yeux.

Non loin d'elle, une femme vêtue de bleu et couverte de diamants la lorgnait avec une persistance qui frisait quelque peu l'impertinence.

Cette femme n'était autre que la marquise de Noirmont, la superbe Thérésine, la belle-soeur de Laurence.

La Dame aux bluets l'aperçut enfin.

Et pendant quelques instants, les regards des deux femmes se croisèrent, hostiles et dédaigneux.

Ceux de Thérésine semblaient dire :

« Je suis belle, admirée, fêtée. Ma vie est, maintenant, telle que je l'avais rêvée ; et si tu te révoltes, je suis disposée à lutter contre toi. »

Et ceux de Laurence, signifiaient :

« Pauvre femme ! combien je te plains ! tu seras un jour, prochain peut-être, plus malheureuse que moi. »

Malgré tout l'intérêt de la pièce, malgré le talent des acteurs, la Dame aux bluets semblait inquiète.

La rencontre de sa belle-soeur, alors qu'elle s'y attendait si peu, la bouleversait.

D'un signe de tête elle salua Thérésine qui répondit par un sourire forcé.

Puis, le dos renversé sur son fauteuil, Laurence affecta de ne plus regarder la marquise.

Mais, tout à coup, pendant un entracte, elle vit la loge de Thérésine s'ouvrir et un homme s'avancer auprès de la jeune femme.

La Dame aux bluets étouffa une exclamation de douloureuse surprise ; son visage se couvrit subitement de pâleur.

Elle comprima, à deux mains, les battements de son coeur, et, pendant quelques instants, il lui sembla qu'elle allait mourir.

Elle se leva de son fauteuil, voulant fuir.

Mais ses forces la trahirent ; et elle retomba, défaillante, sur le siège qu'elle venait de quitter.

Placé non loin de la Dame aux bluets, masqué par une colonne, Boris ne la perdait pas des yeux.

La défaillance de Mme Dormeuil ne lui échappa pas ; et il crut bien comprendre la cause de cette défaillance :

N'était-ce pas, tout simplement, la présence du comte de Marigny dans la loge de la marquise de Noirmont !

Sans cela, pourquoi Laurence aurait-elle tremblé ?

Et aussitôt, les horribles soupçons qui autrefois hantaient l'esprit du jeune peintre revinrent déchirer son coeur.

De son côté, Laurence songeait :

Que vient faire Roger de Marigny dans la loge de Thérésine ?

Et la raison lui répondait :

Le comte ne cherche qu'à faire ouvertement sa cour à la marquise de Noirmont et à la compromettre aux yeux de toute une salle.

L'honneur de la maison de Noirmont était donc en jeu maintenant ! Hélas ! Combien il était compromis dans les mains d'une pareille femme !

Et, subitement, la Dame aux bluets se rappela ce que lui avait dit jadis Roger de Marigny :

« Une femme du meilleur monde m'adore ; elle est aussi folle de moi que je suis fou de vous ; si je le veux, elle me suivra partout où il me plaira de l'emmener ».

Cette femme était donc Thérésine !

SCHNEIDERS

FAMOUS FOR QUALITY

La comptabilité des effets à recevoir est moderne et à jour, chez J. M. Schneider Limited, grâce à l'usage des machines à comptabilité Burroughs Sensimatics. La formation est facile et la fatigue des opératrices est réduite au minimum.

Forsyth

John Forsyth Ltd., célèbre chemisier, a trouvé que les Burroughs Sensimatics sont excellentes pour accélérer ses opérations de comptabilité et de statistique.

CAC

Canadian Acceptance Corporation Limited

Les frais de comptabilité relative à la réserve des marchands ont été considérablement réduits, et la comptabilité générale se fait efficacement et rapidement sur des Burroughs Sensimatics, au siège social de la Canadian Acceptance Corporation Limited, à Toronto.

Souliers par Savage

La vitesse et la souplesse d'adaptation des machines à comptabilité Burroughs Sensimatics permettent à la Savage Shoe Company Limited d'obtenir l'analyse prompte et efficace des ventes.

Ces célèbres maisons Canadiennes réduisent leurs frais de comptabilité avec

Burroughs Sensimatic

MACHINES À COMPTABILITÉ

La sensationnelle Burroughs Sensimatic prouve aujourd'hui sa vitesse, sa précision, sa souplesse d'adaptation et son efficacité remarquables dans une grande variété d'entreprises Canadiennes. Les Burroughs Sensimatics s'adaptent facilement aux problèmes de comptabilité les plus variés. Leur usage est d'ailleurs extrêmement facile—et elles permettent d'importantes épargnes de temps et de main-d'oeuvre. Si vous voulez de l'assistance pour réduire vos frais de comptabilité, téléphonez aujourd'hui à votre représentant Burroughs, ou bien écrivez à Burroughs Adding Machine of Canada, Limited, Windsor, Ontario.

PARTOUT OÙ IL Y A DES AFFAIRES, IL Y A

Burroughs

Burroughs

Pendant quelques instants, Laurence crut mourir, ses yeux se fermèrent et une expression de profonde tristesse se répandit sur son magnifique visage.

Boris la regardait toujours.

Une angoisse douloureuse l'étreignait, ses yeux étaient pleins de larmes.

Il ne retrouvait donc la fée de ses rêves que pour la voir souffrir ! — car ce ne pouvait être que la jalousie qui torturait ainsi cette âme de femme, déjà déchirée par tant de douleurs. Le spectacle se poursuivait sans qu'aucun des acteurs du drame intime que nous racontons prêtât la moindre attention à l'oeuvre du maître.

A un moment donné Marigny se leva ; après avoir jeté un coup d'oeil sur la loge de la Dame aux bluets, il quitta Thérésine qui cherchait vainement à le retenir près d'elle.

Et bientôt, il pénétra dans l'avant-scène qu'occupait Laurence, avant-scène dont une ouvreuse venait d'entrebâiller la porte.

— Enfin je vous retrouve ! dit-il. Depuis plus d'un mois je vous cherche dans les théâtres de Paris, au Bois... partout, en un mot, où se rencontrent les jolies femmes.

— Monsieur !...

— Je vous retrouve ! Et cette fois, il faudra que vous m'écoutiez, jusqu'au bout. — Depuis le fameux duel, dans lequel M. Boris Souvarine a reçu un coup d'épée de ma façon, il m'a été impossible de vous rencontrer.

— Je vous ai dit mes sentiments à votre égard, monsieur ; ils n'ont pas changé.

— J'espère qu'ils changeront un jour.

« Avez-vous bien réfléchi à tout ce que je vous ai dit, il y a quelques mois, madame ?

— Je n'y ai même pas songé, monsieur, et j'ai tout oublié. Il y a dans ma vie des choses dont il ne faut pas se souvenir.

Comme elle se levait pour partir, il la retint, brusquement, par le bras.

— Vous ne vous en irez pas, dit-il, en ricanant.

« Voyez donc, dans cette loge voisine, la marquise de Noirmont me lançant des regards furibonds.

« Pour venir me retrouver elle a laissé enfant et mari, foulant aux pieds toutes les considérations mondaines et se moquant un peu de l'honneur des Noirmont.

— Misérable ! fit-elle en se penchant vers lui ; misérable ! Vous avez fait de la femme de mon frère une perdue !

« Je vous méprise et je vous hais !...

— Mais, madame, je ne vous ai pas dit, que je sache, que la marquise de Noirmont fût perdue.

— Ah ! pensait Laurence, les yeux rayonnants ; ah ! serait-il donc encore temps de sauver Thérésine.

Et lui, comprenant la pensée de la noble femme, murmura, souriant et railleur :

— Non, vous ne pourrez pas la sauver, entendez-vous ? Je ferai de la marquise de Noirmont ce que bon me semblera... Demain, ce soir même, si je le veux, elle m'appartiendra.

Il parlait à voix basse ; on eût dit un amoureux faisant à la femme aimée de douces confidences.

Elle, irritée et impuissante à se défendre, ne répondait plus.

Elle gardait un sombre silence, n'écoutant plus, n'entendant plus les paroles que, tout près d'elle, prononçait Roger doucement.

Boris ne la quittait pas des yeux.

Et, là-bas, dans sa loge, la belle Thérésine dévorait sa colère jalouse.

La Dame aux bluets allait-elle donc lui prendre celui qu'elle aimait, l'homme qu'elle s'était choisi parmi tous les admirateurs qui l'accablaient de leurs déclarations passionnées ?

Nerveuse, irritée, elle quitta le théâtre, non sans avoir jeté sur sa rivale un regard de haine farouche.

Puis, rentrée chez elle, elle eut une crise de larmes.

Cette femme pleurait donc !

Tandis qu'elle se livrait à son désespoir, Laurence regagnait lentement sa voiture, suivie par Marigny et Boris Souvarine.

Tous deux accompagnèrent du regard le coupé filant à grande allure vers la place du Carrousel pour regagner ensuite, en toute hâte, l'hôtel de la rue de Babylone.

Quand la voiture eut disparu à leurs yeux, quand la solitude fut complète autour d'eux, ils s'examinèrent curieusement.

Ils se reconnurent et s'abordèrent.

— Monsieur, dit le comte de Marigny d'un ton glacial, monsieur, je vous trouve encore sur mon chemin... prenez garde...

Boris haussa les épaules.

— Je ne vous crains pas, fit-il.

— Partout où est Mme Dormeuil, je vous rencontre... et cela ne me convient pas.

— J'en suis désolé pour vous, monsieur. Au surplus, croyez bien que je ne tiens nullement à vous être agréable.

— Puis, je me demande de quel droit vous vous mêlez de mes affaires. Vous savez que Mme Dormeuil ne vous aime pas... Alors, pourquoi vous intéressez-vous, ainsi, à sa vie ?

Il se fit un silence pendant lequel Boris sentit son coeur battre violemment et une sueur glacée mouiller son front.

Qu'allait répondre le comte de Marigny ?

Comme s'il eût compris la souffrance de son adversaire, Roger dit en ricanant :

— Mme Laurence Dormeuil a partagé ma vie... et je l'aime !...

— Vous mentez, monsieur...

— Vous l'aimez donc aussi ? reprit Marigny sans relever l'insulte que le Slave venait de lui jeter au visage ; vous l'aimez et vous trouvez tout naturel de me la prendre !

« Mais prenez garde, monsieur... prenez garde... Vous ne vous souvenez donc plus du coup d'épée que je vous ai donné ? Je vous ménageais, alors ; je ne vous ménagerai plus aujourd'hui... Ce sera entre nous un duel à mort...

— Je ne me battrai pas avec vous, dit le Slave d'un ton froid. J'estime que je dois vivre pour défendre celle que vous insultez, que vous calomniez avec tant d'impudence.

— Monsieur !...

— Non, je ne vous crois pas, je ne croirai jamais que cette noble femme soit descendue assez bas pour se donner à un homme tel que vous !

« Vous m'avez compris, n'est-ce pas, monsieur le comte de Marigny : je ne vous crois pas...

Et, avant que Roger eût eu le temps de lui répondre, Boris sauta dans un omnibus qui passait, laissant Marigny absolument ahuri, sur l'asphalte du trottoir.

— Oh ! oh ! je le retrouverai, murmura le comte ; et, alors, nous verrons bien qui de nous deux rira le dernier : il faudra bien qu'il me rende raison...

« Boris Souvarine !.. prenez garde ! La vengeance d'un Marigny est terrible !...

XV

Longtemps Roger se promena sur les boulevards, devenus déserts à cette heure.

Arrivé sur la place de la Madelaine, il s'arrêta.

Une solitude profonde régnait dans ce quartier aristocratique.

Pas âme qui vive ; seuls quelques sergents de ville faisant les cent pas sur les trottoirs.

Marigny consulta sa montre.

— Deux heures du matin, murmura-t-il ; décidément, Bourdon est en retard.

Mais à peine venait-il d'achever ces paroles qu'un homme, enveloppé d'un grand ulster sombre, apparut sur le trottoir faisant face à l'église de la Madeleine.

Pendant quelques instants, le nouveau venu regarda autour de lui.

Puis, ne découvrant rien de suspect, il se dirigea vers le marché aux fleurs.

Marigny, inquiet, l'attendait.

Ils s'abordèrent.

— Je suis en retard, dit Bourdon en jetant encore sur la place un regard investigateur ; mais enfin me voilà. J'ai toujours peur, voyez-vous, de cette satanée police.

— Dame ! après votre fuite et les poufs que vous avez faits un peu partout, je comprends votre inquiétude, mon vieux Bourdon.

D'un ton narquois, Roger ajouta :

— Mais enfin vous avez emporté le magot... et je compte bien que vous en ferez profiter vos anciens clients et amis.

— Assurément, monsieur de Marigny ; c'est même dans cette intention que je suis venu ici.

— Savez-vous, monsieur Bourdon, que j'admire la dextérité avec laquelle vous avez lâché votre agence ?

— L'occasion était si belle ! N'empêche que je ne dors pas toujours tranquille. Dans les premiers temps, je logeais un peu partout, changeant de gîte chaque jour pour mieux dépister les recherches.

« Mais c'est déjà une vieille histoire et je commence à être rassuré.

« Puis, quand je jugerai le moment propice, je m'installerai dans un bon quartier, je changerai de nom si c'est nécessaire, je me ferai une nouvelle tête et je recommencerai mes petites opérations.

« Après tout, j'ai bien tort de me tracasser : la police ne me peut rien.

— Oubliez-vous donc, monsieur Bourdon, les petites escroqueries que vous avez commises ? Ne savez-vous pas que vous êtes un usurier de premier ordre ?

« Quant à moi, je me suis laissé raconter que vous sûtes proprement vous approprier une vingtaine de mille francs remis par des gogos pour des opérations de Bourse.

— Des menteries, tout ça.

— Pourquoi, alors, avez-vous décampé si prestement de votre agence en laissant sur le pavé et sans aucune ressource ce pauvre Lagrinche ?

« Ah ! nom de nom, en voilà un qui ne vous ménage pas ; il raconte partout, et à tous ceux qui veulent l'entendre, vos petites histoires.

« Il affirme que vous avez bien dérobé à vos clients une centaine de mille francs.

— Ah ! la canaille !.. il dit cela ?

— Et ce pauvre Fiflot que vous avez renvoyé sans pitié, du jour au lendemain... Croyez-vous que celui-là aussi vous porte dans son coeur ?

— Oh ! lui, ne l'a pas volé ; il m'en a fait de ces bourdes...

— Bref, vous êtes encore sans logis, reprit Marigny ; de sorte que, si nous ne nous étions pas rencontrés hier, nous pouvions fort bien ne plus nous retrouver à l'avenir.

— Je serais allé vous voir, moi. Ne vous rappelez-vous plus que nous avons de petits comptes à régler ensemble ?

— Oh ! que si ; et même de gros comptes.

— J'ai en portefeuille, signés de vous, des billets dont l'échéance est proche ; pouvez-vous penser, alors, que je n'aurais pas su vous retrouver ?

« Mais, monsieur le comte, je connais parfaitement votre adresse, moi... et si vous m'aviez poussé à bout, je serais tout simplement allé trouver Mme de Marigny.

— Sachez, monsieur Bourdon, que Mme de Marigny ne s'occupe pas de mes affaires.

« Au surplus, soyez bien convaincu que, si vous aviez tenté auprès de ma

[Lire la suite page 31]

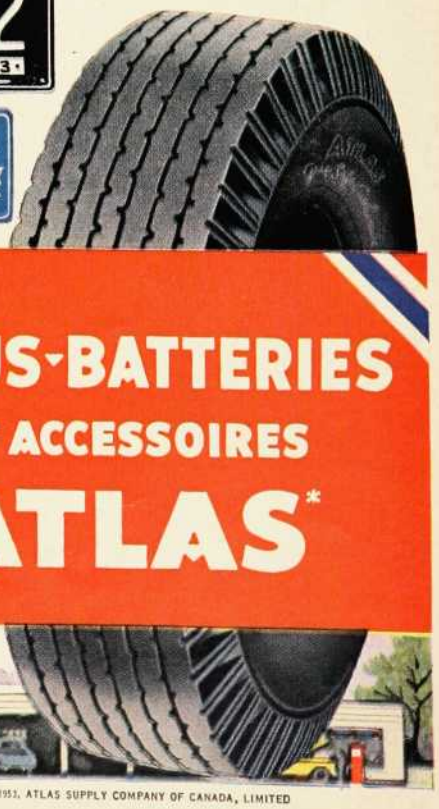
L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	4	2	5	6	3	8	4	2	7	5	3	6	4	2	7
D	I	S	N	L	E	A	L	U	E	O	L	A	Y	C	C
8	3	6	2	4	7	3	5	2	4	6	3	7	2	4	6
R	A	P	C	A	O	R	B	E	U	R	G	N	S	R	I
3	2	8	4	3	6	2	5	4	3	6	2	5	4	3	7
E	D	G	A	N	E	A	L	B	T	R	N	E	I	D	O
8	3	6	4	2	5	4	3	7	2	6	4	3	5	2	6
E	A	E	E	S	C	N	N	M	L	V	T	S	O	E	O
8	2	6	4	3	7	5	2	4	6	3	5	2	4	3	6
N	S	U	O	U	I	U	A	T	S	N	R	F	D	E	S
8	3	4	2	6	5	3	4	7	2	6	5	3	4	2	6
T	L	U	F	A	A	E	S	S	A	U	G	T	O	I	V
6	2	4	3	7	5	4	2	6	3	7	4	2	6	3	4
E	R	L	T	E	E	E	E	R	R	Z	I	S	A	E	L

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle, pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



QUEL EST L'"ÉTAT" IDÉAL?

Les opinions peuvent varier, mais, en automobile, c'est certainement "l'état d'esprit" du conducteur qui sait pouvoir compter sur une voiture *fiable*, pourvue d'un équipement *fiable* assuré d'un "service" *fiable*. Les 38,000 vendeurs Atlas répartis dans tout le Canada et les Etats-Unis peuvent vous fournir les produits Atlas, qui ont fait leurs preuves depuis longtemps. Et chaque vendeur honorera sans délai les fameuses garanties des pneus et des batteries Atlas.

Vendus et maintenus en service par les vendeurs Esso Imperial à travers le Canada

Service inégalé où que vous soyez

*COPYRIGHT 1953, ATLAS SUPPLY COMPANY OF CANADA, LIMITED

Peuple heureux

Considérez le Canada, en cette année 1953! Il y a dans tout le pays une activité bourdonnante qui annonce le succès. Prospère et confiant, le Canada fait des projets et construit, explore et prend de l'expansion. On a presque chaque jour de nouvelles preuves de la grandeur de cette terre heureuse.

Il y a dans, toutes les parties du Canada, une chose qui semble résumer notre siècle d'énergie et de prospérité: le grand nombre d'autos et de camions brillants

et bien entretenus par des marchands compétents—pour accélérer nos affaires, élargir nos plaisirs et enrichir nos vies. Et vous voyez plus de voitures et de camions General Motors que d'autres marques, simplement parce que la recherche, la technique et la construction de GM donnent à ces voitures et camions une valeur supérieure—une valeur incontestée. La préférence que le Canada accorde aux produits General Motors est donc une simple question de bon jugement.

GENERAL MOTORS OF CANADA LIMITED

Oshawa, Ontario

CHEVROLET • PONTIAC • OLDSMOBILE • BUICK • CADILLAC
VAUXHALL • CAMIONS CHEVROLET ET GMC

Loin du fourneau quand il fait chaud

Le spaghetti Heinz est cuit — réchauffez... et servez!

Nous aurons certainement de ces journées brûlantes, accablantes, où la simple pensée de faire la cuisine vous enlève tout courage. Mais pourquoi condamner votre famille au régime de la salade, des sandwiches et des plats froids pendant tout l'été. Le spaghetti cuit constitue un plat savoureux, alléchant, très facile à préparer et qui cependant rompt la monotonie des menus d'été tout en étant réconfortant et nourrissant. Un fromage savoureux, spécialement vieilli, et les tomates Heinz "Aristocrat" donnent à la sauce une saveur appétissante.

Heinz fabrique également le spaghetti cuit avec une sauce similaire mais additionné de viande. Essayez les deux. Vous savez qu'ils sont bons car ce sont des produits Heinz.

QUELQUES BONS CONSEILS AUX PARENTS

par GENEVIEVE

Il faut porter le plus tôt possible à l'attention du médecin tout symptôme de maladie mentale, quelque léger qu'il soit. De même que le corps, un esprit malade réagit à un traitement convenable administré dès le début.

Il ne faut jamais se servir de pétrole pour allumer un poêle — ce qu'il y a de plus sûr, quand un feu persiste à ne pas prendre, c'est de placer parmi le bois d'allumage des morceaux de chandelle ou de papier ciré.

A la collation de la matinée, prenez une tasse de chocolat, de soupe ou de lait chauds, quand le temps est frais ; quand il fait chaud, du lait, des jus d'agrumes et de tomate froids rafraîchissent.

•

Quand il y a eu du diabète dans la famille, on fera bien de se mettre en garde contre cette maladie en maintenant un poids normal et en évitant de trop manger. On a trouvé des moyens de combattre le diabète. En faisant attention, la plupart des diabétiques peuvent mener une vie normale.

Il arrivera parfois qu'un enfant, même le mieux surveillé, s'éloigne de son foyer pour errer à l'aventure. A moins de pouvoir donner son nom et son adresse, cet enfant provoquera souvent de grandes inquiétudes tant qu'il ne sera pas revenu sain et sauf dans sa famille. On devrait apprendre aux enfants à dire leur nom et leur adresse quand on les leur demande.

•

Afin d'aider un enfant à apprendre à parler, les membres plus âgés de la famille prononceront leurs mots clairement et correctement ce qui l'invitera à ne pas balbutier.

•

Qu'une coupure ou qu'une blessure soit légère ou grave, il faut y voir immédiatement. Le secourisme indique comment traiter n'importe quelle blessure.

•

Il faut à un adolescent plein d'énergie qui se livre à des sports violents un régime élaboré avec soin qui fournisse les protéines, les minéraux et les vitamines indispensables. Ses repas ordinaires et même les collations qu'il prend entre les repas doivent lui fournir le plus possible d'éléments nutritifs.

•

Les symptômes de la tuberculose peuvent ne pas être manifestes au malade ou aux membres de sa famille. Des examens radiographiques des poumons découvriront la maladie à ses premiers débuts, alors qu'elle est le plus susceptible de guérison.

•

Il faut du calcium à l'organisme humain afin de former des dents et des os solides, de permettre au sang de se coaguler normalement et de maintenir les réactions nerveuses.

•

Les naissances prématurées constituent l'une des principales causes de la mortalité infantile au Canada. Les soins donnés à la future mère, joints à la surveillance minutieuse du régime et de l'exercice, représentent un facteur important dans la prévention de la prématurité.

•

Négliger une dent qui a une petite cavité, signifie que, tôt ou tard, toute la dent sera perdue. Un moyen d'enlever les acides qui s'attaquent aux dents et les font carier, c'est de se brosser les dents immédiatement après avoir mangé.

•

Une mère de famille marchant en réalité plusieurs milles par jour en vaquant aux soins du ménage, elle doit faire bien attention aux souliers qu'elle porte. Des talons hauts, des pantoufles déformées ou des souliers étroits ne favorisent pas la santé des pieds — elle se sentira les pieds solides et sera à l'aise dans des souliers de maison.

•

Des fenêtres et des portes sans grillage permettent aux mouches d'entrer facilement dans la maison, où elles déposeront des germes qu'elles auront ramassés sur des tas d'ordures ménagères ou des détritus exposés. On peut tenir les mouches à l'écart des maisons en grillageant portes et fenêtres, et en se servant d'insecticide.

LA FEE DES ROSES

[*Suite de la page 26*]

femme la démarche dont vous parlez, je n'aurais pas hésité un seul instant à vous livrer à la police.

— Vous ?

— Parfaitement, séance tenante encore.

« Ne vous souvenez-vous donc plus, monsieur Bourdon, du taux exorbitant que vous exigeâtes de moi pour le prêt de quelques milliers de francs ?

— Est-ce pour me dire toutes ces choses que vous me faites venir ici, à pareille heure ? demanda Bourdon quelque peu inquiet de la tournure que prenait l'entretien.

— Pas du tout. Je veux tout simplement vous demander un petit service.

— Un service d'argent ?

— Assurément.

— Comme ça ? de la main à la main ? mais, vous n'y pensez pas, monsieur de Marigny ? — Les affaires sont les affaires... et les bons comptes font les bons amis.

— N'auriez-vous pas confiance en moi ?

— Dame ! je sais que vous êtes ruiné de fond en comble... du reste, tout le monde le dit.

— J'ai encore la terre de Trébons.

— Qui appartient à Mme de Marigny.

— Ma femme vendra Trébons dès que je le voudrai.

— Croyez-vous ?

— J'en suis certain.

— Ça simplifie bien les choses — combien vous faut-il, monsieur le comte ?

— Pour me sortir du pétrin, j'ai besoin de vingt-cinq mille francs.

— Vingt-cinq mille balles ! peste, vous n'y allez pas de main morte, vous. Comment diable pourrai-je me procurer une telle somme ?

— Vous pouvez la prendre dans la poche de votre pardessus, mon cher monsieur Bourdon.

— C'est bien, dit Bourdon ; vous aurez l'argent demain.

— Il me le faut tout de suite.

— Je ne l'ai pas sur moi.

— Allons donc ! Votre portefeuille renferme plus de billets qu'il ne m'en faut pour me rendre heureux, dit Marigny en ricanant.

« Donnez-moi la somme que je vous demande et je vous remettrai en échange, tout de suite, un billet à ordre de trente-cinq mille francs.

« Vous voyez que je ne lésine pas. Dix mille francs de bénéfice ne sont pas à dédaigner... hein, qu'en dites-vous, ami Bourdon ?

— Assurément, répondit l'homme d'affaires, dont la convoitise se réveilla ; certes, c'est une bonne affaire pour moi... mais...

— Mais quoi ?

— Mais votre signature n'a aucune valeur, puisque vous ne possédez plus rien.

— Insolent !...

— J'exige la signature de Mme de Marigny.

— Et si je l'obtiens ?

— Non seulement je vous remettrai les vingt-cinq mille francs qui vous sont nécessaires, mais je pourrai vous en prêter cinquante autres, pour peu que la chose vous soit agréable.

Marigny tressaillit ; ses regards s'allumèrent.

Il demanda :

— Vous me prêteriez une telle somme ?

— Oui.

— Avez-vous l'argent sur vous ?

— Je l'ai.

— C'est parfait, dit Marigny. Suivez-moi jusqu'à mon hôtel ; Micheline se lèvera pour donner sa signature.

Ils partirent.

Trois heures du matin sonnaient aux églises environnantes quand ils arrivèrent avenue Gabriel.

Devant un petit hôtel fort élégant, les deux hommes s'arrêtèrent.

Roger tira de sa poche une petite clef qu'il introduisit dans la serrure de la grille dorée.

La grille s'ouvrit.

Un lourd silence tombait dans la maison endormie.

Tous les volets étaient fermés, sauf ceux d'une fenêtre du premier étage où brillait encore une faible lumière.

Au bruit que fit la grille en s'ouvrant, un rideau se souleva et un pâle visage de femme apparut derrière les tentures.

C'était Micheline attendant le retour du comte de Marigny.

Mais en voyant Roger accompagné d'un homme, elle se rejeta vivement en arrière, laissant brusquement retomber les rideaux.

Et dans la chambre, éclairée par un globe de Bohême, elle resta debout, livide et frémissante.

— Quel homme amène-t-il ici, mon Dieu ! murmura-t-elle en prenant sa tête à deux mains.

Et, fiévreuse, elle écoute les pas résonner dans l'escalier, puis s'avancer lentement sur les tapis épais des corridors.

Devant la porte de sa chambre, les deux hommes se sont arrêtés.

Et dans cette chambre, témoin de tant de larmes versées en silence, témoin de tant de douleurs, Marigny est entré.

— Pas encore couchée ? dit-il d'un ton d'exquise douceur — car le misérable savait, à l'occasion, donner à sa voix des intonations de tendresse ; pas encore couchée ?... vous jouez là un jeu dangereux, Micheline, un jeu qui peut ruiner votre santé déjà quelque peu ébranlée.

— Je vous attendais.

— A quoi bon ? Ne savez-vous pas que je reste longtemps au cercle, où je vais chaque soir uniquement pour retrouver des amis ?

Il s'était assis près d'elle, non loin du feu qui achevait de s'éteindre dans l'âtre.

Et, penché vers elle, il l'examinait avec inquiétude.

Le visage grave et amaigri de Micheline semblait s'être encore assombri davantage ; un pli profond creusait le front de la jeune femme.

— La personne qui vous accompagne vient nous faire, à l'hôtel, une visite bien tardive, fit-elle avec une légère pointe d'ironie.

— C'est un ami.

— Ah !

— Oui ; un ami qui nous a déjà rendu de très importants services.

— Qui nous a consenti des prêts d'argent, sans doute ?

— Parfaitement, Micheline ; sans lui, bien souvent nous eussions été embarrassés.

Un lourd silence suivit ces paroles.

Roger de Marigny se leva ; devant la cheminée, il se campa, immobile.

Le moment — moment grave — était venu de tout dire à Micheline, d'exiger la signature de la malheureuse femme.

Mais avant de parler, le comte hésitait, craignant un refus.

Devant cette femme résignée, il éprouvait une honte réelle ; ses joues, ordinairement si pâles, s'étaient couvertes d'une rougeur fugitive.

Quant à Micheline, écroulée sur un siège bas, elle restait pensive, les yeux clos, la tête renversée en arrière, les mains jointes sur ses genoux.

Pourquoi donc son mari conduisait-il chez elle, à cette heure avancée de

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

En dépit de la mécanisation et de la motorisation à outrance qui sévit actuellement, le monde compte encore aujourd'hui quelque 76,000,000 de chevaux. Les effectifs ont, du reste, augmenté de plus de 300,000 têtes depuis l'année 1948. Les fermiers, principalement ceux de l'Europe centrale, d'Extrême-Orient et d'Amérique latine, se sont aperçus bien vite que les tracteurs, aussi perfectionnés qu'ils sauraient être, ne pouvaient remplacer la plus noble conquête de l'homme.

•

William Coen, un étudiant en génie civil de l'Université de Hawaii a trouvé le moyen de subvenir à ses besoins de façon originale. Regardant les gens du pays tresser des chapeaux en paille de noix de coco, Willie décida qu'il en créerait de plus beaux. Il fabrique maintenant 10 chapeaux par jour, au goût du client et les vend $3.00. Un chapeau n'exige que 25 minutes de travail, ce qui laisse à Willie bien des heures de loisir et lui assure un bon revenu.

•

Sur l'Ile de Djerba le problème de l'eau se pose avec un peu moins d'acuité que sur le continent, grâce à l'abondance des puits, surtout dans le nord-est de l'île. Presque chaque *menzel* ou maison djerbienne possède également sa citerne et la terrasse de la maison, très légèrement inclinée, tient lieu d'impluvium. Mais il n'y a que trente-quatre jours de pluie par année, et en cas de sécheresse il faut recourir aux quelques citernes publiques.

•

Le 5 février 1766, Stanislas, duc de Lorraine, ex-roi de Pologne, père de la reine de France, s'approchait d'une pendule placée sur une cheminée, le bas de sa robe de chambre, faite de fourrure, prit feu. Il sonna, mais aucun domestique n'était à sa portée. Il voulut alors éteindre le feu lui-même, et faisant un faux mouvement, il tomba sur le brasier. On vint enfin, mais trop tard : la moitié du corps de Stanislas était brûlée. Après dix-sept jours de souffrance, il expira.

•

On se souvient du beau film : *Dieu a besoin des hommes*, adaptation du roman : le *Recteur de l'Ile de Sein*. Il est donc intéressant de savoir que durant l'occupation allemande, on ne tergiversa pas sur la petite île lorsqu'il s'agit de répondre à l'appel du général de Gaulle. Tous les hommes, sans exception, gagnèrent l'Angleterre, soit pour entrer dans les rangs des combattants, soit pour revenir organiser les réseaux de résistance, sous les ordres d'un officier de marine, le commandant Honoré d'Estienne-d'Orves, qui devait être fusillé par l'ennemi.

•

Comme en Corée, comme en Indochine, les communistes poursuivent leur lutte en Malaisie. Si elle n'y revêt que la forme d'une guerre de guérillas, elle n'en oblige pas moins le pays à mobiliser pour la défense toutes ses ressources. Les autorités britanniques ont rassemblé la population mâle de tous les villages dans des unités de *Home Guard*. Mais lorsque celles-ci sont en expédition, les femmes veulent être prêtes à défendre elles-mêmes leur foyer. Et pour se préparer à d'éventuels combats elles s'exercent au maniement des armes.

En 1853, la France consacrera à la guerre d'Indochine 435 milliards de francs. De cette somme, 7 milliards sont destinés aux dépenses civiles, 301 milliards à l'armée de terre du Corps expéditionnaire, 25 milliards à l'armée de l'air, 24 milliards aux forces navales et 78 milliards aux armées nationales des Etats associés : Laos et Cambodge inclus. Ces dépenses représentent 12% du budget français. Durant la même année, les Etats-Unis doivent accorder à la France, pour la guerre d'Indochine une aide financière de 150 milliards de francs et ils fournissent aux Etats associés une aide matérielle d'une valeur de 119 milliards. L'aide américaine dont le total s'élève ainsi à 269 milliards devient presque égale à ce que dépense la France pour la guerre d'Indochine.

•

Les rennes, ces paisibles animaux si précieux aux Lapons, sont terrifiés par le passage des avions. Cet événement insolite crée une véritable panique parmi les troupeaux de rennes qui s'enfuient, alors, à toute allure à travers les plateaux glacés.

•

Des chimistes ont fabriqué des capsules de matière plastique qui s'adaptent aux récepteurs téléphoniques, qu'elles « stérilisent ». Elles renferment en effet des pièces de feutre saturées de désinfectant, destinées à détruire le plus grand nombre possible de microbes.

•

Il y a une minorité de plus de deux millions de catholiques au Viet-nam, particulièrement groupés dans le sud du Tonkin, autour des évêchés de Phat Diem et Bui Chu, et au nord de l'Annam. Mais ce sont ceux de la province cochinchinoise de Bentré qui s'organisèrent les premiers dans la lutte contre le Viet-Minh. En se groupant autour de leur chef de province, le colonel eurasien Jean Leroy, ils formèrent les « Unités mobiles pour la Défense de la Chrétienté » qui comprennent également des partisans bouddhistes.

•

Le Champagne n'est jamais meilleur que dans sa prime jeunesse ; il doit être bu dans un délai maximum de vingt années. Cependant, il existe des bouteilles de conservation exceptionnelle : 1928 par exemple. Les meilleurs millésimes récents sont 1943, 1947, 1949, 1950, 1952.

•

Passée de huit cents habitants en 1653 à huit millions en 1953, New-York a toujours été une ville cosmopolite et accueillante aux étrangers. C'est la seule, peut-être, où aucun élément national ne domine les autres. Elle compte deux millions d'Italiens, plus d'Irlandais que Dublin et plus de Juifs que Tel-Aviv, plus d'Américains que n'importe quelle autre ville des Etats-Unis et même plus d'Américains des Etats du Sud que n'importe quelle ville sudiste.

•

L'église Notre-Dame de France à Londres, qui avait été détruite pendant la guerre, va resurgir de ses ruines. Une pierre descellée de la chapelle du Grand Christ de la cathédrale de Chartres a été envoyée à Londres après avoir été bénite par Mgr Harsconet, évêque de Chartres ; elle sera la pierre angulaire du nouveau sanctuaire.

Mothersills

Agit rapidement pour prévenir et soulager les malaises en voyage.
Pour adultes & enfants
Aux pharmacies

MOTHERSILL'S AIRSICK REMEDY

53

PAR TOUT LE MONDE

Vous partez en vacances . . .

N'OUBLIEZ PAS QUE

LE SAMEDI

doit être votre meilleur compagnon de vacances. Il distrait toute la famille. On le trouve partout mais, pour plus de sûreté, faites-le suivre

Dans chaque "Samedi" vous trouverez :

- Des romans d'amour ou d'aventure passionnants.
- Un feuilleton inoubliable dont tout le monde parle.
- Des rubriques qui vous feront pénétrer dans l'intimité des vedettes canadiennes et internationales.
- Des articles de fond sur les problèmes nationaux et mondiaux.
- De nombreuses chroniques pour grands et petits.

Le "Samedi" vous distrait et vous tient à la page.

UN AMI FIDELE

Coupon d'abonnement — **Le Samedi**

Canada — Etats-Unis

1 an ..... $3.50 — 1 an $5.00
6 mois ..... 2.00 — 6 mois 2.50

IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

la nuit, un homme qu'elle ne connaissait pas ?

Cet inconnu attendait sans doute, dans le salon voisin, que Roger lui fît signe d'entrer.

Et la pauvre femme comprenait que, cette fois encore, de graves questions d'argent allaient se débattre.

Elle demanda :

— L'homme qui se tient dans le petit salon est sans doute un créancier ? Je sens que ce n'est pas la joie qu'il apporte ici, mais bien le malheur.

— Il vient, au contraire, nous sauver.

— De quelles catastrophes sommes-nous menacés ? dit Micheline, en pâlissant davantage.

— Vous devez le savoir aussi bien que moi. Ignorez-vous que nous sommes à bout de ressources ? Ne vous rappelez-vous pas que, si vous n'aviez déjà consenti à hypothéquer Trébons, nous n'aurions pu payer personne et qu'il nous eût été impossible de faire face aux dépenses considérables qu'entraîne notre train de maison ?

Elle savait tout cela, la malheureuse ! Elle n'ignorait pas qu'en quelques mois le jeu avait englouti toute la fortune laissée par le général de Trébons, fortune évaluée à trois cent mille francs.

Elle savait aussi que de fortes hypothèques avaient été prises sur Trébons.

— Notre maison est fort lourde, reprit le comte de Marigny. Ne trouvez-vous pas que le train que nous menons est au-dessus de nos moyens ?

— Retournons à Trébons, mon ami.

— En parlant ainsi, vous ne songez qu'à vous. Oubliez-vous donc que notre fils est déjà grand et que nous devons songer à son instruction ? Puis, vous ne pensez pas à moi !... Et pourtant vous savez bien qu'il me serait impossible de vivre constamment au milieu de vos montagnes pyrénéennes.

— C'est vrai, dit-elle, je suis une égoïste...

« Je suis une égoïste de vouloir tout à moi ! de chercher à vous séparer de Laurence que vous aimez... et qui vous aime !

— Vous êtes folle, ma chère. — Je déteste les femmes jalouses, les femmes pleurnichardes qui deviennent peu à peu des crampons... Ce que j'ai en horreur ces êtres-là, moi !...

Micheline ne releva pas ces paroles, mais son beau visage devint encore plus pâle.

Roger était grossier !

Elle attendit vainement qu'il se disculpât.

Il ne le fit pas ; et, railleur, il la regarda :

— En ce moment, ma chère amie, vous me faites une sotte querelle. Que diable allez-vous parler d'amour entre nous ? Depuis longtemps déjà nous ne sommes plus des tourtereaux !

« Maintenant il n'est question que d'intérêts à sauvegarder.

« Or, donc, voici la situation.

— Parlez, Roger, je vous écoute, dit Micheline, la voix tremblante, suffoquée par les sanglots ; parlez. De quelle catastrophe nouvelle sommes-nous menacés ?

— Tout d'abord, j'ai des reproches à vous adresser, répondit le comte ; vous vous occupez fort peu de la maison, de sorte que les notes de nos fournisseurs, au lieu de vous être remises, sont déposées sur la table de mon cabinet de travail.

« Or, vous savez, ma chère Micheline, à combien se montent ces notes ?

— Je l'ignore. Mais ce que je puis affirmer, c'est que je ne fais aucune dépense inutile. Je ne suis pas coquette ; mes toilettes sont très simples et peu coûteuses, puisque je porte toujours le deuil de mon père.

« Si on dépense beaucoup à l'hôtel, c'est uniquement pour vous plaire, c'est pour vous faire la vie large, c'est pour que vous ne cherchiez pas ailleurs ce qui vous manquerait chez vous.

« Quand nous sommes seuls, Paulot et moi, nous savons nous contenter de peu ; et, ce n'est ni moi ni mon fils qui ruinons la maison.

« C'est vous, c'est vous seul qui ruinez Paulot, qui lui volez... prend un peu tous les jours le pain du lendemain !...

— Micheline !...

— Oh ! laissez-moi parler ! laissez-moi vous dire ce qui déchire mon coeur.

« Autrefois, j'avais une amie... je n'en ai plus ! Vous m'avez volé Laurence. Et aujourd'hui cette femme que j'aimais m'est devenue odieuse.

« Hélas ! tous ceux que j'affectionnais sont partis !

En prononçant ces mots, elle pensait à Bosko.

Le nom du pauvre infirme monta à ses lèvres ; mais elle ne le prononça point ; une crainte instinctive, qu'elle ne pouvait surmonter, la retint tout à coup.

Facilement, Marigny eût pu se disculper et consoler Micheline.

Il garda le silence... et ce silence était un aveu.

Elle se leva, résignée, accablée ; et montrant d'un geste la porte de la pièce dans laquelle attendait Bourdon, elle murmura :

— Vous ne m'avez pas encore dit ce que vient faire ici, à pareille heure, l'homme qui est là.

— Cet homme nous apporte cinquante mille francs.

— Oh ! mais que ferez-vous encore de cet argent ?

« Comment pourrez-vous rembourser, malheureux ?

— La guigne se lassera bien quelque jour de me poursuivre ; il me suffira de deux banques heureuses pour me refaire complètement.

— Oh ! le jeu !... fit-elle en élevant vers le ciel ses mains jointes ; le jeu ! la ruine inévitable ! la misère pour tous ! la détresse pour l'enfant né dans un berceau de soie et qui s'éteindra peut-être de faim dans un lit d'hôpital !... Oh ! le jeu !...

« C'est pour jouer encore, pour jouer toujours, que vous songez à emprunter une telle somme !

« Et vous ne vous êtes pas même demandé si vous pourriez jamais rembourser l'argent prêté !

Roger de Marigny ne répondit pas.

Il souleva une portière, ouvrit une porte, et appela Bourdon.

Aussitôt l'homme d'affaires parut dans la chambre de Micheline.

D'un portefeuille qu'il tenait à la main, il tira une liasse de cinquante billets de mille francs et dix billets à ordre de dix mille francs chacun.

Et sur la table à laquelle était accoudée Micheline terrifiée, il déposa l'argent ainsi que les billets à ordre.

— Madame veut-elle signer ces billets-là ?

Micheline ne bougea pas.

Dans ses yeux ordinairement si doux des éclairs passèrent.

— Je ne signerai rien, dit-elle.

— Alors je reprends mes fonds, fit Bourdon en étendant la main vers les billets de banque.

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par **ROBERT MILLET, B.A.**

Des grévistes qui lancent des pierres sur un autobus transportant des ouvriers non-grévistes, se rendent-ils coupables de nuisance criminelle ?

Une grève a éclaté dans une grande industrie. Il y a plus de deux mois que cela dure. Comme presque toujours en tel cas certains employés continuent de se rendre à l'usine. On les transporte dans des véhicules spéciaux. Mais il y a aussi des piqueteurs et des rassemblements de grévistes autour de l'usine en question.

Un bon jour quelques grévistes lancent des pierres sur un autobus qui transporte des employés non-grévistes. Il y a quelques dommages, mais pas de blessures.

Les auteurs du méfait sont cependant arrêtés et traduits devant un Tribunal de juridiction criminelle. On les accuse d'avoir par « nuisance criminelle mis en danger la vie, la santé et le confort des gens, en lançant des pierres, au passage d'autobus remplis de non-grévistes, » posant par là des actes prohibés et punissables en vertu de l'article 222 du Code pénal.

Les accusés ne nient pas les faits. Ils les expliquent. L'un d'eux le fait en termes colorés. « J'étais de mauvaise humeur », dit-il, « j'avais le feu, j'ai fait une folerie, parce que depuis deux mois on voyait les autobus entrer à la . . . J'ai garoché sous le coup de la rage et parce que je ne retirais pas d'assurance-chômage. » Toute l'argumentation de la défense est contenue dans ce fragment de déposition. Les grévistes accusés n'avaient pas l'intention de nuire ou de blesser. S'ils ont lancé des pierres, c'est parce qu'ils n'ont pu contrôler leur indignation, poussés au paroxysme par les événements de la grève.

Ces grévistes sont-ils COUPABLES ou NON de nuisance criminelle ?

NON-COUPABLES ! *a statué le Président du Tribunal, dans un jugement rendu à Montréal, le 7 mai 1953, aux Sessions de la Paix.*
Si les inculpés avaient lancé des cailloux à droite et à gauche, mettant ainsi en danger la santé et la vie des gens, ils se seraient ainsi rendus coupables en vertu de l'article 222 du Code pénal et auraient été condamnés. Ils auraient également été coupables s'ils avaient empêché les non-grévistes de se rendre à l'ouvrage. Dans le cas présent, c'est une toute autre chose. Ils ont protesté et manifesté, au cours d'une grève, sous l'effet d'une provocation qui les excuse, du moins au point de vue criminel, sinon au point de vue civil.

— Vous êtes un usurier, monsieur ; je ne conclurai jamais aucune affaire avec un homme comme vous.

— Mais, madame, le comte de Marigny aurait-il donc oublié de vous dire que ces cent mille francs représentent non seulement la somme que je vous avance ce soir même, mais comprennent aussi des dettes antérieures non liquidées ?

« M. de Marigny sait bien qu'il me doit déjà une somme de plus de vingt mille francs, et que je suis couvert vis-à-vis de lui par des billets, souvent renouvelés d'ailleurs, dont l'échéance arrive demain.

— Qu'importe ! je ne signerai rien ! fit Micheline qui, en cette minute d'angoisse, voyait s'effondrer la maison de Trébons.

« C'est Trébons que vous me demandez, n'est-ce pas ? Si les billets que vous soumettez à ma signature ne sont pas payés à l'échéance, c'est Trébons que vous vendrez ?

« Mais je ne veux pas qu'on vende la maison de mon père !...

— C'est ce que nous allons voir ! fit Marigny, les dents serrées, le regard mauvais.

Et montrant la porte à Bourdon interloqué par cette scène à laquelle il s'attendait si peu :

— Mon ami, dit-il, considérez la chose comme faite... Madame signera tout à l'heure les dix billets que vous venez de me remettre. Rentrez chez vous et revenez demain... L'affaire sera arrangée.

Bourdon ne se le fit pas répéter deux fois.

Il réunit vivement les cinquante billets de mille qu'il avait exposés sur la table à la convoitise de Marigny, remit son chapeau sur sa tête et se retira.

Le comte le reconduisit jusqu'à la grille.

— Vous me mettez proprement à la porte, à quatre heures du matin, fit Bourdon, en jetant un regard inquiet sur l'avenue Gabriel. Pas un chat !... Brr... Brr...

— Que craignez-vous ?

— Je crains d'être assassiné, répondit l'homme d'affaires en riant. Heureusement, j'ai dans la poche de mon pardessus, de quoi me défendre contre tout un escadron de rôdeurs.

— Ah ! vous êtes armé, monsieur Bourdon ?

— Assurément. Je ne m'aventure jamais la nuit sans un bon couteau et un mignon revolver. Avec ces deux compagnons-là je n'ai rien à redouter.

— Alors, à demain, n'est-ce pas ?

— Reviendrai-je ici ?

— Comme vous voudrez. Pourtant, si vous le préférez, je vous porterai les billets chez vous.

— Hum ! fit Bourdon en se grattant la tête.

— Allons, je vois que vous ne tenez pas à me donner votre nouvelle adresse... Peut-être craignez-vous que je ne la dise à tout le monde ?

« Comme vous savez peu m'apprécier, mon cher monsieur Bourdon, et pourtant nous sommes de bien anciens amis, ne l'oubliez pas.

— Ça, c'est vrai ; nous nous connaissons de longue date ; aussi serai-je sans excuse de vous cacher mes petites affaires.

« Or, donc, vous pouvez venir chez moi, demain entre dix et onze heures. Vous me trouverez prêt à vous remettre les cinquante billets de mille contre les dix billets à ordre signés de Mme de Marigny.

— C'est parfaitement entendu comme ça ?

— Absolument. Je n'ai qu'une parole, monsieur le comte.

— Dans ce cas, donnez-moi votre adresse.

— 13, rue de Vincennes, à Montreuil-sous-Bois.

— Diable ! diable ! mais c'est tout un voyage pour aller vous trouver.

— Prenez une voiture ; vous en aurez pour une toute petite heure.

— Alors, à demain ; bonsoir Bourdon.

— Bonne chance, monsieur le comte, bonne chance.

Roger referma vivement la grille et remonta dans la chambre de Madeleine.

Mme de Marigny, debout devant la cheminée, résolue, attendait son mari.

Roger dit :

— L'homme d'affaires est parti en emportant son argent, cet argent qu'il nous était si facile de garder si vous aviez consenti à apposer votre signature sur les billets que voici.

Micheline, quelque peu hautaine, garda le silence.

Roger poursuivit :

— Vous connaissez, maintenant, notre situation ; vous savez qu'il nous est impossible de payer toutes nos dettes criardes... et vous n'ignorez pas que ce sont ces dettes-là qui déconsidèrent le plus.

— Mais nous ne devons pas cinquante mille francs !

— Peu s'en faut. Notre arriéré, en y comprenant tout ce que nous devons à divers fournisseurs, se monte à plus de vingt mille francs. Ajoutez à cela que six mille francs nous seront nécessaires pour liquider notre situation vis-à-vis du propriétaire de cet hôtel.

— Vous n'ignorez pas, sans doute, que pour les deux termes échus nous n'avons pas donné un sou à cet estimable homme ?

« Vous voyez, ma chère amie, que lorsque nous aurons payé tout cela, il nous restera fort peu de chose des cinquante mille francs en question.

La pâleur au front, Micheline gardait un sombre silence.

— Jamais je ne signerai ces billets,

Lorsque vous lui avez passé l'anneau au doigt...

Vous vous êtes engagé solennellement — vous acceptiez une nouvelle responsabilité — une responsabilité pour la vie et même après la mort.

Vous voulez remplir cet engagement quel que soit le sort que l'avenir vous réserve.

Une police d'assurance Mutual Life garantira toute sécurité à ceux qui vous sont chers si la mort vous ravissait à leur affection, et vous assure en même temps un fonds de retraite appréciable. Seule l'assurance-vie peut vous offrir à la fois économie et protection.

Consultez un représentant de la Mutual Life du Canada à ce sujet.

THE MUTUAL LIFE of CANADA
fondée en 1869
SIÈGE SOCIAL WATERLOO, ONT.
Épargne et protection

MM-43F

dit-elle enfin, d'une voix résolue, jamais !... Cet homme est un usurier. Pour cinquante mille francs, il vous en demande cent mille... le double !... C'est affreux, c'est horrible !...

— Je vous ai dit, tout à l'heure, qu'il fallait ajouter à ces cinquante mille francs une somme d'environ vingt mille francs que je dois depuis quelque temps déjà.

— Oh ! je sais que vous avez toujours eu de l'argent à jeter sur le tapis vert, fit-elle avec ironie. Déjà, j'ai consenti à laisser prendre une hypothèque sur Trébons pour trente mille francs. Et, aujourd'hui, vous voudriez que je mette entre les mains de cet homme le vieux domaine tout entier !... Oh ! je le comprends, si ces billets demeurent impayés — et cela me paraît inévitable — votre homme d'affaires n'hésitera pas une minute à faire vendre Trébons.

« Or, je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète : je ne veux pas qu'on vende Trébons !

— Vous signerez ces billets.

— Jamais !

— Et vous m'aimez, dites-vous ? Pourtant vous ne faites rien pour me plaire. — Etrange amour, vraiment que le vôtre.

Elle ferma les yeux sous ses paupières abaissées, deux larmes parurent, semblables à des perles, et roulèrent sur ses joues pâles.

Elle ne trouvait plus une parole.

Maintenant, des sanglots secouaient sa gorge enfiévrée.

S'abattant sur un siège, elle prit sa tête à deux mains et sanglota éperdument.

Des cris de douleur, des cris de détresse, montaient à ses lèvres.

Lui, froid et sombre, la regardait.

D'un ton bref, tranchant, il dit :

— Il faut signer !... il faut signer !...

Il la traîna près de la table sur laquelle il posa les billets, de l'encre, une plume.

Et comme elle se révoltait, il lui serra les poignets à les briser.

— Signe !... signe !...

— Jamais !... jamais !...

La main rude du comte s'abattit sur l'épaule de la malheureuse femme.

Pliant les genoux, elle cria :

— Grâce !.. grâce !...

— Signe !... signe ...

— Jamais !... jamais !...

— Si tu me résistes... prends garde...

Il la tutoyait, maintenant. Et sous son regard de feu, il la tenait palpitante, les yeux fous.

— Signe !... signe !...

Il ne savait dire que cela. Irrité par cette résistante inattendue, il frappa, frappa toujours, sans que la pauvre Micheline poussât un seul cri.

Comme une victime résignée et prête à tous les sacrifices, elle s'abandonnait à cette brutalité.

Puis, enfin, elle murmura bien bas :

— Pour Paulot, je veux vivre ! fit-elle ne ! ayez pitié de nous ! laissez-nous Trébons ! C'est là que nous irons mourir tous deux, mon fils et moi ! Par pitié, Roger, épargnez-nous !...

Lui, ivre de colère, la traînait par les cheveux vers la table faiblement éclairée par la lueur incertaine d'une veilleuse.

Puis, il la prit à la gorge... et serra.

Cette fois, elle se révolta ; elle poussa un cri sourd, et d'un bond se redressa.

— Pour Paulot, je veux vivre ! fit-elle d'une voix sombre.

D'un mouvement fébrile, elle saisit la plume, signa les billets et les jeta au visage de Roger.

Et, comme maintenant il voulait fuir, emportant les précieux billets, elle le retint brusquement par le bras.

Puis, croisant ses mains sur sa poitrine, elle s'approcha du comte — si près que leurs souffles se confondirent — et lui cria dans le coeur :

— Tu es donc un assassin ?... Si je t'avais résisté davantage, tu aurais fait de moi ce que tu as fait du général de Trébons... tu m'aurais étranglée !

« Tu n'étais donc pas fou quand tu as commis l'odieux crime ?

« Et je croyais que tu avais agi dans un moment d'aberration ! Je te plaignais, je te pardonnais !... Hélas ! c'est moi qui étais folle !

« Je connaissais ton crime ; mon père, lui-même, a prononcé ton nom !...

« Pour sauver l'honneur des Trébons et des Marigny, je me suis tue... et j'ai accepté le sacrifice sublime de mon ami d'enfance, du pauvre Bosko que j'ai laissé condamner !

« Je me disais :

« Roger est un fou, un inconscient ; il ne peut être rendu responsable d'un pareil forfait.

« Et puis, tu jouais si bien la comédie ! tu semblais si peu te souvenir du drame tragique qui s'est déroulé, là-bas, dans notre vieux château ! Maintenant, je n'ai plus d'illusions, la croyance en ta folie, croyance qui me faisait pardonner, s'est envolée !... Non, tu n'as pas été fou !... Mais tu es un assassin...

« Ah ! je te déteste aujourd'hui autant que je t'ai aimé jadis, un bandit qui tue !

« Tout est fini ! Mon coeur est mort, bien mort ; et si jamais il bat pour toi, ce ne sera que de haine !

« Tu me fais horreur... va-t'en !... quitte cette maison ! Si tu ne la quittes pas aujourd'hui, c'est moi qui la fuirai demain. — Entre nous, désormais, se dresse un crime... et ce crime crie vengeance !

— Tu déraisonnes... C'est Bosko qui a tué ton père.

— Misérable ! tu mens !...

— C'est lui, te dis-je.

— Tu mens !... tu mens ! Tu es un bandit et Bosko est un honnête homme. — Va-t'en !...

— Prends garde... et n'oublie jamais cette scène, reprit le comte de Marigny. Rappelle-toi toujours ce que tu viens de me dire... et malheur à toi si tu me trahis.

— Tu avoues donc, maintenant ?

— Eh bien ! oui : c'est moi qui ai tué le général ; je l'ai tué comme je t'aurais tuée tout à l'heure si tu m'avais résisté plus longtemps.

« Quand la colère monte... je frappe...

« Prends garde, te dis-je.

Et d'un mouvement brusque, il envoya Micheline rouler au milieu de la chambre.

Le front de la pauvre femme heurta l'angle d'un meuble.

Le sang coula... et la malheureuse s'évanouit.

XVI

Quand elle reprit connaissance, Roger n'était plus là ; mais, penché vers elle, Paulot effaré et tremblant, la regardait.

— Maman... maman ! dit-il en prenant les mains de sa mère et les portant à ses lèvres : maman !... réveille-toi, parle-moi...

— Ah ! tu étais là, mon enfant... tu étais là ? demanda Micheline frissonnante ; depuis combien de temps es-tu dans cette chambre ?

— Il était plus de quatre heures quand j'y suis venu, maman.

— Quelle heure est-il maintenant ?

— Cinq heures.

En effet, déjà les premières lueurs du jour commençaient à paraître, éclairant la chambre de doux rayons d'aurore.

Micheline se souleva péniblement et se mit debout ; puis, prenant son fils, elle le serra éperdument sur sa poitrine.

Et anxieuse, elle le regarda.

Qu'avait-il entendu ? Avait-il surpris ce secret terrible qui déshonorait à jamais leur nom ?

— Voyons, Paulot, parle ; dis-moi pourquoi tu es venu dans ma chambre cette nuit, alors que tu n'y pénètres qu'au matin mon enfant.

— Je ne sais pas, maman.

— Sois franc, Paulot. Saurais-tu quelque chose ? As-tu vu ton père ? Est-ce lui qui t'a appelé ?

L'enfant tressaillit ; une ombre profonde descendit sur son front.

— Qu'as-tu entendu ? répéta-t-elle, épouvantée, en jetant sur Paulot un regard angoissé ; qu'as-tu entendu, dis, mon petit ? Pourquoi es-tu venu ? Ne me cache rien, je t'en conjure...

Une larme, une seule, glissa sur la joue brune de Paulot.

— Mère, je t'aime ! tu n'as plus que moi ! s'écria l'enfant dans une crise de tendresse. Nous sommes désormais seuls sur la terre ! mais nous nous suffirons, mère ; je ne serai pas toujours petit, je deviendrai un homme. Oh ! alors je serai près de toi, toujours, pour te défendre !...

Et comme elle sanglotait, émue par les paroles qu'elle venait d'entendre, par la douce affection de son enfant, Paulot repit :

— Console-toi, maman ; ne pleure plus. Pourquoi pleures-tu, puisque je te reste, puisque je suis là près de toi...

— Qu'as-tu entendu ?... Qu'as-tu entendu ? s'écria Micheline. Tu peux bien me le dire, à moi qui suis ta mère. Tu sais, mon enfant, qu'on ne doit rien avoir de caché pour sa mère.

« Depuis des années, aucune douleur ne m'a été épargnée ; je les ai supportées sans me plaindre... Tu peux donc tout me dire, mon fils.

Une courte lutte s'éleva dans le coeur de Paulot.

Les yeux de l'enfant se noyaient de larmes et résolu cette fois, il répondit :

— Je n'ai rien entendu, maman. Je suis venu dans ta chambre comme si j'avais répondu à un appel de toi. Il m'a semblé que tu criais mon nom. Peut-être ai-je rêvé ?... Alors je me suis levé et je suis accouru.

Il mentait.

Il ne disait point qu'éveillé par le bruit de la discussion terrible que nous connaissons, angoissé par les cris de sa mère, il s'était précipité hors de son lit et qu'il s'était avancé à pas de loup jusqu'à la porte de la chambre de Micheline.

Et là, il avait surpris le plus sinistre des secrets.

Il se demandait encore s'il avait bien entendu ; et, comprimant son front à deux mains, il cherchait vainement à rassembler ses souvenirs.

Dans ce coeur d'enfant, une blessure profonde s'était ouverte, blessure qui ne se refermerait jamais.

En une minute, toute son enfance s'était envolée.

Maintenant, il était presque un homme. Son fin visage s'était tout à coup flétri, et dans ses grands yeux bleus, une douce mélancolie passait.

C'est sa mère qu'il voulait sauver des griffes du vautour, de cet homme qui pouvait, un jour, devenir son meurtrier.

Et, d'une voix émue, d'une voix tremblante d'émotion, il murmura :

— Quittons cet hôtel, mère. Trop de luxe nous entoure, nous qui n'avons rien ! Allons-nous-en très loin d'ici, là-bas dans nos montagnes, dans le vieil asile des Trébons où je suis né et où j'ai été si heureux !

« Je t'en supplie, mère, partons dès demain, fuyons à tout jamais ce Paris maudit où tu ne fais que pleurer.

« Oh ! je les ai vues souvent couler, tes larmes !... C'est mon père, n'est-ce pas, qui te faisait de la peine ?

— Mon enfant !... mon enfant !...

Et Micheline se sent plus forte maintenant près de Paulot.

Elle regarde son fils et le trouve grandi.

Puis, fermant les yeux, il lui semble l'apercevoir tel qu'il sera plus tard : beau et vaillant.

LA VIE COURANTE . . .

— Mes enfants, les temps sont durs. Choisissez : viande tous les jours ou vacances ?

— Je ferai ce que tu voudras, dit-elle en essuyant machinalement le sang qui coulait de la blessure de son front. Nous partirons demain si tu le désires. Oui, tu as raison, mon enfant. Paris ne nous a pas porté bonheur... Retournons dans nos montagnes.

— Oh ! combien je suis heureux ! fit Paulot le visage rayonnant.

— Mais, comment t'instruiras-tu ?

— J'irai à l'école de Luchon. Ne sais-tu pas que le maître est un homme tout à fait instruit ? Il sait le latin... Il me l'apprendra. Puis aussi, il me donnera des leçons de mathématiques. Tu vois qu'il me sera facile d'en apprendre assez pour passer avec succès les examens du baccalauréat.

Etonnée de l'entendre parler aussi posément, Micheline dévorait son fils des yeux.

L'enfant disait vrai : Le directeur de l'école de Luchon était un homme supérieur, échoué là à la suite de déboires de carrière... Sans doute, il n'avait pas eu l'échine assez souple...

Paulot se souvenait de cet homme bon et triste, qu'il avait bien souvent rencontré sur les allées d'Etigny et sur la route de Trébons.

— C'est bien, dit Micheline, nous partirons.

— Demain.

— Oui, demain.

Elle pensait :

— Nous resterons à Trébons tant que le bon Dieu voudra nous y laisser... Nous serons là pour défendre la vieille demeure familiale.

Et, accablée, vaincue par la douleur, les nerfs brisés, elle s'endormit dans les bras de son enfant.

. . . . . .

Quand elle s'éveilla, de doux rayons de soleil entraient dans la chambre silencieuse.

Paulot n'était plus là.

Pendant quelques instants, Micheline crut qu'elle s'éveillait d'un douloureux rêve ; mais bientôt l'horrible réalité se fit jour dans son esprit.

Tout était vrai !

Elle avait été obligée de céder à cet homme qu'elle aimait encore hier, mais qu'elle haïssait aujourd'hui.

Maintenant, elle savait ce qu'était Roger, ce qu'il valait.

Chose horrible, elle avait aimé le meurtrier de son père !

Cet homme lui avait tout pris : père, amie, fortune, illusions les plus chères... tout !

Maintenant, il ne lui restait que son enfant, avec qui elle allait fuir.

Bientôt le jeune homme revint chez sa mère.

Résolue, elle fit les préparatifs de départ, aidée par Paulot, grave et silencieux.

A midi, sans avoir revu le comte de Marigny, Madeleine et Paulot montèrent dans un fiacre et se firent conduire à la gare d'Orléans où ils prirent deux places de seconde pour Luchon.

Pendant que le train les emportait vers la vieille demeure des Trébons, Roger se rendait en toute hâte à Montreuil-sous-Bois, où Bourdon l'attendait.

Il tardait au comte de Marigny de toucher les cinquante mille francs promis par l'homme d'affaires. Cette somme rondelette lui permettrait de faire la fête et de tenter encore une fois la fortune au baccara.

Il prit le train à la gare de la Bastille et descendit à Vincennes.

En quittant la gare, il demanda où se trouvait la rue de Vincennes ; on la lui indiqua.

Il partit à pied.

Bientôt, il arriva à la porte du No 13.

Il frappa.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et Bourdon, chaussé de sabots et vêtu d'un veston de laine passablement usé, parut.

— Ah ! c'est vous, monsieur le comte !

— Je suis quelque peu en retard, n'est-il pas vrai ?

— En effet ! le rendez-vous était pris entre dix et onze heures du matin ; mais comme je n'avais pas à sortir, ça ne me dérange pas.

— Mais où diable êtes-vous venu vous nicher, mon pauvre Bourdon ?

— Dans un endroit où personne ne songe à me déranger, monsieur le comte.

— Vous habitez seul ?

— Tout seul... et les voisins ne sont pas gênants, ajouta-t-il en étendant la main vers les propriétés environnantes, entourées de hauts murs.

— Voyez, mon domaine est superbe, dit Bourdon en riant : — et ma bicoque, que vous apercevez là-bas dans les arbres, est vraiment confortable. Personne ne vient jamais m'y rendre visite ; je vis là tranquille comme un poisson dans l'eau, en attendant le moment favorable pour prendre une décision.

« Dans quelques mois, lorsque ma petite aventure sera oubliée, je m'installerai à nouveau dans Paris. Néanmoins je garderai toujours ce pied-à-terre, pour y recevoir mes amis.

Tout en causant ils étaient arrivés devant une petite maison basse située tout au fond du jardin.

Ils pénétrèrent dans une vaste pièce carrelée, éclairée par deux larges fenêtres prenant jour sur le jardin.

— Veuillez vous asseoir, monsieur le comte, fit Bourdon en avançant une chaise. La course que vous venez de faire a dû vous fatiguer ; vous vous reposerez tout en causant avec votre serviteur.

Le comte de Marigny semblait ne pas entendre Bourdon. Toutes ses pensées étaient tendues vers le but, unique autant qu'intéressé, qu'il poursuivait actuellement.

— Les bons comptes font les bons amis, reprit Bourdon en prenant place devant son bureau. Voyons, monsieur le comte, avez-vous réussi à obtenir la signature de Mme de Marigny ?

— Oui. Voici les dix billets de dix mille francs, reprit Roger en tirant de la poche de son pardessus une volumineuse liasse de papiers timbrés qu'il posa devant Bourdon. Vous pouvez compter... Tout y est.

L'homme d'affaires prit les billets et les examina attentivement.

— Et ces billets seront payés à échéances ?

— Oui, et seront échelonnées de deux mois en deux mois, ce qui fait que le dernier billet ne doit être payé que dans deux ans environ.

— C'est parfaitement exact.

« Mais l'échéance du premier arrivera le 31 décembre prochain... ce qui fait que vous n'avez que deux mois devant vous pour vous procurer les dix mille francs nécessaires.

— Je sais cela tout aussi bien que vous... et je me demande vraiment ce que signifie cet exorde.

— Il signifie tout simplement que je serai intraitable, et que si Mme de Marigny ne fait pas honneur à sa signature, je suis parfaitement décidé à faire vendre Trébons.

« Or, je sais, monsieur le comte, que le domaine de Trébons — évalué à trois cent mille francs — est déjà grevé d'une hypothèque de trente mille francs.

— Vous êtes vraiment bien renseigné, fit Marigny, devenu blême ; donnez-moi les cinquante mille francs et faites-moi l'amitié de ne plus escompter ainsi l'avenir. Vous serez payé, je peux vous l'assurer, et même sans que Trébons tombe jamais dans vos griffes.

— Bah ! on ne peut pas savoir, monsieur le comte. Et s'il me plaisait, à moi roturier, de vivre plus tard comme un grand seigneur et de m'installer là-bas dans vos montagnes, ce ne sont pas vos belles paroles qui m'en empêcheraient.

Bourdon était insolent. Il était heureux de railler cette noblesse qu'il haïssait, de se moquer de cet homme entré chez lui le chapeau sur la tête et le cigare à la bouche, de ce comte qui le tutoyait parfois, comme on tutoie un valet qui doit s'estimer bien heureux de servir un grand personnage.

A ces insolences de l'homme d'affaires, Roger de Marigny ne trouvait rien à répondre ; mais son visage devenait d'un rouge violacé, comme à l'approche d'une violente colère.

Bourdon comprit aussitôt qu'il ne devait pas insister.

Et, souriant, il tendit à Roger les cinquante mille francs promis.

— Voilà ! dit-il ; êtes-vous content ? Avec cette somme il vous sera possible, pour peu toutefois que la chance vous favorise, de décaver les habitués de tous les cercles de France.

— Ça, c'est mon affaire, fit Roger en prenant les précieux billets ; ne vous préoccupez pas de ça, Bourdon.

Maintenant qu'il était en possession de l'argent, le comte de Marigny devenait arrogant.

Il ajouta :

— Permettez-moi de vous dire, ami Bourdon, que le signalé service que vous me rendez aujourd'hui — et dont je vous remercie sincèrement, d'ailleurs — vous procure aussi une bonne affaire.

— Comment cela ?

— Dame, si on ajoute aux cinquante mille francs que vous venez de me remettre les vingt-mille francs d'arriéré, on arrive tout simplement à un total de soixante-dix mille francs. Le reste, c'est-à-dire trente mille francs, représente les intérêts.

« Or vous voudrez bien reconnaître avec moi que le taux auquel un pareil prêt est consenti frise de très près l'usure... et qui dit usure, dit vol.

« Dans la circonstance je sais bien que le vol est accepté par le volé ; mais enfin, c'est un vol tout de même.

— Appelez ça du nom qu'il vous plaira, dit Bourdon, les sourcils froncés. Puis, si vous le désirez, il est encore temps de rompre l'affaire.

Saisissant violemment les billets signés de Micheline il les approcha de la flamme du foyer et ajouta d'un ton glacial :

— Dites un mot... et je les brûle. Mais pas avant, toutefois que vous ne m'ayez rendu ce que vous avez empoché si prestement.

— Allons, bonjour, et fichez-moi la paix, fit Marigny d'un ton mielleux ; vous ne comprenez pas la plaisanterie, ami Bourdon.

Le comte de Marigny s'en alla, laissant l'homme d'affaires seul.

— Trébons est à moi ! murmura Bourdon... l'argent que ce joueur emporte ne durera pas longtemps ; il sera vite dévoré par le jeu, dans les cercles de France ou de l'étranger.

Le comte de Marigny descendit la rue de Vincennes et regagna la gare du chemin de fer.

Une demi-heure après, il débarquait à la Bastille, prenait une voiture et se faisait conduire chez lui, où il ne rentrait qu'avec une très vive appréhension.

Arrivé devant la grille de l'hôtel de l'avenue Gabriel, il trouva son valet de chambre qui l'attendait.

Roger l'interrogea.

— Qu'avez-vous donc à m'apprendre ? Vous avez la figure à l'envers.

— Madame est partie... Monsieur le comte l'ignore sans doute.

— Partie ? fit Roger dont le visage devint blême ! partie ! Mais où est-elle allée ? Le savez-vous ?

— Je l'ignore.

— Elle s'est rendue à Trébons, murmura le comte ; elle a emmené Paulot... tant mieux. Je suis enfin libre !...

Le jour même il paya tous les domestiques et les congédia.

ALLEZ

vous baigner

Vous pouvez nager sans enlever le Tampax*. Même lorsque votre maillot de bain est trempé et collant, Tampax, qui se porte intérieurement, est le genre de protection mensuelle d'une discrétion absolue. Inventé par un médecin, Tampax est fait de coton chirurgical comprimé dans de minces applicateurs. Il est facile d'emploi et vos mains n'ont jamais à toucher le Tampax même. Et il est facile d'en disposer—une merveille lorsque vous êtes en visite.

Vous pouvez prendre vos ébats à la plage en tout temps. Et, si vous ne désirez pas nager, rien ne révélera que "ces jours-là" sont arrivés—pas de ceinture, d'épingles ni d'odeur. Au fait, Tampax est si confortable que vous en oubliez la présence lorsqu'il est en place. Employé par des millions de femmes, Tampax est presque "obligatoire" si vous désirez jouir pleinement de l'été.

Procurez-vous Tampax ce mois-ci. A toutes pharmacies ou comptoirs de produits sanitaires. En 3 degrés d'absorption: Régulier, Super, Junior. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ontario.

**Marque de fabrique déposée*

Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

( ) RÉGULIER ( ) SUPER ( ) JUNIOR

Nom .....

Adresse .....

(écrire bien lisiblement)

Ville ..... Prov. 53-13FS

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Pain au veau et au porc

¾ de tasse de biscuits sodas écrasés — *1 c. à tb. d'oignons hachés finement*
2 livres de veau maigre haché — *1 livre de porc entrelardé haché*
1 c. à tb. de piment vert haché — *¼ de tasse de beurre fondu*
¼ de c. à thé de poivre — *1 oeuf* — *⅛ de c. à thé de muscade*
4 c. à tb. de crème — *1 c. à thé de sel*

Mêler tous les ingrédients à l'exception du beurre fondu. Presser dans un moule à pain graissé. Cuire à four doux 325° F. 2½ heures à 3 heures, arrosant occasionnellement avec le beurre fondu. Servir chaud avec une sauce aux tomates.
6 *services.*

Sauce aux tomates

1 petit oignon haché finement
2 branches de céleri — *2 tasses de tomates*
2 c. à tb. de beurre — *2 c. à tb. de farine*

Faire cuire les oignons et le céleri avec les tomates 20 minutes. Passer. Faire fondre le beurre et ajouter la farine et mouiller avec les tomates. Faire jeter quelques bouillons.

Gâteau vite fait

2 c. à thé de poudre à pâte
1 tasse de sucre — *1 oeuf* — *½ tasse de lait*
4 c. à tb. de shortening — *1 c. à thé de vanille*
¼ de c. à thé de sel — *1½ tasse de farine tamisée*
½ tasse de chocolat semi-sucré râpé — *½ tasse d'amandes hachées*

Ramollir le shortening, mettre dans un bol, y ajouter le sucre, l'oeuf, le lait, le sel, la farine et la poudre à pâte. Aromatiser avec la vanille. Battre au moussoir jusqu'à ce que le mélange soit léger et bien lisse. Verser dans un moule à gâteau de 8 pouces. Mélanger le chocolat et les amandes et étendre également sur le gâteau. Cuire à four modéré 350° F. 35 à 40 minutes.

Chou farci à la viande

1 chou moyen — *1 oignon*
1 livre de boeuf — *½ tasse de lait*
1 tranche de bacon ou de lard salé — *½ tasse de mie de pain*
1 oeuf battu — *Sel et poivre*

Choisir un chou ferme pas trop gros. Enlever les feuilles extérieures. Creuser le centre. Hacher finement le boeuf au hache-viande avec le bacon ou le lard et l'oignon. Ajouter la mie de pain trempée dans le lait, l'oeuf battu, le sel et le poivre. Façonner le mélange en croquettes de l'épaisseur de ½ pouce et en farcir le chou. Envelopper d'un coton à fromage ou encore dans une feuille de papier parchemin. Cuire à la vapeur ou dans l'eau bouillante jusqu'à ce qu'il soit tendre, 1 heure à 1½ heure. Servir avec une sauce piquante.

Sauce piquante

1 oignon moyen haché très finement
3 c. à tb. de sauce piquante Worcestershire
Sel, poivre et quelques grains de poivre rouge
2 c. à tb. de beurre — *2 c. à tb. de vinaigre*
2 c. à tb. de cassonade — *4 c. à tb. de jus de citron*
1 tasse de ketchup — *½ tasse d'eau*
½ tasse de persil haché — *2 c. à thé de moutarde préparée*

Faire brunir l'oignon dans le beurre, ajouter tous les autres ingrédients et laisser mijoter 30 minutes.

Fruits de luxe

¾ de tasse de jus de cerises — *1 boîte de poires d'une livre*
1 paquet de gelée au citron — *1 boîte de 1 livre d'abricots*
2 c. à tb. de sucre — *1 c. à thé de vanille*
1 tasse de crème épaisse

Chauffer le jus de cerises avec le jus des poires. Ajouter la gelée au citron et bien brasser pour dissoudre. Refroidir jusqu'à ce que le mélange commence à prendre. Verser dans un moule rond en forme d'anneau et laisser prendre jusqu'à ce que ce soit bien ferme. Démouler sur un plat à dessert, fouetter la crème, y ajouter le sucre graduellement et la vanille. Mettre au centre de l'anneau et garnir le tour de l'anneau avec les poires et les abricots. On peut remplacer le jus de cerises et les fruits par d'autres fruits de saison au goût.

Quelques jours après sur les murs de l'hôtel une grande affiche annonçait la vente prochaine de tout le mobilier.

Roger de Marigny ne reparut plus dans le quartier de l'avenue Gabriel ; il loua dans la rue Le Peletier un coquet appartement de garçon et s'y installa aussitôt.

XVII

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis la représentation d'*Hernani* aux Français, soirée au cours de laquelle la Dame aux bluets avait acquis la conviction que le comte de Marigny faisait une cour assidue à la marquise de Noirmont et la compromettait aux yeux de tous.

Laurence connaissait parfaitement Thérésine ; elle savait que jamais cette femme frivole ne saurait se défendre contre de telles attaques.

Elle déshonorera mon frère, pensait-elle, et elle fera souffrir cette pauvre Micheline.

N'est-ce pas à moi qu'il appartient de lui montrer vers quel abîme de honte elle roule un peu tous les jours ?

Laurence s'habilla et demanda sa voiture.

D'abord elle se fit conduire au Bois.

Le temps était superbe. Dans le ciel, d'un bleu de turquoise, pas un nuage. Une douce brise passait, légère, agitant mollement les branches des arbres.

A cette heure matinale — à peine était-il huit heures — le Bois était désert et ressemblait à une immense solitude.

De la terre encore assouplie montaient des senteurs pénétrantes.

Comme elle se fût trouvée heureuse si, dans cette voiture emportée par deux vigoureux chevaux, elle eût vu près d'elle cette bonne Micheline, dont elle avait cependant tant à se plaindre, cette malheureuse qu'elle aimait malgré tout et qui l'avait si indignement outragée et calomniée.

Elle eût trouvé des paroles consolantes qui eussent jeté comme un baume bienfaisant sur le coeur meurtri de la comtesse de Marigny.

Laurence fermait à demi les yeux.

Renversée dans sa victoria, elle laisse aller ses pensées un peu à l'aventure de toutes les rêveries.

Et près d'elle, aussi, c'est un autre visage qu'elle aperçoit... celui de Boris Souvarine, le beau Slave auquel elle songe si souvent ; Boris qui s'est éloigné de Luchon sans lui dire un dernier adieu ; Boris qui l'a fuie comme on fuit une créature dont on a peur.

Toute son âme l'appelait.

Mais à ces appels, aux cris de détresse de son âme déchirée, rien ne répondait.

Puis elle donna à son cocher l'ordre de la conduire au No 16 *bis* de l'avenue du Bois-de-Boulogne.

La voiture rebroussa chemin et se dirigea à grande allure vers l'adresse indiquée.

Pendant ce court trajet, Laurence mit son esprit à la torture.

Comment pourrait-elle faire à la marquise de Noirmont les observations qu'elle avait décidé de lui adresser ?

Cette mission quelque peu périlleuse faisait peur maintenant à la Dame aux bluets.

Quand la victoria parvint au No 16 *bis* de l'avenue du Bois-de-Boulogne, Laurence fut prise d'une défaillance et son coeur battit à coups précipités.

Elle descendit, tremblante, et pénétra dans l'hôtel sans être aperçue du concierge, absent de sa loge en ce moment.

Puis, sans se faire annoncer, elle arriva jusqu'à la chambre à coucher de la marquise de Noirmont. Installée près d'une fenêtre dont les rideaux de guipure étaient largement relevés, Thérésine lisait son courrier que la femme de chambre venait de lui remettre.

En apercevant Laurence, la marquise de Noirmont fit un geste de stupeur qui n'échappa pas à la Dame aux bluets.

— Par quel hasard venez-vous chez moi ? demanda-t-elle ; quel bon vent vous amène ?

— Le désir de vous voir, et de voir aussi Frédéric.

— Frédéric n'est pas à Paris ; il est parti depuis quelques jours pour Aiguesmortes.

— Un voyage imprévu, alors ?

— Oui. Il a été appelé par notre régisseur, il s'agit de la vente des vins et du règlement des comptes des ouvriers des salines.

— Vous ne les payez donc pas régulièrement ? fit Laurence surprise.

— On les paye quand on peut. — Nous avons à supporter ici, des dépenses énormes... Vous devez bien vous en rendre compte par ce que vous coûte votre train de maison. Cet hôtel nous ruine. Puis l'éducation de Marcel — que nous avons placé au lycée Saint-Louis — est très onéreuse. Bref, nous sommes toujours endettés.

— Il eût été préférable pour vous de vivre au château de Noirmont, dit ironiquement Laurence.

— C'est encore là une de vos bonnes idées, répondit Thérésine en riant. Il vous importe peu, n'est-il pas vrai ? que votre frère et moi restions enfermés dans la vieille demeure de vos ancêtres, tandis que vous vivriez, vous, à Paris dans les fêtes.

— Oh ! dans les fêtes...

— Ne vous ai-je pas aperçue, cette semaine, aux Français ?

— Parfaitement.

— Et le comte de Marigny n'est-il pas allé vous rejoindre dans votre loge ?

— C'est encore vrai.

— Vous vous intéressez donc beaucoup à ce brillant cavalier ?

— Je connais le comte de Marigny parce qu'il est le mari d'une femme que j'aime de tout mon coeur, dit Laurence d'un ton glacial.

— A en croire les apparences, il se soucie fort peu de la comtesse quand il est près de vous.

— Le comte de Marigny sait parfaitement qu'il perd son temps en me faisant la cour... tandis qu'avec vous...

Le visage de Thérésine se colora légèrement, ses yeux brillèrent.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle en se penchant vers Laurence. Croyez-vous donc le comte de Marigny amoureux de moi ?

— Assurément non.

— Vous pensez qu'il ne m'aime pas ?

— Je vous l'affirme.

— C'est donc vous qu'il aime ? s'écria Thérésine dont les regards s'allumèrent.

— Je ne voudrais pas de l'amour d'un tel homme ! fit la Dame aux bluets avec un froid sourire.

— Ah ! vraiment ! — il vous déplaît à ce point ?

— C'est le mari de ma pauvre Micheline ! puis c'est un joueur, un débauché, un misérable sans principes et sans honneur... je le méprise.

— Je voudrais qu'il pût vous entendre.

— Il sait depuis longtemps ce que je pense de lui.

— Il vous a donc mise en demeure de lui répondre à ce sujet ?

— Il m'a fait la cour, comme il la fait à toutes les femmes.

— Quelle bonne opinion vous avez de lui !

— C'est un déclassé... et je vous supplie de ne plus le recevoir en l'absence de mon frère.

— Alors vous venez me donner des ordres chez moi ? fit la marquise en croisant ses bras sur sa poitrine ; vous êtes venue, ce matin, me dire que, folle de M. de Marigny, vous désiriez que je ne le reçoive plus ! Décidé-

ment, vous me connaissez bien peu, ma chère Laurence.

— Il est inutile de jouer sur les mots. Je vous ai fait part de mes sentiments à l'égard du comte de Marigny. Vous savez que je le hais !

« Et c'est pour vous sauver de l'amour de ce misérable que je suis venue ici vous dire : Cet homme ne vous aime pas... il vous méprise !...

Elle ajouta :

— Il vous méprise comme il méprise toutes les femmes qui lui cèdent.

« Et vous, Thérésine, vous aimeriez ce bandit !

« Pour plaire à cet homme vous piétineriez tous les principes d'honneur ! vous couvririez de ridicule et de honte notre maison !... C'est pour essayer de vous arrêter sur cette pente fatale que je suis venue.

Puis elle reprit :

— Je sais que vous l'aimez... Vous serez donc, un jour prochain, sa proie. Oh ! croyez bien, Thérésine, que vous sortirez des griffes de cet homme, brisée et déshonorée à jamais.

« Puis je sais aussi, Thérésine, que Frédéric en mourra de douleur.

« Nous avons tous deux, lui et moi, le plus grand respect pour le nom que nous portons ; depuis des siècles, il est resté sans tache, ce nom... faut-il donc que vous soyez entrée dans cette maison des Noirmont pour ternir à jamais le vieux blason de nos pères ?

— Ah ! parlons-en, de votre blason ! fit Thérésine avec ironie, votre blason ? — mais c'est Michel Dormeuil qui l'a redoré avec les écus qu'il a si vaillamment gagnés ! A mon détriment, il vous a enrichie ; et aujourd'hui que vous roulez sur l'or, qu'avec cet or vous pouvez vous offrir tout ce qu'une femme peut désirer, vous vous permettez de me donner des conseils ? Vous tentez de m'expédier à Noirmont, dans ce vieux donjon battu par les vents, miné par les vagues ?

« Ah ! vous me la baillez belle, Laurence ! Mais, je vous en prie, ma chère belle-soeur, ne vous occupez donc plus de moi et laissez-moi vivre à ma guise...

« Je ne vous demande qu'une chose : c'est de ne pas répéter à Frédéric l'entretien que nous avons maintenant toutes deux ; et puis après, vogue la galère ! laissez-moi aller où je veux, laissez-moi faire ce que bon me semble...

— Soyez en paix : je ne dirai jamais à Frédéric l'odieux secret que j'ai surpris, fit Laurence avec une douceur triste. Il y a des choses qu'il faut laisser ignorer, des secrets intimes qu'il faut taire malgré tout.

« Soyez en paix... Frédéric ne connaîtra pas par moi le drame d'adultère qui se déroulera dans sa maison.

« Qu'il soit heureux, lui, c'est tout ce que je demande ; mais, de grâce, prenez garde, Thérésine ; car du jour où mon frère aura des soupçons, il sera terrible...

La marquise de Noirmont haussa les épaules.

Nerveuse, presque irritée, elle répliqua :

— C'est la jalousie qui vous pousse à me parler ainsi ; je vous le répète : rien ne m'ôtera de l'idée que vous aimez le comte de Marigny.

« Cet amour vous dévore, vous rend méchante et injuste envers les autres.

— Oh ! Thérésine ! je ne mens jamais, moi ; je vous l'ai dit et je vous le redis encore : non, je n'aime pas cet homme. Et eussé-je eu la faiblesse de l'aimer jadis, j'en rougirais aujourd'hui.

« On ne doit pas aimer des misérables comme M. de Marigny, et le devoir de toute honnête femme est de les fuir.

« Puis le comte est père de famille... et c'est un crime que de détourner un père du foyer conjugal.

— Mais il vous a aimée, vous, et il vous aime encore.

— Qu'importe ! Je n'ai pu arrêter les désirs de ce fauve, mais je lui ai répondu ce que je devais lui répondre, j'ai fait ce que le devoir me commandait de faire.

— Ah ! ah ! fit Thérésine d'un ton acerbe, il vous aime ?... Il vous a aimée ?

Et les yeux de la marquise de Noirmont s'allumèrent, prirent une expression menaçante.

— Il m'a aimée comme on aime toujours le fruit défendu, répondit Laurence.

« Mais, je ne crois pas, Thérésine, que cet homme puisse jamais aimer sincèrement personne : il s'aime trop lui-même. C'est un égoïste, un fêtard ne songeant qu'aux plaisirs nouveaux qu'il pourrait s'offrir.

La tête appuyée dans ses mains, Thérésine écoutait et regardait la Dame aux bluets. Puis elle laissa tomber ces paroles :

— Je ne me serais jamais éprise du comte de Marigny si j'avais épousé un homme tel que je le rêvais, un homme du monde. Mais, pour seconder les projets amoureux de Michel Dormeuil — mon oncle — j'ai dû me marier avec un sauvage... car, c'est un véritable sauvage, que Frédéric ; vous ne pouvez pas dire le contraire, vous qui avez toujours vécu avec lui...

— Pauvre Frédéric !

— Vous le plaignez ?

— Oui, madame, je plains mon frère et je pleure sur la vie malheureuse qui lui est faite.

— La vérité est qu'il s'ennuie partout. Ici, dans ce boudoir, il ne cesse de me répéter qu'il faut quitter Paris et retourner au Grau-du-Roi.

« Le monde élégant que nous recevons l'irrite.

« C'est Noirmont qui l'attire ; c'est à Noirmont qu'il voudrait vivre toujours, entre son fils et moi.

« Cette pensée le domine et je ne l'entends jamais dire autre chose.

— C'est qu'il vous aime !

— Nous sommes mariés depuis tant d'années déjà qu'il devrait être plus calme, fit Thérésine avec ironie ; je ne sache pas, moi, que la lune de miel doive briller toujours.

— Il vous adore comme aux premiers jours. Et puis, Thérésine, il y a une raison très grave qu'il doit certainement évoquer devant vous pour vous décider à fuir Paris.

« Vous dépensez, paraît-il, beaucoup plus que ne le comportent vos revenus. Vous vous endettez. Vous êtes engagée dans une impasse d'où il vous sera difficile de sortir.

« Loin de moi, Thérésine, la pensée de vous faire des reproches. Vous êtes jeune, peu habituée à compter et vous vous laissez entraîner à des dépenses exagérées... Mon devoir est de vous avertir que vous courez à la ruine.

— Votre devoir serait de nous sortir de ces embarras, dit Thérésine, le regard dur, le sourire ironique.

— Je l'ai déjà fait si souvent, Thérésine.

— Moi, j'ai un fils ; vous, vous êtes seule pour dépenser les millions de Michel Dormeuil !

« Croyez-vous donc qu'il ne serait pas de la plus stricte honnêteté de partager avec moi l'immense fortune laissée par mon oncle ?

— Cette fortune ne m'appartient pas ; j'ai le devoir de la conserver intacte, afin d'en rendre compte un jour à la pauvre fillette qui m'a été si cruellement enlevée.

— Vous ne la retrouverez jamais, elle est morte !

La Dame aux bluets tressaillit.

— Le croyez-vous ? murmura Laurence, le regard noyé ; croyez-vous que je ne retrouverai jamais l'enfant que je pleure ?

— Oui, je crois que vous ne la reverrez jamais.

— Eh bien ! moi, je suis persuadée du contraire, reprit la Dame aux bluets. Pour ma fille, je me suis sacrifiée ;

Oland's

VITE UNE BIÈRE

OLAND'S

BAVARIAN LAGER

OLAND'S BREWERIES, HALIFAX, N.E.
Montréal: 2345 rue Viau. TUrcotte 3411

Deviendrons-nous aussi grands que papa ?

Bien entendu ! Ils n'ont besoin que de votre affection et des quelques soins qu'il est si facile de donner grâce aux Produits Sergeant's pour les Chiens. La SKIN BALM de Sergeant's, par exemple, réduit rapidement toutes les irritations de la peau et particulièrement celles que l'on appelle "l'eczéma d'été". D'application facile, SKIN BALM ne répand pas la moindre mauvaise odeur. N'oubliez pas non plus tous les autres Produits Sergeant's, sûrs et pratiques contre les puces, les tiques, les vers, le manque de vitamines, etc... Approuvés par les vétérinaires, ces produits ont depuis 78 ans la faveur des propriétaires de chiens. **GRATUITEMENT :** Le Sergeant's Dog Book, vous dira tout ce qu'il convient de savoir pour élever, nourrir, soigner et dresser un chien. Ecrivez tout simplement à Sergeant's Dog Medicines, Ltd., Toronto, Ontario.

Sergeant's PRODUITS POUR LES CHIENS

j'aurais pu me remarier, je ne l'ai pas fait ; j'ai voulu que ma vie soit exclusivement consacrée à cette enfant et qu'aucune autre préoccupation ne vînt jamais retarder les recherches entreprises pour elle.

« En aimant ainsi ce petit être, en lui donnant toute ma vie, toute ma jeunesse, je paye à Michel Dormeuil la dette de reconnaissance que je lui dois.

— C'est possible ; mais quand vous trouverez un beau garçon bien tourné et qui vous plaira, vous le prendrez... et le souvenir de mon cher oncle aura rapidement disparu.

« Ah ! ma pauvre belle-soeur, vous me faites rire avec toutes vos théories qui ne sont plus de notre siècle. N'empêche que vous avez une voiture à vous, des chevaux à vous, un hôtel à vous... tandis que moi, la marquise de Noirmont, je roule en fiacre — ou en coupé de remise — et que je dois payer quinze mille francs, le loyer d'une maison qui ne m'appartient pas.

Laurence se leva, jugeant inutile de poursuivre cet entretien.

La démarche qu'elle venait de tenter n'avait pas abouti.

Thérésine, lancée sur une mauvaise voie, ne s'arrêterait plus que brisée à tout jamais.

Comme la Dame aux bluets allait se retirer, la portière se souleva et un domestique annonça la visite du notaire de Mauprat, d'Aiguesmortes.

Le notaire entra dans le boudoir.

En apercevant Mauprat, Laurence ressentit au coeur un coup terrible.

Intriguée, elle resta.

Depuis longtemps, elle savait ce que signifiaient ces visites réitérées du tabellion d'Aiguesmortes.

Et aujourd'hui encore, elle s'attendait à apprendre quelque mauvaise nouvelle.

Debout, près de la cheminée, près des deux femmes assises, Mauprat restait immobile, le visage sombre, mais quelque peu railleur.

Avant de parler, il examinait avec une secrète joie la figure angoissée de la Dame aux bluets, et admirait l'indifférence de Thérésine.

— Enfin, quelle mauvaise nouvelle m'apportez-vous encore ? demanda Thérésine.

Mauprat hocha la tête.

— Je sais que vous êtes un oiseau de mauvais augure, poursuivit la marquise de Noirmont en essayant de sourire...

Mais ce sourire s'effaça bien vite de sa bouche devenue blême.

Le notaire répondit :

— On vendra Noirmont, madame, si vous ne levez pas les cent mille francs d'hypothèques prises par le notaire de Nîmes comme garantie d'un prêt qu'il vous a consenti. J'ai reçu hier un avis à ce sujet. Le prêteur a besoin de son argent, le moment de rembourser est venu... Que comptez-vous faire ?

— Avez-vous informé de la situation le marquis de Noirmont ?

— Le marquis est malade depuis quelques jours et ne reçoit personne. Alors j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous prévenir moi-même.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Où voulez-vous que je trouve du jour au lendemain, les cent mille francs nécessaires ?

— Alors, madame, je n'ai plus qu'à me retirer et à laisser la vente s'accomplir.

— Faites ce que vous voudrez.

Laurence se taisait.

La tête renversée sur le dossier du fauteuil où elle était assise, elle restait rêveuse, oppressée par l'émotion.

Son frère était alité, malade depuis longtemps peut-être... et sa femme, la belle Thérésine, restait à Paris quand même, menant une vie quelque peu scandaleuse.

(à suivre au prochain numéro)

[*Suite de la page 7*]

GERARD MORISSET, pour ses tournées de recherches, arbore un béret basque dont il a pris goût en France. Son sourire est tout empreint de générosité.

UNE HEURE AVEC

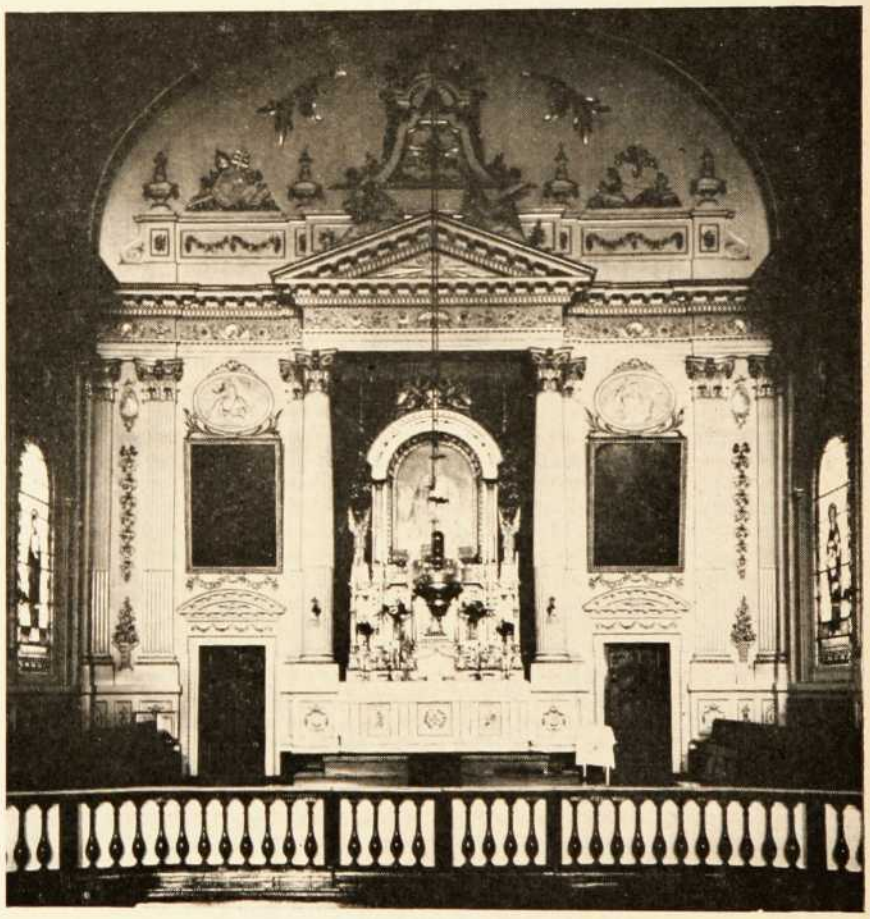
GÉRARD MORISSET

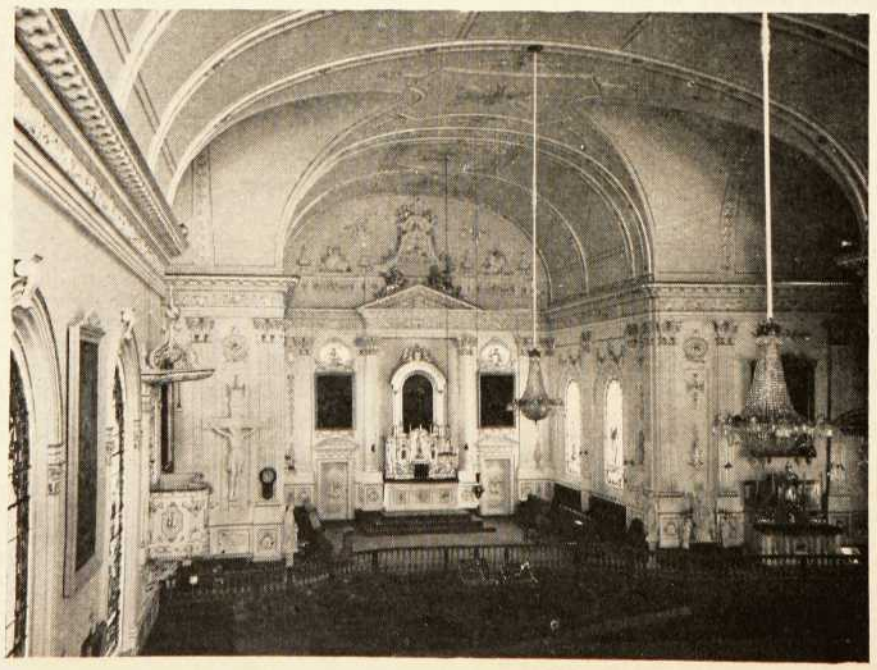
L'HOMME QUI SERT BIEN NOS ARTS

depuis quelques mois, des photos d'architecture, sculptures et motifs religieux dans les grands séminaires. Les curés sont souvent des bâtisseurs et leur influence doit être prépondérante en ce domaine. Si leur goût est sûr, ils nous feront grâce de ces assemblages de roses, bleus, dorés et aluminium, trop souvent rencontrés ; ils dépouilleront leurs églises de ces statues dénuées de tout sens artistique et la prière des fidèles s'en trouvera enrichie d'une communion avec Dieu dans le sens du beau.

L'heure tournait et le temps qu'avait bien voulu m'octroyer Gérard Morisset était largement révolu que je l'écoutais encore avec passion. Il m'emmena dans sa photothèque, me montra quelques-unes de ses richesses admirablement classées, fruits d'un laborieux travail de patience et témoignage de longues randonnées sur des routes souvent peu carrossables. Qu'importe, il en parle avec flamme et se déclare toujours prêt à partir. On en voit là pour tous les goûts. L'histoire des arts canadiens se trouve ramassée en 58,000 photos qui sont elles-mêmes l'oeuvre d'un artiste. Défilent alors les prises de vue sous tous les angles, les photos « avant » et « après » de l'église de Lotbinière, l'enfant chérie de Gérard Morisset qu'il a dernièrement restaurée et à propos de laquelle il prépare un livre.

J'aurais, volontiers, passé là des heures. Mais cet homme aussi charmant que précieux à nous tous devait reprendre son travail...





Ci-dessus, l'église de Lotbinière telle qu'elle était avant la restauration entreprise par Gérard Morisset de concert avec le clergé et les paroissiens. Le rétable du sanctuaire est en bois sculpté par Thomas Baillargé (1825). On remarque que les taches noires créées par les portes des sacristies, les tableaux latéraux et la peinture derrière l'autel détruisent l'harmonie et détournent l'attention de certaines pièces particulièrement artistiques. — Ci-contre, la même photo prise après la restauration. Les médaillons latéraux (au-dessus des tableaux qui seront prochainement éclaircis) ont été redorés, les portes et l'arrière de l'autel remis en teinte claire. Seule une affreuse pendule que l'on ne voit que trop à droite, rompt maintenant la pieuse harmonie de ce sanctuaire rénové. On voit que "restauration" ne signifie pas "bouleversement" mais simplement retour à conception d'unité voulue par le fondateur.

Leur excellence prit naissance dès le premier plan

Quand de meilleures automobiles seront construites, Buick les construira

Nous avons commencé par les moteurs et nous avons produit le premier Fireball V-8 du monde, avec un système d'allumage de 12 volts, pour la Roadmaster et la Super, et un 8 en ligne complètement remanié pour la Custom. Nous avons ensuite considéré la célèbre suspension d'un million de dollars de Buick. Un perfectionnement ici, un raffinement là, et nous avons réalisé, dans toutes les séries, la marche nivelée la plus souple, la plus douce et la plus ferme que la technique avancée de Buick ait jamais produite.

Style? Garniture intérieure? Tableaux de bord? Tout cela a reçu notre attention—et vous en voyez les résultats dès le premier coup d'oeil sur ces superbes voitures luxueuses.

Franchement, les Buick Roadmaster, Super et Custom de cette année sont des voitures dignes de marquer les cinquante années d'excellence de Buick. Vous devriez voir . . . examiner . . . essayer vous-même une Buick —et la première chose à faire est de voir votre marchand Buick aujourd'hui!

★ **Le plus nouveau V-8 du monde dans la Roadmaster et la Super**—Le premier V-8 Fireball du monde donne 188 CV pour la Roadmaster, 170 CV pour la Super munie de la Dynaflow.

★ **Le moteur 8 en ligne Fireball récemment remanié dans la Custom**—Le Fireball 8 en ligne plus puissant donne à la Buick Custom '53 avec Dynaflow une meilleure performance que celle de la Roadmaster '52!

★ **Nouvelle commande Dynaflow à deux turbines**—Régulière sur la Roadmaster, facultative à coût additionnel sur la Super et la Custom; elle ajoute des départs plus vifs à la douceur infinie à toutes les allures.

★ **Direction hydraulique Buick**—Se charge de tout l'effort de direction au delà de 4 livres; laisse au conducteur la maîtrise complète en tout temps. A coût additionnel sur toute Buick à commande Dynaflow.

★ **Freins servo Buick**—Pour freinage sûr et sans effort. Facultatifs à coût additionnel sur la Roadmaster seulement; réguliers sur la célèbre Buick Skylark.

Une valeur General Motors

La plus belle BUICK de 50 ans d'excellence

Comment retenir le bonheur...

Votre petite fille de deux ans, explorant ce monde si vaste et si nouveau pour elle, partage son plaisir avec vous tous. Vous ne pouvez vous empêcher d'éprouver du bonheur en voyant le sien. Et vous vous demandez peut-être, un peu tristement, si vous resterez toujours une famille heureuse . . .

Il n'y a pas de formule magique pour le garantir mais il est un homme dans votre voisinage qui peut vous y aider! C'est votre agent de la Great-West Life qui vous montrera comment vous pouvez vous débarrasser des gros soucis qui, si facilement, empoisonnent le bonheur. Il peut vous aider à garantir que votre famille aura suffisamment d'argent pour vivre si vous venez à lui être enlevé; que vous aurez un revenu suffisant pour couler une vieillesse heureuse à l'abri du besoin; que les grosses dépenses d'hôpital ne vous causeront aucune détresse.

Ayez un entretien avec votre agent de la Great-West Life! Il peut *vous* aider à retenir le bonheur.

Confiez-nous aujourd'hui . . . vos problèmes de demain!

GREAT-WEST LIFE

ASSURANCE COMPANY

SIÈGE SOCIAL — WINNIPEG

ON NE TIRE PAS A CINQ

[*Suite de la page 9*]

velours vert. Deux épingles à maillot piqués dans le velours modifiaient le plissé des rideaux et donnaient à la pièce un aspect de modernisme, inattendu dans ce grand hôtel luxueux, mais sévère.

— Il n'y a pas de doute, c'est une décoratrice, pensa Erlin.

Il respira le parfum agréable de la jeune femme, s'assit dans un fauteuil et alluma une cigarette. Sur une petite table était posée une valise entrouverte. Le détective se leva et souleva le couvercle du bagage. Il était rempli de linge féminin, parfumé à la lavande et d'un goût exquis, qui éveilla dans l'esprit de l'inspecteur des pensées bien éloignées de la rigueur des déductions techniques. Dans un sous-main, Erlin aperçut quelques lettres. Pour la première fois de sa vie, il éprouva un scrupule de voler le secret de la correspondance d'un être cher, et non celui de faire son métier de policier.

Il aperçut une grande lettre écrite d'une mâle écriture, et il pensa :

« Son ami ! »

Il n'y avait aucune curiosité professionnelle dans cette remarque, mais un peu de dépit.

Erlin lut la lettre et soupira avec détente. C'était évidemment la lettre d'un homme épris, mais sans espoir de voir partager son amour. D'une main ferme, la jeune femme avait écrit au crayon, au haut de la lettre : "Répondre par politesse. » Les autres papiers étaient des lettres de fournisseurs, des factures, deux quittances de loyer. Au fond de la valise, deux photographies représentaient Geneviève en tailleur sport et en maillot de bain sur une plage.

Le policier s'attarda longuement à ce dernier document et murmura :

« Oh ! la belle fille ! elle est encore mieux que je ne pensais... »

Puis il passa dans le cabinet de toilette. Sur la tablette, une très élégante trousse de voyage témoignait des goûts raffinés de la jolie Mme Darley. Il y avait un petit placard que l'inspecteur ouvrit. Celui-ci était vide, si ce n'est une bouteille de médicament qui s'y trouvait.

Erlin pâlit brusquement en lisant l'étiquette :

« Liqueur de Fouler. »

« Une bouteille de solution arsenicale », gronda-t-il.

Puis, après avoir réfléchi :

« Cette bouteille est bien en évidence... »

Il examina assez longuement l'objet qui portait des empreintes digitales très visibles. Ayant tiré sa pochette, il enveloppa dedans la bouteille, et quitta la pièce. Dans la chambre, la soubrette Fanny était occupée à enlever les épingles qui retenaient les rideaux.

— Qu'est-ce que vous faites ? interrogea brusquement l'inspecteur.

— J'exécute les ordres de Mlle Spize, monsieur. Mademoiselle a dit qu'il fallait remettre les rideaux « comme avant », puisque Mme Darley est à la clinique.

— Ah ! je comprends, Mademoiselle n'aime pas que l'on dérange ses habitudes.

— Dame, c'est elle qui s'occupe de la maison, alors...

— Vous n'étiez pas là, hier soir, quand l'accident s'est produit ? Vous étiez au cinéma avec le chauffeur ?

— Oui, monsieur.

— Au Royal, je crois ?

— Oui, monsieur. J'ai vu Greta Garbo dans *La Dame aux Camélias.*

— Un excellent film.

— Très joli, monsieur.

Erlin s'approcha de la fille et, la regardant dans les yeux :

— Pourquoi m'avez-vous menti ? Il y a eu un accident hier, au Royal, et le programme a été changé en dernière heure.

La femme de chambre se troubla soudain :

— C'est-à-dire, monsieur... Le chauffeur est mon ami, et je ne voulais pas dire que j'ai passé la soirée avec lui, dans la chambre qu'il a en ville.

Erlin alla au téléphone mural et demanda le commissariat. Il se fit envoyer deux agents, et appela un technicien susceptible de prendre les empreintes digitales. Il fit placer la fille et le chauffeur sous la garde de deux agents, et donna l'ordre de relever toutes les empreintes des habitants de la maison qui se soumirent d'assez mauvaise grâce à cette formalité. Puis le policier s'enferma avec le spécialiste des laboratoires d'identité et lui confia la bouteille de solution arsenicale.

— Il y a des empreintes très nettes sur le verre et sur l'étiquette. Pouvez-vous les identifier tout de suite ?

— Ce sera facile, sans doute.

L'homme releva les empreintes et les compara à celles de tous les habitants de la maison.

— Il y a, dit-il avec certitude, deux sortes d'empreintes sur cette bouteille. D'abord celles de M. Evrard. Puis, par-dessus — c'est-à-dire plus récentes — celles de Mlle Spize.

— C'est bien ce que je pensais, nota Erlin. Vous êtes certain que les doigts de Mme Darley, dont j'ai fait relever les empreintes à la clinique, n'ont laissé de traces sur cette bouteille.

— Je n'ai pas la fiche de cette personne sur moi. Mais je puis affirmer que, seuls, Mlle Spize et M. Evrard ont touché cette bouteille de leurs mains nues.

— Evidemment, il y a des gants, gronda le policier, mais voici tout de même un départ...

Il téléphona immédiatement au médecin traitant des Evrard et lui demanda s'il avait prescrit un traitement arsenical à l'un des membres de la famille. Ce docteur, absent la veille, à l'heure du drame, avait, en effet, été remplacé par un confrère au chevet des victimes. Le praticien confirma que M. Evrard suivait bien un traitement à base d'arsenic.

Comme Erlin venait de raccrocher, il lui sembla entendre un léger bruit derrière la porte. Il y courut, son pas étant étouffé par le tapis épais, et l'ouvrit.

Pâle et spectrale, Jeanne Spize se trouvait derrière la porte.

— Je suis bien heureux de vous rencontrer à nouveau, mademoiselle, ironisa le policier. Il est d'ailleurs facile de vous trouver. Vous êtes derrière toutes les portes de cette maison. Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faisiez derrière celle-ci ou, plus simplement, pourquoi vous m'espionnez ?

— Votre présence ici m'est désagréable. Elle bouleverse nos habitudes. Vous n'avez pas même été capable d'empêcher le vol des bijoux de mon oncle, dit-elle avec mauvaise foi.

Stupéfait par tant d'audace, Erlin resta un instant silencieux avant d'attaquer à nouveau, en se penchant sur elle :

— Vos empreintes sont sur la bouteille de liqueur arsenicale.

Elle répliqua, très calme :

— Bien sûr. C'est moi qui l'administrais à mon oncle. Il a commencé son traitement il y a deux jours.

Elle porta son mouchoir à ses narines et demanda :

[*Lire la suite page 45*]

EDWARD VERNON RICKENBACKER, l'As américain de la première guerre mondiale, aujourd'hui président de plusieurs compagnies aériennes. Son nom fait autorité.

KENNETH ARNOLD, le premier qui dans le ciel vit les "soucoupes volantes" et les décrivit.

Les "soucoupes" en vol...

PIERRE CLOSTERMANN NOUS DIT:

AS No 1 DE L'AVIATION FRANÇAISE

"LES SOUCOUPES VOLANTES VIENNENT D'UN AUTRE MONDE"

"TECHNIQUEMENT, aucun pays de notre planète n'est à l'heure actuelle, capable de fabriquer des engins qui volent à la vitesse et à l'altitude des soucoupes volantes. Les conditions de vol et de déplacement de ces engins impliquent des aciers ou des matières inconnus sur terre. Or les soucoupes volantes existent. J'ai vu le dossier secret que l'armée américaine possède sur elles. Je conclus donc qu'elles viennent d'un autre monde ».

Cette déclaration sensationnelle nous a été faite par l'as numéro un de l'aviation française, Grand-croix de la Légion d'honneur, commandant d'escadrille, l'aviateur à 33 victoires, le héros prestigieux du « Grand Cirque » : Pierre Clostermann.

"J'ai eu si peur qu'on se moque de moi"

Et Clostermann continue :

— Un jour un pilote d'Air-France, un ami m'a dit : « J'ai vu une soucoupe volante au-dessus de Casablanca. Pas un nuage. Pas un mirage. Une soucoupe volante. J'en suis sûr ». Je lui ai répondu :

— Tu as fait rapport ?

« — Penses-tu, j'ai eu trop peur qu'on se f... de moi ! »

Mais Pierre Clostermann, lui, n'a peur, ni des balles, ni de la moquerie. Et il affirme :

— J'ai la conviction que les soucoupes volantes existent J'y crois parce qu'il y a trois mois j'ai vu aux Etats-Unis un document bouleversant.

Et Pierre Clostermann, en homme qui ne se grise pas de mots, tient à étayer ses affirmations sur des faits, sur des documents et il nous donne d'extraordinaires, de stupéfiantes précisions.

Aucun truquage possible

« En présence de l'attaché militaire français et de plusieurs savants, j'ai assisté à la projection du film réalisé avec les clichés de ce reporter qui, tout à fait par hasard avait réussi le prodigieux exploit de photographier à cinq reprises et sous des angles différents une soucoupe volante survolant la plage de Gavea, au Brésil.

« Il n'y avait aucun truquage possible. Des dizaines de témoins dont les noms avaient été aussitôt relevés ont attesté qu'ils avaient vu la soucoupe ; la moindre retouche sur la pellicule eût été immédiatement décelée, dans les conditions où s'est faite la projection ».

M. Pierre Clostermann ajoute qu'il avait pu compulser le copieux dossier « Soucoupes volantes » conservé et tenu à jour par l'aviation militaire américaine et que ce dossier contient toute une série de procès verbaux des plus troublant relatifs à l'observation de soucoupes volantes.

Le fait même que l'aviation américaine ait jugé opportun d'établir un tel dossier, le fait — plus frappant encore — que les militaires des Etats-Unis aient installé aux bordures du désert du Nouveau-Mexique des observatoires spéciaux permanents où des guetteurs-photographes épient littéralement l'apparition possible de soucoupes volantes ; le fait enfin, que les apparitions les moins sujettes à caution se soient précisément produites aux endroits où les Américains procèdent à des expériences atomiques, ces faits suffiraient sans doute, à eux seuls, de caution ou de justification à ceux qui refusent de nier sans preuve l'existence des soucoupes volantes.

Déjà en 1880...!

Ce qui donne aux déclarations du premier pilote de France une autorité et une résonance particulières, ce n'est pas seulement la personnalité de celui qui les a faites, c'est aussi que Pierre Clostermann a beaucoup étudié ce problème qui le passionne.

La réponse qu'il a donnée à la question : « croyez-vous aux soucoupes volantes ? » n'est nullement fondée sur une impression. Sa conviction n'est pas une affirmation lancée à la légère. A l'appui des témoignages contemporains, M. Clostermann a rappelé des témoignages anciens.

Dès 1880, une escadre britannique croisant en Méditerranée avait observé un engin mystérieux évoluant à une rapidité vertigineuse dans l'air et s'enfonçant ensuite dans les flots. [*Lire la suite page* 49]

LES BEAUTÉS ESTIVALES

No 4339 — Pour la danse sous les étoiles, rien de plus élégant que cette robe à jupe large que complète une étole. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14 : 5¾ v. en 35", 5½ v. en 39" ou 44". Prix 35¢

No 4334 — Cette jolie jaquette droite bordée d'une piqûre, accompagne une robe droite à décolleté carré. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 : 4⅜ v. en 35", 4 v. en 39", 3½ v. en 44", 2¾ v. en 54". Prix 35¢

No 4346 — Les coupes asymétriques du décolleté et des poches apportent une note originale à cette robe fort simple, qu'accompagne un boléro. Grandeurs 12 à 46. Métrage requis pour taille 16 : Robe : 4⅜ v. en 35", 4 v. en 39". Boléro : 1⅜ v. en 35", 1¼ v. en 39". Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville Ave., Toronto 1, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave., New-York City, U.S.A.

LA MERE ET L'ENFANT

[*Suite de la page* 13]

La fonction principale du Service d'Hygiène maternelle et infantile est d'assurer aux familles, qui ne peuvent autrement se les procurer, tous les moyens de médecine préventive dont elles ont besoin : histoire médicale, examen physique complet, propres à déceler à temps les anomalies qui pourraient exister, l'analyse des urines, la prise de la pression sanguine, les examens du sang, y compris la recherche du facteur RH, conseils et avis sur l'hygiène en général et avertissement et surveillance des signes avant-coureurs de complications. Tous les mardis et jeudis, les futures mères peuvent donc se présenter à la clinique prénatale, s'y inscrire, se soumettre aux premières prises de sang et d'urine, se faire peser et répondre aux questions destinées à l'histoire médico-sociale du cas. Après l'inscription, la future mère devra revenir au moins une fois par mois durant les six premiers mois de sa grossesse et ensuite deux fois par mois jusqu'à la naissance de son bébé. Si la future maman ne peut se rendre à la clinique, l'infirmière la visitera chez elle.

Une fois le bébé venu au monde, la clinique postnatale attend sur rendez-vous la mère et l'enfant, les enfants plutôt, car on les accueille jusqu'à l'âge de sept ans. Là encore, tout ce que la médecine préventive peut offrir est donné *littéralement* : examen physique complet, établissement du régime, immunisations, mesures à suivre d'une consultation à l'autre, conseils et discussions sur le comportement de l'enfant, évaluation périodique de son état physique et mental, distribution de toniques et de vitamines, directives de la travailleuse sociale et de la diététiste. Les infirmières visitent aussi, le cas échéant, les familles dans leur foyer.

Les étudiants en médecine profitent, au Service, d'une formation pratique précieuse en assistant aux cliniques et aux accouchements.

L'Université Laval a été l'instigatrice de ce Service qui assure la survivance et la santé des enfants de la ville de Québec et des comtés environnants. D'ailleurs, à la source de bien d'autres réalisations du Programme fédéral de santé, on retrouve la bienfaisante inspiration de Laval, toujours prête, depuis des siècles, à soutenir toute initiative susceptible de relever le niveau de la vie canadienne.

L'expansion extraordinaire du Programme de santé exige la formation de spécialistes en divers domaines ; les laboratoires, en particulier, exigent de plus en plus les services de techniciens bien préparés. En mars 1951, l'Exécutif de la Faculté de Médecine de Laval acceptait le principe de la fondation d'une école en vue de la préparation de techniciens pour les laboratoires d'hôpitaux, et les autorités universitaires accueillaient favorablement le projet qui, grâce à la collaboration de l'Université et du gouvernement fédéral, devenait une réalité en pleine opération dès octobre de la même année.

Le but de l'Ecole de technologie médicale est de former, par des techniques nouvelles, des techniciens et techniciennes qui comprendront le pourquoi et le comment de leur travail et pourront même interpréter les résultats obtenus. Incidemment, la technologie médicale ouvre une carrière nouvelle aux jeunes canadiennes et, de fait, l'inscription féminine à l'Ecole de Québec dépasse celle des hommes.

Le cours dure deux années de cinquante semaines, avantage grandement apprécié des élèves qui sont pressés de gagner leur vie. La première année se divise en trois termes d'études intensives et de travaux pratiques. Au curriculum prévu dans ce genre d'études, il est intéressant de noter l'addition des matières comme l'anglais, afin que les élèves possèdent une connaissance du langage technique et puissent consulter avec profit les publications en cette langue ; comme le dessin, qui leur permettra d'illustrer leurs travaux de courbes, graphiques, schémas d'appareils ; comme la photographie, (photostats, préparation de transparents, agrandissements, etc.) ; la physique, expliquant le fonctionnement de tant d'appareils employés en médecine, et les cours pratiques qui permettront aux techniciens, non seulement de faire fonctionner les appareils multiples, mais aussi d'en comprendre les écarts et de les réparer à l'occasion.

La seconde année du cours est une année d'internat ; par rotation, les élèves font un stage dans les laboratoires des hôpitaux de Québec, dans les laboratoires de la Faculté de médecine et dans un laboratoire universitaire spécialement conçu aux fins d'enseignements.

Ce dernier laboratoire aménagé grâce à la générosité de l'Université et équipé au moyen des subventions du Programme de Santé est situé à l'hôpital Saint-Michel-Archange dont les 5,000 malades fournissent, tout le matériel biologique (sang, urine, liquide céphalo-rachidien, tissus) permettant au chef du laboratoire d'enseigner aux élèves les diverses techniques couramment exigées dans un laboratoire d'hôpital.

Comme les subventions fédérales prévoient l'octroi de bourses aux étudiants et étudiantes qui ne pourraient s'inscrire au cours et pourvoir complètement à leurs frais de subsistance durant leurs études, que d'autre part, le diplôme en technologie médicale ouvre une carrière intéressante dont le prestige s'affirme sans cesse, que, de plus, la durée du cours est relativement courte, il est facile de comprendre que les candidats soient très nombreux. Mais l'admission au cours est restreinte ; d'abord parce qu'il faut compter sur les facilités actuelles de formation, mais surtout parce que le Bureau de direction de l'Ecole n'accepte que les candidats qui présentent toutes les garanties possibles de sérieux, de persévérance, d'aptitude et d'assiduité.

Les techniciens gradués de l'Ecole de technologie de Laval feront honneur à leur Université, détermineront la réputation de leur Ecole et chacun d'eux devrait vraiment pouvoir devenir l'assistant sur qui se reposera en toute sécurité le chef autant du laboratoire d'hôpital que des laboratoires de recherches et du laboratoire industriel.

ALBERTE SÉNÉCAL.

'CLIMATISÉE'

est la meilleure

CLIMATISÉE, la bière Dow est protégée contre tous les écarts de température pendant sa fabrication . . . elle retient ainsi tout le goût fin et toute la saveur des ingrédients de qualité supérieure qui la composent, pour vous donner le meilleur de la bière dans la meilleure des bières. DCM-30F

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL *(POUR LE CANADA SEULEMENT)*
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

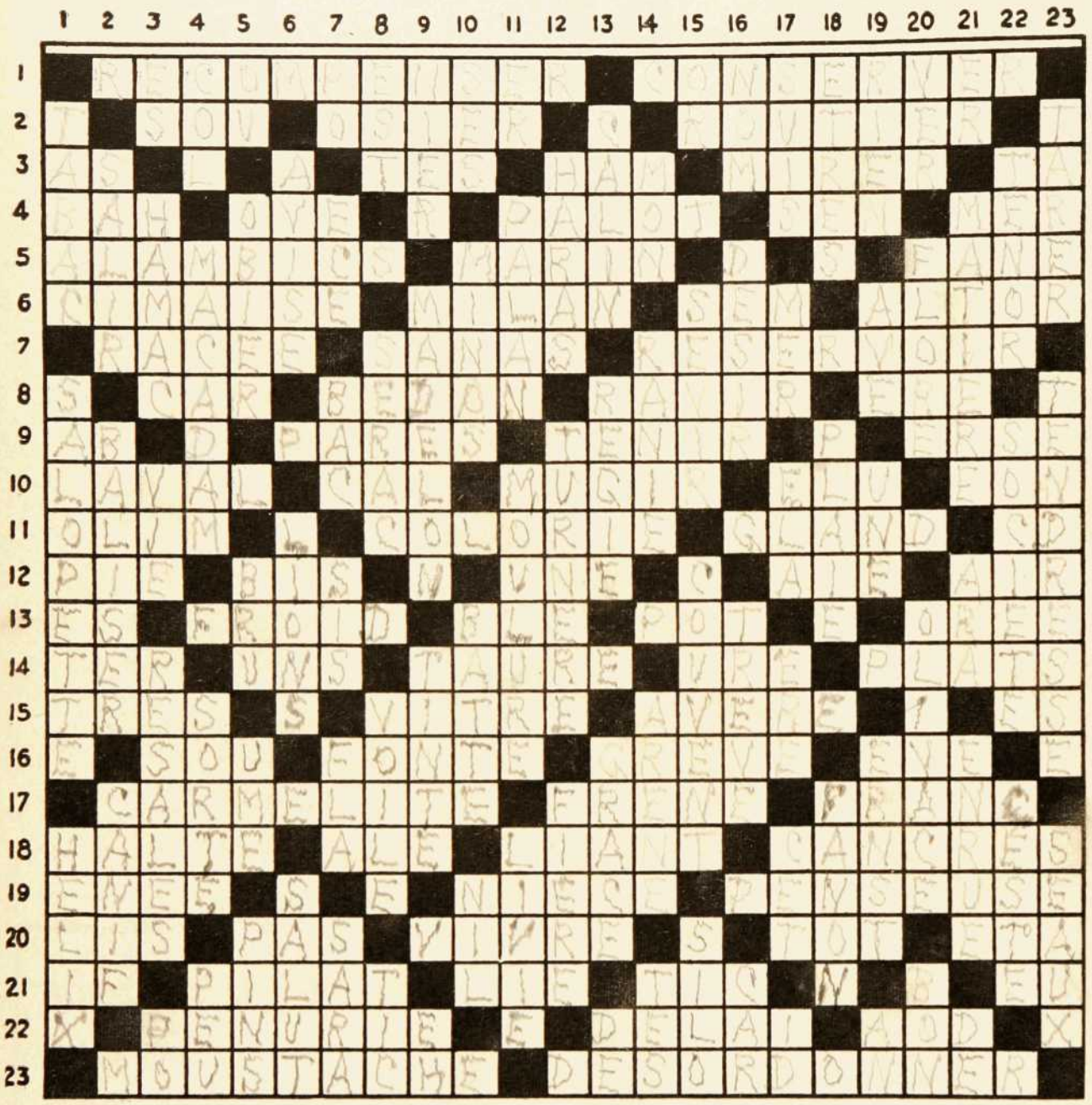
Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1125



HORIZONTALEMENT

1—Dédommager. — Maintenir en bon état.

2—Monnaie de cuivre. — Espèce de saule. — Relatif aux routes.

3—Carte à jouer. — Qui sont à toi. — Patrie de Foy. — Regarder en visant. — A toi.

4—Interjection, qui marque l'étonnement. — En forme d'oeuf. — Un peu pâle. — Monnaie japonaise. — Etendue d'eau salée.

5—Appareils pour distiller. — Qui appartient à la mer. — Feuille tombée de l'arbre.

6—Moulure qui termine la partie supérieure d'une corniche. — Genre d'oiseaux rapaces, propres aux régions chaudes. — Fils de Noé. — Grands violons tenant le milieu entre le violon et le violoncelle.

7—Qui a de la race. — Cotonnade de provenance indienne. — Lieu où l'on amasse de l'eau.

8—Qui marque la preuve. — Ventre rebondi. — Enlever de force. — Epoque.

9—Préfixe d'abstraction. — Ornés. — Avoir à la main. — Anneau de cordage.

10—Célèbre université de Québec. — Callosité. — Crier, en parlant des bovidés. — Choisi par élection. — Aventurier, né à Tonnerre.

11—Mot latin qui signifie *autrefois*. — Art de colorier. — Fruit du chêne. — Symbole chimique du *cadmium*.

12—Femme bavarde. — Deux fois. — Adjectif numéral. — Interjection qui exprime une douleur physique. — Fluide gazeux qui forme l'atmosphère.

13—En les. — Privé de chaleur. — Sert à faire du pain. — Marmite de cuisine. — Lisière d'un bois.

14—Trois fois. — Adjectif numéral. — Jeune vache qui n'a pas encore eu de veau. — Bison d'Europe. — Pièces de vaisselle de table.

15—Adverbe qui marque le superlatif. — Panneau de verre. — Reconnu vrai. — En les.

16—Vingtième partie du franc. — Produit d'une fusion en général. — Plage de sable. — Première femme.

17—Religieuse de l'ordre du Mont-Carmel. — Arbre forestier, à bois blanc très résistant. — Libre, affranchi.

18—Moment d'arrêt pendant une marche. — Sorte de bière. — Souple, flexible. — Crabes, écrevisses de mer.

19—Prince troyen. — Fille du frère ou de la soeur. — Méditative, pensive.

20—Fleur blanche. — Mouvement de l'homme. — Nourriture, aliment. — Au bout de peu de temps. — De l'alphabet grec.

21—Support pour les lampions. — Massif des Cévennes septentrionales. — La plus vile populace. — Contraction convulsive de certains muscles. — Patrie des frères Anguier.

22—Extrême disette. — Temps accordé pour faire une chose. — L'un des Juges d'Israël.

23—Poils longs et raides de la gueule de certains animaux. — Mettre en désordre.

VERTICALEMENT

1—Espèce de solanacée originaire de l'île de Tabago. — Vêtement de travail. — Repli qui forme le tour de l'oreille externe.

2—Rendre impur. — Mettre des balises. — Petit couteau de poche.

3—En les. — Lit du matelot. — Biographie. — Salés de nouveau. — Fleuve d'Italie.

4—Cou. — Système d'empierrement des chemins. — Espèce. — Petite quantité.

5—Adverbe de lieu. — Espèce du genre viorne. — Belle-fille. — Fleuve de Suède. — Conifères à feuillage toujours vert.

6—Prudent, circonspect. — Puissants quadrupèdes carnassiers. — Félicité éternelle.

7—L'Eridan des Anciens. — Se suivent dans *nièce*. — Bateau long et plat. — Situé. — Double coup de baguette frappé sur un tambour. — Epouse d'Abraham.

8—Point cardinal. — Fromage des Alpes. — Morceau d'étoffe que les religieuses portent sur leur tête. — Habitude ridicule.

9—Dire qu'une chose n'existe pas. — Surnom que l'on donne pour Madeleine. — Sonne lentement, en parlant d'une cloche. — Interjection.

10—Possessif. — Roi de Crète, fils d'Europe. — Maillet à long manche pour aplanir. — Grand fleuve d'Afrique.

11—Première conjugaison. — Assemblage de poulies pour mouvoir de lourds fardeaux. — Partie plus ou moins saillante servant d'ornement à un ouvrage d'architecture. — Genre d'insectes hémiptères, communs dans les marais.

12—Etablissement où l'on entretient les chevaux. — Genre de plantes de l'Amérique tropicale, utilisées en médecine. — Arrogante.

13—Doux et caressant. — Administration de biens. — Faveur qu'on fait sans s'y être obligé. — Petit cube.

14—Qui est à moi. — Princesses hindoues. — Désert de sable. — Qui sont à toi.

15—Métal. — Punir avec rigueur. — Maison de religieuses. — Fosse souterraine où l'on dépose les grains.

16—Substantif. — Mouvement de l'âme qui aspire à la possession d'un bien. — Suspension d'hostilités entre des belligérants. — Qui marque la raison.

17—Du verbe être. — Grande étendue d'eau. — Roi d'Israël. — Espace de temps. — Démonstratif. — Idem (abr.).

18—Différentes parties d'une habitation. — Déchirure des chairs. — Pli de la peau qui pend sous le cou des boeufs.

19—Peu de chose. — Grain du chapelet. — Adjectif numéral. — Ernest, moins la quatrième lettre. — Année.

20—Animal contractile. — Ensemble des plantes qui croissent dans une région. — Qui est de couleur olive. — Billet qui autorise à toucher de l'argent.

21—Terminaison d'infinitif. — Ce dont une chose est faite. — Gros perroquet. — Large sillon. — Petit cube.

22—Voix d'homme la plus élevée. — Etat des hommes vivant sous des lois communes. — Gantelet pour le pugilat.

23—Gâtés, avariés. — Sentiment d'amitié. — Vases pour puiser de l'eau.

Solution du problème No 1124

P	A	T	R	I	S	T	I	Q	U	E	■	G	O	T								
A	M	I	E	■	R	E	B	U	T	■	P	A	T	E								
T	E	R	■	M	■	T	E	E	■	C	A	L	E	R								
R	R	■	M	E	R	■	A	S	S	U	R	E	R	■								
I	■	S	I	N	O	N	■	T	O	I	L	E	■	M								
O	R	E	M	U	S	■	V	I	T	R	E	■	T	E								
T	E	R	E	E	■	P	R	O	T	E	■	C	E	S								
I	B	I	S	■	P	L	A	N	E	■	G	L	A	S								
Q	U	E	■	F	R	A	I	S	■	J	E	U	N	E								
U	S	■	A	L	I	C	E	■	B	O	N	B	O	N								
E	■	C	R	I	M	E	■	M	A	L	E	S	■	I								
■	S	U	P	R	E	M	E	■	S	I	R	■	N	E								
R	A	B	A	T	■	E	N	S	■	E	■	M	O	N								
A	R	A	D	■	A	N	T	I	N	■	M	A	I	N								
S	A	I	■	I	N	T	E	R	I	M	A	I	R	E								

ON NE TIRE PAS A CINQ

[*Suite de la page 40*]

— Pourriez-vous ouvrir cette fenêtre ? Le parfum de cette fille m'entête...

Erlin considéra longuement la bizarre créature aux traits fins, dépourvue de tout maquillage, puis il dit tranquillement :

— C'est vous qui avez mis la bouteille dans le placard de Mme Darley.

— Ce n'est pas moi. Et puisque vous êtes si malin, prouvez-le donc. Je suis fatiguée et je vais me recoucher. Vous me retrouverez derrière d'autres portes. Je suis la maîtresse de maison ici, et j'ai le droit de vous surveiller.

Elle quitta la pièce sans dire un mot.

— Joli « culot », constata l'homme du laboratoire.

Erlin haussa les épaules :

— J'en ai maté d'autres.

Le téléphone sonna et l'inspecteur entama une longue conversation avec Paris. A l'issue de sa communication, il déclara seulement :

— Les bijoux seront bientôt retrouvés. Un voleur est plus facile à découvrir qu'un assassin. Voulez-vous, en descendant, prier l'agent de garde de m'amener le chauffeur.

L'homme arriva bientôt, l'air fanfaron.

— « C'est-y » qu'on m'accuse d'avoir empoisonné le patron, dit-il. Ça serait drôle. J'étais de « sortie » hier.

— Je n'irai pas si loin. Je voudrais seulement savoir où tu as « planqué » les bijoux ?

— Les bijoux ?... Comprends pas.

— Fais pas l'idiot. Si je veux, je te ferai causer.

— Je ne peux pas causer de ce que je ne sais pas.

— Ecoute-moi, Robert Arnoux. Tu as été condamné sept fois pour vol et agression. Cette fois, c'est la relégation qui t'attend. Inutile de crâner.

Se voyant démasqué, le chauffeur perdit son assurance :

— C'est pas, parce que j'ai un passé...

— Si tu parles gentiment, je m'arrangerai pour que tu paies le minimum. Sinon...

— Je vous dis que je ne sais rien.

— Tant pis pour toi. Tu veux me faire perdre du temps. Je vais t'emmener au commissariat et ça te coûtera cher.

Sur un signe du policier, l'agent emmena l'homme. Erlin les suivit, laissant la porte ouverte derrière lui. La fenêtre avait été ouverte à la demande de Jeanne Spize et un violent courant d'air s'établit dans le couloir. La porte mal close de la chambre de Dennis s'ouvrit brusquement, révélant l'homme, le visage hébété, qui tenait à la main une enveloppe d'où glissa à ses pieds un bijou.

— Vous voyez bien, grogna le chauffeur.

— Emmenez-le ! ordonna Erlin qui pénétra dans la chambre du jeune homme.

— Eh bien ! monsieur Dennis, vous allez mieux ?

— Non... Je revenais du lavabo...

Il parlait avec difficulté, comme un fiévreux.

— Ma pantoufle a glissé sous ce bahut. Je me suis baissé pour la reprendre et... j'ai trouvé ceci... juste comme la porte s'ouvrait... Je vous jure que je n'y comprends rien.

Dennis tendit l'enveloppe au détective.

— Ce sont les bijoux... Les bijoux de mon oncle. Mon infirmière vient de sortir pour aller me préparer une potion... Je... je ne sais pas...

Erlin observa le jeune homme avec méfiance.

— C'est tout de même une bien curieuse coïncidence, gronda-t-il.

— Vous savez, monsieur l'inspecteur, que je n'ai pas quitté ma chambre depuis le drame. Vous n'allez pas prétendre...

— Monsieur, je ne prétends rien. Je cherche à savoir ! C'est bien difficile...

Erlin examina les bijoux. Ils étaient certainement authentiques et correspondaient bien à la description fournie par Evrard.

— Qui est rentré dans votre chambre depuis que vous êtes couché ?

— Mon infirmière et la femme de chambre.

L'inspecteur pensa rapidement :

— Les bijoux ont été volés le soir du drame ou l'après-midi. Plus probablement l'après-midi. Evidemment, si le chauffeur est le voleur, il s'est douté qu'on perquisitionnerait chez lui et il a cherché une cachette. La chambre du « grand malade » semble tout indiquée. Il n'y avait aucune raison que personne aille chercher sous ce bahut qui est très bas... Mais rien ne prouve que Dennis... Tous ces gens sont très malades et circulent cependant, qui dans sa chambre, qui dans la maison...

Le regard du détective glissa soudain sur l'enveloppe qui contenait les bijoux. C'était une enveloppe publicitaire de couleur grise adressée à M. Evrard. Mise à la poste comme prospectus, elle n'était pas cachetée. Et soudain, une pensée précise s'imposa à Erlin. L'enveloppe portait le cachet de la poste, le cachet de la veille.

Indiscutablement, de tous les malades, Dennis était le seul qui n'avait pas eu la faculté de se promener dans la maison. Il n'avait donc pu se procurer cette enveloppe arrivée au courrier de la veille alors qu'il était couché et fiévreux. Cela l'innocentait en principe.

Quelqu'un d'autre avait placé les bijoux dans l'enveloppe. Très probable-

DES FABRICANTS DE LA JEEP, CONNUE, AIMÉE ET RESPECTÉE DANS LE MONDE ENTIER

Aero Willys

Sedan 4 portières Aero-Lark

la voiture qui fait ses preuves

Voyez-la — conduisez-la —

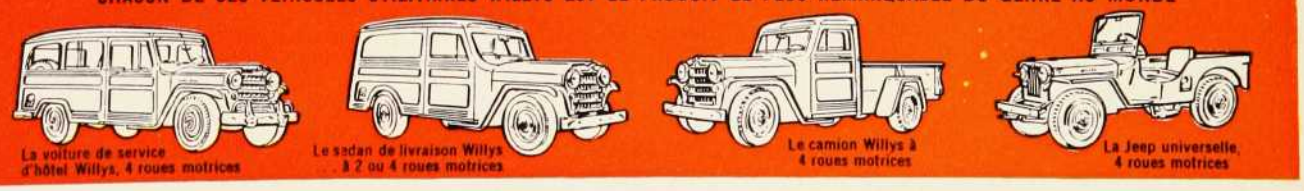
faites l'expérience d'un genre d'automobilisme entièrement nouveau que de simples mots ne sauraient décrire. Nouvelle beauté de ligne — vive performance — sécurité inhérente et économie éclatante. Telles sont les caractéristiques de valeur supérieure dont vous pourrez juger vous-même au volant d'une Aero-Willys — la voiture de pleine dimension qui fait ses preuves. Votre marchand Willys arrangera une démonstration, sans que cela ne vous oblige en rien — au moment qui vous conviendra.

WILLYS MOTORS OF CANADA LIMITED

WILLYS-OVERLAND 50th ANNIVERSARY

50e anniversaire de Willys-Overland.

CHACUN DE CES VÉHICULES UTILITAIRES WILLYS EST LE PRODUIT LE PLUS REMARQUABLE DU GENRE AU MONDE



La voiture de service d'hôtel Willys, 4 roues motrices

Le sedan de livraison Willys à 2 ou 4 roues motrices

Le camion Willys à 4 roues motrices

La Jeep universelle, 4 roues motrices

PLAISIR DE LIRE DURE TOUTE L'ANNÉE

Lire n'est ni un travail, ni une corvée : c'est un agrément... et pour toute la famille, il ne saurait y avoir plus bel agrément que la lecture de nos trois magazines.

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Cela ne coûte que $5.50 et vous avez l'assurance que, toute l'année durant, la personne en question recevra avec la régularité du calendrier, sinon avec celle de l'horloge, soixante-seize magazines qui seront autant de preuves tangibles de l'amitié que vous entendez lui témoigner.

Il n'y a pas d'hésitation possible, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ne sauraient manquer de plaire à tous, de quelque âge, ou de quelque condition sociale qu'ils soient. Ceci, croyons-nous, est un excellent tuyau.

REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT À VOTRE CHOIX

	UN AN Canada	UN AN Etats-Unis
☐ LES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

ment, la femme de chambre qui avait profité d'un moment où le malade dormait et où l'infirmière préparait un médicament pour se défaire du dangereux paquet.

Erlin remarqua froidement :

— Cette enveloppe vous met en principe hors de cause.

Et comme l'autre, très pâle, se tenait à un meuble :

— Je crois que vous feriez bien de vous recoucher.

— Oui... Je... Je vous remercie.

— Pas un mot de tout ceci à l'infirmière.

— Entendu.

Un instant plus tard, la jeune femme était de retour.

— Notre malade est mieux, dit-elle. Il a heureusement une bonne constitution.

— Comment vont les autres ? demanda Dennis.

— Je crois qu'ils sont tous définitivement hors de danger.

Le détective remarqua que Dennis ne s'inquiétait pas particulièrement de la santé d'Evrard, le chef de famille.

— Et Mme Darley ? Elle a eu un accident ?

Erlin s'aperçut que la sollicitude de Dennis à l'égard de la jolie Geneviève lui était désagréable. Il répondit sèchement :

— Elle est en meilleure santé. Je compte lui rendre visite tout à l'heure.

Il quitta la chambre et gagna le hall. Il y prit son chapeau et se rendit au commissariat où il retrouva le chauffeur qu'il interpella avec brutalité.

— Je t'ai dit que tu avais eu tort de me faire perdre mon temps.

— Je ne vous comprends pas, gouailla le chauffeur.

— Tu n'en auras pas pour longtemps à comprendre. J'ai retrouvé les bijoux : un coup de chance, c'est vrai. C'est ta maîtresse, la femme de chambre, qui les a cachés. Elle a avoué, annonça Erlin, bluffant.

L'autre se laissa tomber sur une chaise et murmura :

— Allons, je suis fait. Ça va... Mais faut pas me mettre l'affaire des poisons sur le dos... Voleur oui, mais pas assassin avec ce truc de lâche !...

— On verra plus tard. Emmenez-le.

L'inspecteur s'enfonça dans son fauteuil et allumant une cigarette, il grommela :

— J'ai retrouvé les bijoux, mais je ne suis pas plus avancé qu'au début. C'est vraiment une sale affaire.

III

Geneviève était assise dans son lit, soutenue par une pile d'oreillers. Du pansement qui lui entourait la tête jaillissait des mèches blondes. Elle portait un déshabillé rose orné de dentelle. Indiquant une chaise à l'inspecteur, elle murmura d'un ton ironique, empreint de quelque mélancolie :

— Je viens d'échapper à la mort et la première visite que je reçois est celle de la police, cette autre puissance de la mort. Mon voyage au Havre était une initiative bien malencontreuse.

— Permettez-moi de vous contredire, madame. Ce voyage nous aura valu la joie de vous connaître et peut-être de vous protéger dans l'avenir.

Geneviève considéra longuement Erlin. Elle apprécia son visage aux traits fins encadré par une chevelure grisonnante, son allure svelte, son élégance naturelle et sa voix un peu grave au timbre chaud, cette voix qui, dans les moments de lutte, devenait saccadée et hachait les paroles sans souci de l'intonation. Très certainement, le détective ne représentait nullement le type classique du policier, et elle murmura, vaguement inquiète :

— Vous n'êtes pas inspecteur... ce n'est pas possible !

Erlin sourit :

— Un inspecteur de la Sûreté ou de la P. J. n'est pas exactement un « argousin ». Entre les jeunes premiers de cinéma et les hommes à clous, il y a de la marge et de la place pour un type moyen que je représente.

— Mais, dit-elle, aimable, vous n'êtes pas si loin du jeune premier... quoique votre rôle soit plutôt celui d'un acteur de composition !

Elle continua, tranquille, après un bref silence :

— Et aujourd'hui, vous avez décidé de travailler dans le genre charmeur pour me mettre en confiance. Malheureusement, vous ne tirerez rien de moi car je ne sais rien.

Erlin se mordit les lèvres avec dépit et se souvint du proverbe thibétain qui dit : « Si le marchand de fourrures s'éprend de sa meilleure cliente, alors il doit être aussi chasseur et trappeur pour éviter de se ruiner. » Aussi, commença-t-il :

— Je souhaitais vous demander de me raconter la soirée du drame. Toutes les personnes présentes sont tombées rapidement malades. Il semble, au contraire, que vous ayez mieux résisté au poison puisque vous avez eu la force de vous lever.

— Je ne sais pas si j'ai mieux résisté. Je crois seulement que j'étais moins douillette. Les autres ont l'habitude de l'argent et n'ont par voie de conséquence, pas celle de souffrir.

« Comme vous le savez, je suis arrivée au Havre la veille du drame. J'ai été reçue d'une manière charmante par mon cousin Evrard que je connaissais à peine. Le dîner, ce soir-là, fut très enjoué. Toutes les personnes présentes m'étaient sympathiques à l'exception, je dois l'avouer, de Mlle Spize qui m'apparut comme une vieille fille maniaque, dévouée, mais véritable tyran domestique. Le café terminé, Dennis me proposa un tour au bord de la mer. J'acceptai. Paul Evrard, qui était sorti du hall pour aller chercher des cigarettes, revint enfin et me fit une proposition analogue. Je dus refuser et expliquer que j'avais accepté de sortir avec Dennis. Il en parut très vexé et un éclair de colère passa dans ses yeux. Il murmura même :

« — Vous ne vous contentez pas d'être le maître ici... Il vous faut encore... Enfin, ça ne durera pas.

« Je pensai un instant que les deux hommes allaient se disputer et j'eusse été navrée d'être le prétexte d'une querelle. Il n'en fut rien. Dennis haussa les épaules en disant :

« — Gamin !

« Quant à moi, je tendis la main à Paul et je lui dis qu'il me ferait un grand plaisir en m'emmenant au théâtre, le lendemain. Cela apaisa sa colère.

« Je sortis avec Dennis qui me fit une cour discrète.

« Le lendemain matin, le déjeuner fut très gai et tout semblait oublié. Le maître de maison me prit à part et eut avec moi une très longue conversation. Il m'indiqua que j'avais les mêmes droits que les autres à sa fortune et qu'il allait le jour même se rendre chez son notaire pour faire le nécessaire. Il me formula quelques compliments avec galanterie et me dit que j'avais les yeux de sa mère, une femme ravissante...

— Je n'en doute pas, remarqua incidemment le détective.

— Enfin il me fit cadeau d'une broche en brillants qu'elle avait portée autrefois. C'est une fantaisie ancienne, sans grande valeur en raison de la taille des pierres, mais fort jolie par le travail. Vous la trouverez dans ma valise.

Erlin eut un geste de protestation et la jolie femme continua :

— Le soir, le dîner commença agréablement. Nous fêtions les soixante ans de M. Evrard et de nombreux vins

choisis par ses soins se trouvaient sur la table.

— Sur la table ?

— Je veux dire sur la desserte, bien entendu. On les passa les uns après les autres. Pour certaines bouteilles précieuses, M. Evrard se levait lui-même et débouchait religieusement. Il est très compétent en matière de vin et d'alcool.

— Comme beaucoup de Normands ! sourit Erlin.

— Je remarquai que Jeanne Spize avait vu la broche que je portais, et elle fit une remarque acerbe à ce sujet. Je ne me souviens plus des termes de la brève algarade, à laquelle je n'attachai aucune attention. Soudain, le malaise nous prit. C'était à la fin du repas. Nous dégustions un vieux calvados que mon oncle nous servit. Il n'y avait plus de domestiques dans la pièce et nous étions tous gais grâce à la chaleur du bon repas. Jeanne Spize, elle-même, semblait avoir désarmé. Soudain, elle se pencha en avant et pâlit. Puis ce fut mon oncle qui s'affaissa. Je me souviens encore du regard angoissé qu'il adressa à Dennis. Ensuite tout se précipita. Dennis pâlit à son tour et ne put se lever. Je parvins à me redresser pour aller chercher de l'aide. J'oubliai, bien entendu, la sonnette, comme il arrive toujours dans les cas de panique. Je tombai et je me retrouvai à la clinique.

— Avez-vous une opinion sur le drame ?

— Absolument aucune. Je ne connais pas assez les acteurs pour être susceptible de me former une opinion quelconque.

— Et pourquoi avez-vous rangé une bouteille de solution arsenicale dans votre placard ?

Elle se redressa et une vive indignation apparut sur son visage :

— Je n'ai jamais... Que signifie ?

— N'ayez crainte. Je savais déjà que vous n'avez pas rangé cette bouteille. C'est Mlle Spize, qui ne vous porte pas dans son coeur, et qui a tenté naïvement de vous accuser.

Erlin acheva après un soupir :

— Il est certain que le criminel se trouve dans l'hôtel Evrard. Son « coup » a manqué pour un motif encore inconnu de nous. Il fera donc prochainement une nouvelle tentative. C'est là le danger le plus imminent. Je veillerai sur vous.

— Et sur les autres ? interrogea Geneviève surprise.

— Sur les autres aussi, répliqua Erlin précipitamment.

L'inspecteur prit congé et regagna l'hôtel Evrard. Il eut une assez longue conversation avec Paul Evrard. Le jeune homme ne lui apprit rien d'intéressant concernant le drame, mais il laissa percer par instants son irritation à l'égard de Dennis qui prenait de plus en plus d'importance dans la maison. Quant à Jeanne Spize, elle se montrait délibérément hostile.

Comme l'inspecteur regagnait le hall, un valet de chambre lui indiqua :

— Monsieur Erlin, on vous demande à l'appareil.

Le détective pressa le pas pour atteindre le hall, mais le domestique indiquant un appareil mural :

— Vous pouvez prendre la communication ici. Je vais vous brancher.

Après quelques secondes d'attente, Erlin obtint son correspondant. C'était le chef du laboratoire qui l'appelait pour lui indiquer que la nourriture ne contenait aucune trace d'arsenic mais qu'on en avait retrouvé dans deux verres non encore mis à la vaisselle lors de l'arrivée des policiers.

— Il y a autre chose. Quelque chose de très curieux.

— Dites.

— L'un des verres contient non seulement de l'arsenic mais encore de l'érésine qui est un poison foudroyant, beaucoup plus dangereux que l'arsenic.

— Et l'autre ?

— Aucune trace d'érésine.

— Il faudrait avoir eu la chance d'examiner les verres de tous les dîneurs pour en tirer une conclusion. Et, malheureusement...

Erlin sursauta, la communication était coupée ! Mais non, le courant revint après une brève interruption et le détective reprit :

— Croyez-vous que ce nouveau poison ait été versé en quantité suffisante dans le verre pour entraîner la mort ?

La réponse vint, très précise :

— Indiscutablement.

— Alors, comment expliquez-vous que personne ne soit mort ?

— C'est très simple. L'arsenic annule l'action de l'érésine. Il est probable que le criminel ignorait ce fait. Il arrive parfois qu'un poison soit l'antidote d'un autre.

— Je vous remercie pour ces utiles renseignements. J'ai encore quelque chose à vous demander. Voulez-vous ne pas quitter ?

Une pensée soudaine s'était imposée à l'inspecteur. La communication n'avait pas été coupée mais quelqu'un avait branché un poste sur la ligne pour écouter ! Il y avait un petit central téléphonique dans l'entrée. Il se précipita dans cette direction et eut la chance de saisir Jeanne Spize au moment où, méfiante, elle allait sans doute reposer l'écouteur. Le détective lui arracha l'appareil des mains et appela :

— Allô ! allô ! laboratoire...

— Oui, j'écoute.

— Vous pouvez raccrocher. Je n'ai rien à vous demander... Non, je ne suis pas fou !... Un simple stratagème. Quelqu'un écoutait notre conversation et je voulais savoir qui...

Il se tourna vers la gouvernante :

— Mademoiselle Spize, je vous trouve trop souvent sur ma route. Quand vous n'êtes pas derrière les portes, vous écoutez au téléphone.

— Je n'ai aucune confiance dans la police, répondit la vieille fille d'un ton buté.

— Vous avez, en tout cas, une rare audace... Votre attitude est plus que douteuse. Et vous aviez, vous, un intérêt majeur à ce que les héritiers disparaissent.

L'autre le regarda et parut suffoquée :

— Mais... mais c'est abominable !

— Mademoiselle Spize, votre part d'héritage est égale à celle des autres. Depuis quelques jours, il y a une nouvelle héritière : Mme Darley. Votre part a diminué d'autant. Et comme vous n'avez pas de fortune personnelle ni d'autre situation que celle de gouvernante de cette maison, vous êtes plus que les autres sensible à la diminution de votre part. Je suis certain que vous haïssez Mme Darley, un peu aussi pour cette raison.

« C'est vous qui avez placé la bouteille de solution arsenicale dans le placard de Mme Darley. Vous avez tenté ainsi de me lancer sur une fausse piste. »

La vieille fille baissa la tête, tandis qu'Erlin continuait, implacable :

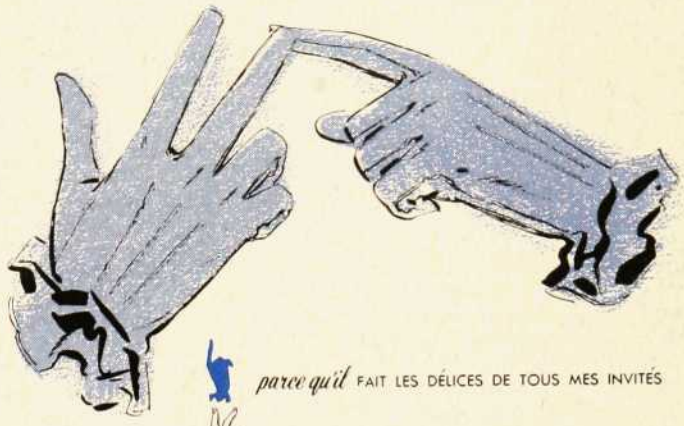
— Toutes les personnes qui ont pris part au dîner ont été souffrantes et sont encore au lit. Vous seule trottez déjà de par la maison et, dès le premier jour, vous étiez assez forte pour vous tenir debout et écouter aux portes. Tout autre que moi vous mettrait immédiatement en état d'arrestation.

L'inspecteur s'amusa un instant de la mine défaite de la dame de compagnie, puis il acheva sèchement :

— Je ne vais pas encore vous arrêter, mais je dois vous prier de me laisser visiter votre chambre.

J'aime le vin léger

Manor St. Davids



parce qu'il FAIT LES DÉLICES DE TOUS MES INVITÉS

parce que SON PRIX D'ACHAT CONVIENT À MON BUDGET

parce qu'il REHAUSSE L'ÉCLAT DE TOUT REPAS

parce que SA SAVEUR EST SI DÉLICIEUSE

parce qu'il SE SERT EN TOUTE OCCASION

Les bons vins canadiens de Bright — DEPUIS 1874

Pour obtenir votre copie gratuite du livret magnifiquement illustré intitulé: "La Cuisine au Vin," écrivez à Bright's Wines, Lachine, P.Q.

Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (pour le Canada seulement)
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

— Comme il vous plaira, dit-elle, les lèvres pincées, en avançant devant lui.

La gouvernante semblait avoir la conscience tranquille et ne manifestait aucune inquiétude pendant que le policier furetait dans sa chambre. Le placard ne contenait rien que du linge pudique et le secrétaire était rempli de livres de comptes et de photographies d'Evrard à tous les âges de sa vie.

— La gouvernante « refoule » un amour certain pour le vieil Evrard, songea Erlin.

Quelques robes dans une armoire ; sur une planche, le détective aperçut divers romans signés René Bazin, Henry Bordeaux. Puis, derrière les livres, un gros bouquin relié en rouge dont il s'empara :

— Ah !... Ah !... voilà qui est plus intéressant.

La vieille fille poussa un cri.

— Mais vous n'avez pas le droit !

— Je vous demande pardon. J'ai visité votre chambre avec votre autorisation.

Erlin lut avec intérêt le texte suivant dans le gros livre rouge qui n'était autre que le journal intime de la gouvernante.

« Mardi.

« Elle vient d'arriver. C'est, naturellement, une Parisienne maquillée. Tout le monde s'occupe d'elle parce qu'elle est belle. Ah ! comme les hommes sont bêtes !... Cette femme n'a rien à faire ici. Ils prétendent la faire rester une semaine. Je n'ai pas l'intention de servir cette fille. Il y a des jours où je voudrais être débarrassée de toute la famille. Evrard seul mérite d'être aimé. Son neveu est un caractère trop mou et Dennis ne m'inspire aucune sympathie.

« Il y a des jours où je me sens une âme de Borgia ! Je me souviens de Mme Lafarge ! Pour rester seule avec Evrard, seule comme avant... avant qu'il réunisse ces galopins autour de lui. Je serais capable, quand je suis en colère, de les empoisonner comme des chiens... Mon Dieu, ayez pitié de moi et pardonnez à ma colère !... Mon Dieu, venez à mon secours. »

Erlin ferma le volume et, très froidement :

— Il y a là-dedans de quoi vous faire condamner. Vous souffrirez que je garde cet ouvrage si intéressant, pardevers moi, quelque temps.

Il se pencha en avant, et les yeux dans ceux de la vieille fille désemparée :

— Où étiez-vous assise au dîner ? Ne mentez pas.

— Au bout de la table, du côté opposé à la desserte.

— C'est bien ce que je pensais, gronda immédiatement Erlin. Si vous aviez été assise ailleurs, je vous aurais arrêtée immédiatement. Mais vous occupiez la seule place qui puisse permettre d'affirmer votre innocence malgré les charges qui pèsent sur vous.

IV

Quinze jours avaient passé. L'affaire Evrard en était toujours au même point. Geneviève avait regagné l'hôtel et sa convalescence s'achevait. Elle était la joie de cette maison et le vieux chef de famille l'avait priée de rester auprès de lui. Il avait étrangement vieilli ces derniers temps et l'atmosphère tendue qui régnait dans la maison agissait très certainement sur ses nerfs.

Erlin s'attachait passionnément à l'affaire, mais n'avançait pas. Il faut bien avouer qu'il cherchait toutes les occasions de rencontrer Geneviève et que la jeune femme ne semblait pas le décourager. Ses vacances étaient terminées, mais le détective apprit avec joie qu'elle ne retournerait pas travailler à Paris. Evrard en avait décidé ainsi.

— Vous êtes décoratrice, lui avait-il dit. Vous avez fait vos preuves dans ce métier et je vous aiderai à y retrouver une situation... chez vous... dans votre propre maison. J'ai de l'argent qui dort. Vous seule rendez l'atmosphère de cette maison respirable.

Geneviève avait accepté à la grande joie du détective. Celui-ci conservait ses inquiétudes car il s'attendait à un nouvel attentat et il savait que celui-ci aurait des chances de se produire dès qu'il abandonnerait sa surveillance à laquelle il ne pourrait se vouer indéfiniment.

Dennis était rétabli. Les affaires des Evrard restaient prospères et leur usine de produits pharmaceutiques venait de recevoir une grosse commande, Evrard lui-même semblait avide de changement. Depuis quelque temps, il compulsait des programmes d'agence touristique. Enfin, il se décida un jour et annonça au déjeuner :

— Nos affaires peuvent se passer de nous, pendant quelque temps. Pour oublier la sombre histoire à laquelle nous avons été mêlés, nous entreprendrons un voyage. Je ne suis jamais monté en avion et il faut que je me dépêche si je veux le faire avant de mourir. J'ai donc décidé ceci : nous embarquerons à bord d'un *Air-France* que je fréterai à destination de l'Egypte où nous irons passer une quinzaine. Cela nous permettra de retrouver le calme au pays du soleil.

Il se tourna vers Dennis :

— Voilà qui vous conviendra, mon cher cousin. Vous êtes arrivé de Madagascar il y a à peine un an, et vous devez vous languir... du beau temps.

Dennis acquiesça de la tête.

— Bien entendu, vous nous accompagnez, Jeanne, acheva le vieillard.

Il quitta la table et se transporta dans son bureau où il recevait, quelques minutes plus tard, la visite de l'inspecteur qu'il avait mandé.

— Monsieur Erlin, dit-il, je vous ai prié de venir, car vous pourriez me rendre un grand service.

— Je suis, monsieur Evrard, à votre entière disposition.

— Je vais partir pour une quinzaine en Egypte, par avion. Vous savez que je suis conseiller général et que j'ai ici quelque influence.

— En effet, monsieur.

— Il paraît que la période de vos vacances approche.

— C'est exact.

— Je conserve quelque inquiétude quant à ce voyage. Je ne puis pourtant exiger d'être accompagné d'un policier. Et j'aimerais cependant vous avoir près de moi. Il ne vous déplairait peut-être pas de nous accompagner. Je ferais, en ce cas, le nécessaire vis-à-vis vos chefs...

Erlin considéra longuement le vieillard, l'offre était tentante et s'il était couvert par ses chefs, il était en droit de l'accepter. Malgré le plaisir ressenti par lui à l'idée de ce voyage en compagnie de la belle Geneviève, il se sentait au coeur une étrange inquiétude. Il demanda pour être certain :

— Vous emmenez tous les membres de votre famille ?

— Oui, ils ont tous besoin de repos. Nos affaires peuvent se passer de nous quelque temps. J'ai de bons collaborateurs et, d'ailleurs, mon activité s'est beaucoup ralentie depuis l'arrivée de mon cousin Dennis qui a pratiquement pris en mains toutes les rênes de l'affaire.

— Eh bien ! monsieur Evrard, je serais enchanté de vous accompagner à titre privé, si cela vous paraît réalisable.

— Je ferai le nécessaire. Nous partirons la semaine prochaine. Je vous fixerai le jour ultérieurement. Je n'ai pas oublié que vous avez très vite retrouvé mes bijoux sinon l'empoisonneur.

Il y eut un éclair de malice cruelle dans les yeux du vieillard qui n'échappa pas au détective. Erlin prit congé et croisa, dans le hall, Geneviève, dont il baisa la main.

Il y eut un rapide échange de regards entre eux. Erlin avait rendez-vous avec elle pour prendre le thé. Et ce n'était pas seulement un motif professionnel qui le poussait car il avait cédé au charme de la délicieuse créature...

V

La confortable Packard d'Evrard roulait rapidement sur la route de Paris. Le vieillard achevait doucement son cigare, entouré de Geneviève et de Jeanne. Paul était assis à côté du chauffeur et Dennis ainsi qu'Erlin s'étaient installés sur les strapontins face à la route.

Le paysage défila rapidement pendant deux heures sous les yeux des voyageurs, ponctué de temps à autre par un commentaire du vieil homme qui signalait un monument à ses invités, et semblait très au courant de toutes les questions qui touchent à l'histoire de l'architecture.

Il était un peu moins de quatre heures lorsqu'ils atteignirent la banlieue et Evrard, après avoir consulté son bracelet-montre, annonça, cordial :

— Notre avion part à 5 heures. Vous avez le temps de prendre une tasse de thé, mes enfants. Voilà une petite auberge qui me paraît charmante. Je vous retrouverai dans quelques minutes. Je sens le besoin de dégourdir mes vieilles jambes... L'inspecteur me fera l'amitié de me tenir compagnie quelques instants.

Le groupe formé par les jeunes gens et Jeanne Spize pénétra dans l'auberge, tandis qu'Evrard, bien alerte pour un homme qui prétendait se dégourdir les jambes, sautait à terre et entraînait le policier à quelque distance. Il s'arrêta enfin à l'ombre d'un bouquet d'arbres et, d'un ton très naturel :

— Figurez-vous, cher monsieur Erlin, que j'ai reçu, ce matin au courrier, une étrange missive. La voici...

Il tendit au policier une feuille de papier dont celui-ci prit connaissance. C'était une feuille de papier machine d'un format commercial courant qui portait simplement ces mots :

« Evrard, tu mourras ce soir à 7 heures dans l'avion. »

Erlin sursauta et, soudain, comme une pensée précise lui traversait la tête avec une vitesse fulgurante :

— Vous avez l'enveloppe ?

— Ma foi non, je n'y ai pas pensé... J'ai dû la jeter dans ma corbeille.

— Ah !... bon... ça ne fait rien.

— Oh ! c'était une enveloppe quelconque. J'ai eu la curiosité de regarder le timbre. C'était celui de la grande poste du Havre.

— Vous me permettez naturellement de conserver ce document ?

— Bien sûr. Encore un mot. Je n'ai aucune inquiétude quant à ce papier...

Erlin eut l'impression que le vieillard bluffait, mais il resta silencieux, cependant qu'Evrard continuait :

— Je vous serais reconnaissant de ne pas dire un mot de toute cette affaire aux miens. Il est bien inutile de gâcher leurs vacances pour cette bêtise.

— Je suis entièrement de votre avis, monsieur Evrard. A propos, pouvez-vous me dire la couleur de l'enveloppe ?

— Une enveloppe grise, très ordinaire, annonça le vieillard tranquillement.

— Je crois qu'il ne nous reste plus qu'à aller prendre le thé.

— Ou mieux un whisky... Et soyez sûr que ce ne sera pas le dernier.

Une hypothèse se faisait enfin jour dans l'esprit du détective.

— C'est impossible, pensa-t-il, et pourtant...

Un quart d'heure plus tard, la voiture reprenait la route du Bourget. Elle y arriva comme le tracteur amenait l'avion en piste. Tandis qu'Evrard et Dennis s'occupaient des formalités et que les femmes montaient à bord, Erlin s'absenta un instant et courut au buffet d'où il téléphona à Paris.

Il demanda la rue des Saussaies et l'un de ses collègues ne tarda pas à lui répondre.

— Voulez-vous faire ramasser le contenu de toutes les corbeilles à papier de la maison Evrard et voir s'il s'y trouve une enveloppe grise de qualité inférieure, postée au Havre bureau central, hier. Faites fouiller les meubles pour chercher des enveloppes semblables. Me transmettre résultat dès que possible à bord du *Flamant*, Compagnie Air-France. Faire rechercher tous renseignements, concernant Dennis, commerçant à Madagascar, arrivé en France il y a un an, cousin d'Evrard. Pour l'enveloppe grise, c'est très pressé. Je prends tout sur moi. Il y va d'une vie humaine... Sinon j'aurais fait exécuter les recherches par le nouveau chauffeur qui est, bien entendu, un de nos agents. Au revoir.

Il raccrocha et bondit sur la piste où les moteurs de l'avion tournaient déjà.

— Voilà, au moins, songea-t-il, une conversation que Jeanne Spize n'a pas entendue.

Mais la gouvernante n'était pas à bord et Evrard s'impatientait.

— Que peut-elle faire ?

D'une voix musicale, Geneviève déclara :

— A peine montée dans l'avion, elle m'a dit qu'elle se sentait fatiguée et qu'elle allait prendre un cordial au buffet.

Erlin bondit hors de l'appareil en s'écriant :

— Je vais la chercher.

Dans la salle du buffet, assise à une table, Jeanne absorbait lentement une eau d'arquebuse. Elle opposa un regard lointain au détective nerveux qui l'interpella :

— Alors, mademoiselle, toujours derrière moi ?

— Je ne vous comprends pas, monsieur Erlin. Vous venez de la piste. Je vous ai vu par la fenêtre.

Le détective, exaspéré, ne sut que répondre :

— L'avion va partir... Nous vous attendons.

Elle répliqua, tranquille :

— L'avion a été frété par M. Evrard. Il peut attendre... Vous n'allez pas être

---

Je voudrais savoir ce que j'aime — je l'aimerais tant.

PAUL GÉRALDY.

•

La peinture est une poésie qui se voit.

LÉONARD DE VINCI.

•

Les hommes sont ce qu'on veut qu'ils soient.

NAPOLÉON.

assez barbare pour contraindre une vieille femme telle que moi à s'enivrer en avalant d'un seul coup un cordial. De mon temps, les jeunes gens étaient plus galants !

Erlin leva les bras au ciel et attendit sans mot dire qu'elle eût terminé d'avaler sa boisson, à petites gorgées. Enfin elle se leva et, d'un ton sec, annonça :

— Je suis l'adversaire de ces moyens de transport rapides...

Tous les passagers étant enfin à bord, on ferma la porte de la machine. Le pilote mit les gaz et les moteurs tournèrent à plein. Puis l'oiseau courut sur la piste et la quitta bientôt pour rouler sur l'herbe du terrain jusqu'à la ligne de départ. Le pot à feu indiquait le sens du vent contre lequel l'avion prendrait son vol. Il y eut quelques oscillations douces, puis ce fut l'immobilité. L'*Air-France* venait de décoller.

Pour ceux qui accomplissent leur premier voyage aérien, le décollage est une sensation inoubliable par sa douceur. On s'attend à un arrachement brutal et c'est à peine si l'on s'aperçoit que l'on a quitté le sol à une sensation de mieux-être. C'est seulement le premier atterrissage qui est angoissant lorsque les maisons se rapprochent de plus en plus vite et que l'on éprouve le sentiment que la machine va s'écraser contre elles, tandis que déjà l'avion reprend contact avec le sol.

Une heure passa tranquille. Le chef pilote abandonnant le « cockpit » vint s'enquérir de ses passagers. Evrard lisait. Dennis et Paul semblaient enfin amis et discutaient de questions sportives. Erlin courtisait habilement Geneviève qui en paraissait heureuse. Le chef pilote regagna son poste.

Une demi-heure passa paisible, puis le second pilote apparut.

— Le temps est mauvais sur la vallée du Rhône, dit-il. Nous allons prendre de l'altitude pour éviter la tempête. Si cela continue, comme il est à craindre, nous ferons une brève escale pour attendre la fin de la bourrasque.

A 6 h. 45 l'avion commença à danser et Jeanne Spize à gémir. Dennis semblait prendre un vif plaisir à la tempête et ses narines se dilataient tandis qu'il constatait :

— Ça danse.

Geneviève serra le bras de son amoureux Erlin et celui-ci remercia le ciel d'avoir élevé le vent.

Le second pilote annonça :

— Tenez-vous. Ça va danser pendant quelque temps. Nous allons atterrir.

6 h. 50. Erlin consulte son bracelet-montre et pense à l'avertissement. Pourtant, c'est impossible. Personne ne pourrait tuer Evrard dans cette cabine sans être immédiatement découvert. Erlin ne s'inquiète pas parce qu'il sait déjà que personne à bord n'a l'intention de tuer Evrard.

Pourtant, il pourrait s'être trompé et il attend avec un peu d'anxiété. Le second pilote lui apporte un radio. Il le lit, le déchire et se rassérène. En lui-même, il pense :

— Dommage que Madagascar soit si loin et que je n'aie compris que trop tard. En tous les cas, il n'arrivera rien.

L'avion descend. La pendule du bord indique 7 heures. Evrard s'essuie le front et semble souffrant. Il se lève. Un coup de vent renverse la machine. Sa tête heurte un corps dur. Il retombe dans son fauteuil, ensanglanté. Il est bien 7 heures précises.

Erlin se précipite. Evrard revient à lui et s'excuse :

— C'est stupide. C'est ma faute. Mais ce n'est rien.

— Non, monsieur Evrard, ce n'est rien.

La machine s'arrête sur la piste. Le vent souffle.

— C'est l'affaire d'une demi-heure peut-être, dit le chef pilote. Mais il y a des nuages bas que le vent va dissiper et mieux valait s'arrêter. Avec les vents du Rhône on ne sait jamais. Je vais rentrer au hanger. Vous avez un bar au bout du terrain. Je vous ferai prévenir dès que nous pourrons repartir.

Erlin est prêt à donner un ordre. Tous doivent rester dans la machine. Il réfléchit qu'il n'est ici qu'en invité et qu'il ne peut émettre cette prétention. Un à un les passagers descendent sur la piste. Geneviève prie Evrard de l'accompagner.

VI

L'INSPECTEUR Erlin examina longuement le cadavre de Dennis qui avait roulé sous la queue de l'avion. La tempe était trouée d'une balle.

Le détective observa les moindres détails de la position du cadavre, puis :

— Il peut aussi s'agir d'un crime. Quelqu'un connaît-il ce revolver ?

— C'est celui de Dennis, indiqua Paul Evrard, je le reconnais.

— Où étiez-vous, monsieur, pendant l'escale ?

— En quittant l'avion, je suis allé droit aux hangars, examiner les machines qui s'y trouvaient. J'y suis resté jusqu'à ce que l'on ramène notre *Air-France* en piste. Il y a deux mécaniciens dans le premier hangar, ils pourront confirmer.

— Et vous, mademoiselle Spize ? Vous êtes sortie du bar cinq minutes avant Mme Darley et moi-même, qu'avez-vous fait pendant ces cinq minutes ?

— J'étais nerveuse. Peut-être avais-je un secret avertissement de la catastrophe... J'éprouvais le besoin de me détendre et je fis le tour du dernier hangar qui était d'ailleurs vide de matériel. Puis, je regagnai l'avion que j'atteignis presque en même temps que vous.

— Et vous, monsieur Evrard ?

— Je suis resté une demi-heure au bar comme vous le savez, puis je regagnai la machine, décidé à faire un somme. Je m'éveillai comme on la ramenait sur le terrain. Je sautai à terre et allai me dégourdir un peu, en faisant le tour d'un hangar. Mlle Spize s'y trouvait et je ne l'ai pas perdue des yeux.

— Vous avez fait le tour intérieur du hangar ?

— Parfaitement. Mlle Spize était devant moi, à cent mètres environ.

— Ainsi, remarqua incidemment le détective, vous confirmez l'alibi de Mlle Spize en établissant le vôtre !

Evrard ne releva pas la remarque tandis que le policier continuait :

— Nous ne pouvons continuer le voyage. J'ai prévenu le Parquet de la ville la plus proche. Personne ne sera là avant une heure. Les gendarmes du port garderont le cadavre. Il y a un hôtel en sortant du champ d'aviation où vous pourrez passer la nuit.

Geneviève, très pâle, s'appuya au bras d'Erlin.

— Je vous en prie, ne me quittez pas, j'ai peur. C'est atroce. Notre famille est-elle maudite ?

— Je vous prierai de ne pas vous écarter les uns des autres et de vous rendre immédiatement à l'hôtel, dit Erlin avec autorité. Je prendrai soin de Mme Darley.

Il se dirigea lentement vers le bureau du port aérien et le radio lui tendit un télégramme dont il prit rapidement connaissance.

— Je crois, dit-il à Geneviève, que le cauchemar sera bientôt terminé. Mais je crains fort qu'il y ait encore du sang. D'ailleurs, il vaudrait mieux qu'il en soit ainsi.

Elle le regarda, apeurée et muette.

— Vous ne voulez pas dire... !

— Justement si... Mais, je ne suis pas chargé de l'affaire et la police locale conclura sûrement au suicide. Je sais, moi, que Dennis a été assassiné et que le crime a été hâtivement maquillé en suicide. Dennis était gaucher et l'arme se trouvait dans la main droite. Le criminel a commis cette faute. Bien entendu, l'arme a été dérobée au Havre, dans la chambre de Dennis. Et l'on ne retrouvera pas d'autres empreintes que celles du mort sur le revolver, car il fait froid et nous portons tous des gants pour ce voyage en avion.

Erlin acheva très lentement :

— Le compte en banque de M. Dennis a baissé d'un seul coup la semaine dernière sur une grosse perte de jeu. Et il a brusquement remonté dans des circonstances que la comptabilité de la banque rend moins mystérieuses.

« Je ne tarderai pas à connaître le meurtrier de Dennis qui est aussi l'homme qui tenta de vous empoisonner... L'homme ou la femme, bien entendu...

Il eut un regard perçant à l'adresse de Geneviève qui ne sourcilla pas, et il acheva :

— Vous seule n'êtes pas en cause...

L'enquête de la police locale commença une heure plus tard. Le concours bénévole de l'inspecteur Erlin fut requis, mais celui-ci se montra très réticent :

— Il s'agit probablement d'un suicide, conclurent les magistrats locaux. Ce Dennis est sans doute l'empoisonneur. Il s'est suicidé par remords ou parce qu'il craignait d'être découvert ou, plus simplement encore, parce que son crime avait l'intérêt pour but et que, l'ayant manqué, il se trouvait ruiné. La suite de l'enquête nous renseignera sur sa situation de fortune. Nous n'avons aucune raison d'interdire la suite du voyage et je crois que vous pourrez repartir demain, monsieur Erlin.

— Puis-je vous prier seulement, messieurs, de ne pas faire part aux passagers de votre opinion relative à la mort de Dennis ? J'attends, d'une minute à l'autre des renseignements très importants que je me ferai un plaisir de vous communiquer.

Erlin regagna l'hôtel et frappa à la porte d'Evrard, qui s'était déclaré fatigué et avait déjà regagné sa chambre. Le vieillard l'accueillit aimablement. Il était en train d'écrire et murmura :

— Souffrez que je termine. Vous avez des cigarettes et une bouteille de porto sur la commode.

Erlin entendit la plume grincer sur le papier, tandis qu'Evrard terminait sa lettre, y apposant sa signature volontaire. Puis, l'industriel leva les yeux :

— Vous souhaitez me parler ?

— Oui. D'une manière très privée. Je suis votre invité et non un policier en service.

— Ce sens des nuances vous font honneur, dit Evrard froidement.

Il alluma une cigarette puis, d'un ton aimable :

— Je suis à vous dans une seconde. Goûtez le porto, il est excellent...

Il passa dans son cabinet de toilette et referma la porte. Une petite détonation sèche éclata. Puis il y eut le bruit de la chute d'un corps.

« C'est peut-être mieux ainsi », murmura Erlin en regardant l'adresse de la lettre qu'Evrard venait d'écrire. L'enveloppe portait son nom. L'inspecteur, après s'être assuré que l'homme ne s'était pas manqué, commença de lire la confession d'Evrard.

A Monsieur Erlin.

Monsieur,

Ceci est le récit des faits dont vous avez sans doute déjà connaissance. C'est moi qui ai tué Jean Dennis et qui ai tenté de l'empoisonner au Havre. Le motif vous le savez ou vous êtes sur le point de le connaître, est comme tout le reste entre vos mains...

Je suis allé aux colonies, autrefois, avec un proche parent. Nous eûmes une histoire assez grave et, un soir de fièvre et de folie, je tuai un homme que nous enterrâmes. Mon parent laissa à son fils un récit de l'incident et des éléments de preuve. Après la mort de son père, Dennis résolut de me faire chanter et exigea une place importante dans mes affaires. Je savais et vous savez sans doute — car la police française est bien faite — que Dennis avait des dettes et était considéré à Madagascar comme un mauvais sujet.

Dès son arrivée, il s'installa en maître et je dus prétexter de la fatigue de l'âge pour lui abandonner une partie

LES SOUCOUPES VOLANTES...

[*Suite de la page* 41]

La "soupière volante"

Le rapport sur cette apparition a été conservé dans les archives de l'Amirauté anglaise. A cette époque, l'engin avait été comparé à une « soupière volante »...

En 1908, les journaux américains rendirent compte d'un étonnant phénomène observé par 300,000 personnes au-dessus de Chicago. Il s'agissait d'une sorte de cigare volant, muni de hublots très visibles et qui avait survolé la ville à une vitesse stupéfiante.

— Ce qui se passe aujourd'hui n'est que la suite de ce qui s'est passé en 1880, ou en 1908, assure Pierre Clostermann.

Le phénomène des soucoupes volantes est, pour le moment, inexplicable. Parce que nous sommes, dans l'état actuel de nos connaissances et de nos découvertes, incapables de l'expliquer. Mais si un chasseur à réaction Sabre ou Mig ou Mystère avait survolé l'Arc de Triomphe à une vitesse supersonique le jour du défilé de l'armistice, en 1918, n'aurait-on pas, alors, parlé aussi de phénomène inexplicable ou de mirage ou d'illusion ?

Aviateur, écrivain et... constructeur d'avions

Pourtant le mur du son a été franchi trente ans plus tard comme sera franchi un mur plus redoutable encore et que l'on pourrait appeler « le mur de la température ».

Et Pierre Clostermann d'expliquer :

— Un oeuf cuit à la température de 100 degrés. Or, entre 900 et 1,400 kilomètres à l'heure, la température s'élève en quelques secondes de 300 degrés. Cette prodigieuse élévation de la température pose le problème de la résistance humaine du pilote, et aussi celui de la résistance de la machine. Quelle matière peut résister à un échauffement d'une telle intensité et d'une telle brutalité ? On étudie en ce moment même la possibilité de construire des avions de verre de plexiglass, capables de franchir ce fameux mur de la température...

On se doute de l'écho qu'auront ces retentissantes déclarations. Car Pierre Clostermann, pilote, écrivain, est aussi constructeur d'avions. C'est dire qu'il fait autorité en la matière !

RIEN DE SÉRIEUX

Il est question d'un violoniste qui s'est rendu coupable d'un meurtre et vient d'être pendu.

— Quel titre vais-je mettre au compte rendu de cette affaire ? demande un apprenti journaliste.

— C'est tout indiqué, répond un de ses aînés dans le métier ; c'est donc : « Sa dernière exécution sur une seule corde ».

•

Un policeman interroge une petite fillette qui a perdu sa maman dans la foule.

— Mais, dit-il, si tu ne connais pas le nom de famille de ta maman ni son adresse, ce sera plus difficile pour la retrouver.

— Placez-moi dans une vitrine de magasin, monsieur, dit la fillette, maman qui les regarde toutes finira certainement par me voir.

•

Des joueurs de golf se préparaient à prendre le lunch en plein air et l'un d'eux qui avait apporté une bonne bouteille de brandy s'aperçut qu'elle était à moitié vide ; il remarqua en même temps que le gardien du terrain, un vieil Ecossais, avait le nez encore plus rouge que de coutume.

— Eh, lui dit-il, savez-vous qui s'est envoyé ça dans le gosier ?

— Vous ne supposez bien sûr pas que c'est moi ? dit le bonhomme un peu choqué ; je ne me permets pas de toucher à ce qui ne m'appartient pas.

— C'est correct, mais vraiment, vous ne savez pas qui c'est ?

— Non ; et encore une fois, je vous dis que ce n'est pas moi

— En êtes-vous bien certain ?

— Oui, et la preuve, c'est que je n'ai pas pu enlever le bouchon.

— Dis donc, tu ne connaîtrais pas un nommé Darwin parmi nos amis ?

— Non, pas du tout. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est parce que mon voisin dit souvent en parlant de moi : c'est épatant quand je vois cet homme-là comme il me fait penser à Darwin !

•

Deux amis parlent du mariage et l'un des deux voudrait convaincre l'autre.

— Ecoute-moi, tu devrais te marier.

— Non, j'ai horreur de l'esclavage perpétuel.

— Mon cher ami, si tu avais une femme comme la mienne, aussi bonne, douce, aimante, économe, fidèle...

— Tu me décides, j'attendrai que tu sois veuf.

•

Un étranger de passage à Montréal aperçoit un magnifique cortège funèbre ; comme il est très curieux, il cherche à se renseigner et s'adresse au premier passant venu.

— Quelle est donc la personne que l'on enterre ? lui demande-t-il.

— Oh, répond l'autre, je crois bien que ça doit être celle qui est dans le corbillard.

•

Monsieur, (qui vient de marcher sur un clou dit "tack" et qui avait la pointe en l'air, hurle comme un possédé en se tenant le pied.)

— Marie !... Mari...o...ii...e ! c'est abominable de laisser traîner des choses pointues comme ça sur le plancher !

Madame. — Crie donc pas si fort, on croirait que c'est bien de quoi ! mais, mon pauvre ami, des clous comme ça on peut en avoir un gros paquet pour cinq sous.

— Quand vous avez épousé ma fille, ne m'avez-vous pas dit que vous possédiez cinquante mille dollars ?

— Pas exactement cela, monsieur ; je vous ai dit que je pouvais disposer de ce montant-là, mais si je l'avais fait j'aurais probablement attrapé cinq ans de prison car l'argent n'était pas à moi.

•

— J'ai eu une grande discussion au sujet de politique avec mon voisin et j'ai fini par lui prouver que c'était moi qui avais raison.

— Comment as-tu fait ?

— Je suis arrivé à lui faire admettre qu'il n'en savait pas plus long que moi sur la chose que nous discutions.

•

— Johnny, appelle la maman, arrive ici, j'ai besoin de toi pour aller faire une commission.

Le petit gars est plongé dans l'absorbante lecture d'un roman d'aventures aux temps héroïques.

— Ma petite maman, il n'y a plus qu'une douzaine d'Indiens à tuer et j'y vais tout de suite.

•

— Elle est charmante, cette jeune femme qui vient de passer ; c'est une veuve qui va se remarier prochainement.

— Tant mieux ou tant pis pour celui qui l'épousera ; quant à moi, je n'aimerais pas beaucoup être le second mari d'une veuve.

— Tu n'es pas comme moi, j'aimerais mieux cela que d'être le premier.

•

Bétantout est dans la salle d'attente de la gare Yindsor et veut régler sa montre sur celle de l'horloge mais il s'aperçoit qu'il a laissé sa montre à la maison.

— C'est embêtant, dit-il, mais ça ne fait rien, je me rappellerai bien l'heure ; il est exactement deux heures et demie.

LA VIE COURANTE...

— Je me doutais bien que tu l'aimerais !

— Mon oncle, j'ai rêvé cette nuit que vous m'aviez donné un beau cinquante sous tout neuf.

— Tant mieux, mon petit bonhomme, et puisque tu as été bien sage, tu peux le garder.

•

Il y a toujours des gens pour se moquer des autres et ils le font souvent avec un peu d'esprit, mais il leur arrive aussi de se faire rabrouer vertement. Tel fut le cas pour un imbécile qui se moquait d'un homme parce qu'il avait les oreilles trop longues à son idée.

— C'est bien possible, répondit l'insulté que j'ai des oreilles trop grandes pour un homme, mais vous en avez certainement des trop petites pour un âne.

•

— La vieille demoiselle X... vient enfin de se marier après avoir été fiancée pendant près de cinquante ans.

— Je suppose que le bonhomme était devenu trop faible maintenant pour pouvoir lui résister.

---

de mon affaire. Il était joueur et je dus plusieurs fois couvrir ses pertes. Cette situation ne pouvait durer. Je décidai de le faire disparaître, car on n'en a jamais fini avec un joueur et je ne voulais pas priver de leur part de mon patrimoine mes autres cousins et ma protégée.

J'imaginai de verser de l'arsenic à petites doses dans une bouteille de calvados. Ainsi nous serions tous malades. Et je versai auparavant de l'érésine dans le verre épais de Dennis. Il suffisait de quelques gouttes de ce poison violent et il ne pouvait les voir.

J'étais presque assuré de l'impunité. Ou bien les verres seraient lavés avant que l'ensemble de la famille tombât malade à l'exception de Dennis et il ne restait plus de traces, ou bien la police effectuerait des prélèvements et comme nous étions tous intoxiqués n'examinerait pas tous les verres mais un ou deux. Il y avait des chances pour que celui de Dennis ne soit pas examiné. Enfin, je comptais briser ce verre. En me levant, je cassais la bouteille de champagne inoffensive « le poison était dans la fine » pour distraire la pensée des enquêteurs. Je vous rappelle que, possédant une usine de produits pharmaceutiques, il m'avait été facile de me procurer un peu d'arsenic et quelques gouttes d'érésine.

On ne peut exactement prévoir les effets de l'arsenic sur chaque organisme et cela fut le commencement de ma perte, car je me sentis tout de suite trop malade pour atteindre la place de Dennis et casser son verre.

J'avais invité Mme Darley, car je pensai que plus il y aurait de convives plus l'enquête serait difficile. Il se trouve que cette jeune femme est charmante et je suis heureux, en mourant, de lui faire du bien en mettant de l'argent à sa disposition.

L'affaire des bijoux m'apportait, en outre, une diversion favorable. Jeanne, qui m'est dévouée, et qui ignorait tout, fut chargée par moi de vous surveiller. Elle apprit ainsi les résultats de l'analyse et me tint au courant de votre remarque :

« Si vous aviez occupé une autre place à table, je vous aurais arrêtée. »

Je compris dès lors que, malgré tout, vous me soupçonniez.

Dennis se méfiait de moi et pensa qu'il vaudrait mieux quitter la maison, car le jeu devenait dangereux. Il venait de réaliser une grosse perte en Bourse. Il tenta sur ma personne un ultime chantage auquel je cédai. Vous en avez déjà sans doute trouvé la trace dans nos comptes de banque. Décidé à me débarrasser rapidement de Dennis, j'imaginai la promenade en avion et les vacances familiales auxquelles il était contraint d'assister. Je m'emparai de son revolver, décidé à le tuer à la première occasion et espérant maquiller le crime en suicide.

Jeanne surprit une partie de votre communication au Bourget et je décidai d'en finir plus rapidement que je ne le pensais avant mon départ.

— C'est alors que, trop pressé, je commis une première erreur qui ne pouvait vous échapper.

Après avoir tué Dennis avec son revolver et les mains gantées je plaçai l'arme dans sa main droite, tout naturellement. Je pensais qu'on croirait au suicide du maître-chanteur.

Malheureusement pour moi, Dennis était gaucher. Je vous déclarai ensuite que je n'avais pas perdu de vue Jeanne Spize en faisant le tour du hangar, et j'eus la bêtise de préciser qu'elle était à cent mètres devant moi. Le hangar a environ cent mètres de long. Je réfléchis ensuite qu'il est impossible de parcourir les quatre côtés d'un carré sans perdre de vue la personne qui vous précède lorsqu'elle a un côté d'avance. Un enfant le devinerait. Mon esprit était fixé sur la nécessité de me créer un alibi dans le temps et non dans l'espace. A votre attitude, je compris que j'étais perdu. Et lorsque vous êtes venu me rendre visite je savais déjà le motif de l'entrevue. Je passe sur les autres détails puisque vous les connaissez aussi bien que moi. Vous ferez de cette confession ce qui vous plaira.

La signature : *Evrard*, s'étalait largement au bas du document.

Erlin baissa la tête et s'abîma dans ses pensées. Il n'était pas en service et n'était pas chargé de l'affaire. Le mort avait joué le grand jeu et il avait perdu. Il l'avait invité à l'accompagner, ce qui était une habileté suprême, une quasi-certitude de se mettre à l'abri de tout soupçon. Son seul tort avait été de ne penser aux détails qu'un quart d'heure trop tard alors que lui, Erlin les avait déjà découverts.

Il y avait un *post-scriptum* au bas de la lettre.

P.-S. — Moi aussi j'ai été joueur. J'ai tenté de me sauver en jouant sur cinq chances, en empoisonnant cinq personnes, pour égarer les soupçons. Au baccara, je n'ai jamais tiré à cinq. Je l'ai fait pour ce crime et j'ai perdu, ce qui est normal.

Erlin eut une moue de lassitude. Il ne résulterait rien de bon d'un scandale. Cette lettre lui était adressée à titre personnel. Encore une fois, il n'était pas en service et la gloire lui importait moins que le déshonneur qui rejaillirait bientôt sur une famille dont un représentant au moins lui était cher.

— Oui, c'était un beau joueur ! murmura-t-il. En m'invitant, il était presque certain d'égarer mes soupçons !...

Il alluma son briquet et fit lentement brûler la lettre dont il dispersa les fragments.

•

Trois mois plus tard, l'inspecteur Erlin ne reçut pas d'avancement, mais il épousait la charmante décoratrice Geneviève Darley, et cet « avancement-là » valait beaucoup plus que tout autre à ses yeux.

FRANÇOIS MAZELINE.

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE-HUITIEME EPISODE

Ben-Hur a sursauté, lorsque Simonide lui a révélé les raisons qui lui interdisent d'être un homme libre. Mais Simonide dissipe rapidement son indignation. Si le prince Hur lui a jadis percé l'oreille, c'était sur sa demande. — Rachel, la mère d'Esther, était une esclave, et n'avait accepté d'épouser qu'un homme de sa condition. — Irrité de son impuissance à réaliser son désir, Ben-Hur ne sait plus que dire à Simonide. Quoiqu'il en soit, son expérience et son intelligence seront d'un grand secours dans la tâche qui lui reste à accomplir. Il lui faudra aussi des amis fidèles. — Sans aucune hésitation, Simonide lui promet de faire tout ce qui sera en son pouvoir pour l'aider à retrouver les deux chères disparues que Ben-Hur espère encore en vie. La condition qu'il met à son tour témoigne de son grand attachement à cette famille qu'il sert depuis sa jeunesse. — Esther a également une requête à présenter. Timidement, mais avec une douceur et une grâce exquises, la jeune fille s'adresse à son maître. Son seul désir est de demeurer près de son vieux père sur qui elle veille sans cesse, depuis les terribles supplices que lui ont infligés les Romains.

Simonide se rappelle la première entrevue qu'il a eue quelques jours auparavant avec Ben-Hur. Il tient à dissiper le doute que son attitude n'a pas manqué de provoquer. Malgré son accueil réservé et ses manières un peu brusques... — ...Il avait fort bien reconnu dans le jeune homme qui était venu à lui, le fils du Prince Hur. D'ailleurs Esther et Malluch sont là pour reconnaître que son intention n'était pas de l'abandonner. En entendant le nom de Malluch, Ben-Hur ne peut dissimuler sa surprise. — Ainsi ce fidèle ami qui l'a guidé dans la cité, puis présenté au cheik Ilderim, est un auxiliaire de Simonide ? Le cheik lui-même, avec un sourire amical, admet qu'il savait déjà bien des choses sur Ben-Hur, choses qu'il avait apprises ici même dans la demeure du marchand. — Simonide explique les raisons qui ont dicté sa conduite. Malluch n'était pas chargé de l'espionner, mais de chercher à connaître son caractère. Il fallait savoir si Ben-Hur était bien le digne fils du Prince Hur, homme à l'âme généreuse. Au reste, tous les renseignements apportés par Malluch étaient excellents.

La conversation que tiennent Ben-Hur, Simonide et Ilderim, devait fatalement les amener à parler des événements importants qui se préparent dans le monde. Mais l'intendant n'a plus rien à apprendre à Ben-Hur de la merveilleuse histoire du Roi des Juifs. — Ben-Hur constate cependant que le point de vue de Simonide ne coïncide pas avec celui du noble Balthasar. Pour ce dernier, le Roi des Juifs serait en quelque sorte un roi spirituel, tandis que pour le marchand, ce roi sera un véritable conquérant qui affermira son trône, grâce à de puissantes armées. — Avec un certain dédain, Simonide réfute la thèse de Balthasar. L'Egyptien ne connaît pas les textes des prophètes. Tous annoncent la venue de ce monarque qui régnera sur la terre entière, et délivrera les nations du joug romain. — Il est vrai cependant, que les débuts du nouveau roi seront des plus humbles. Ben-Hur, songeur ne parvient pas encore à concilier ces deux points de vue. Il lui est difficile d'imaginer ce roi pauvre, entrant à Jérusalem sur une ânesse, mais assez puissant pourtant, pour écraser et chasser les légions romaines. *(à suivre)*

LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

CONTE ILLUSTRE DU " SAMEDI " — VINGT-TROISIEME EPISODE

1. Pierre et Kitty avaient été sauvés par le vieillard qui connaissait, disait-il, le père de la fille de la Jungle. Ils avaient déjoué tous les trois l'attention du bandit et, tout à coup, Pierrot sauva à son tour la vie du vieillard en assommant le serpent qui allait le mordre.

2. Pendant ce temps les deux malfaiteurs, c'est-à-dire le bandit en marin et son serviteur nègre docile comme un esclave, allaient leur chemin à la recherche d'un mauvais coup quand ils entendirent le cri de frayeur que poussa Kitty à la vue du serpent.

3. Les deux sacripants qui se croyaient débarrassés à tout jamais de la jeune fille en furent tout surpris et décidèrent d'aller vérifier par eux-mêmes. Revenant sur leurs pas, ils eurent la surprise de voir le vieil homme en train de serrer la main de Pierrot, son sauveteur.

4. Rien n'aurait servi de jurer. Les deux salopards attendirent tranquillement. Pendant ce temps, les jeunes gens, se croyant enfin libres, suivaient leur guide jusqu'à une hutte de chaume dans laquelle il les fit entrer : « Je vais vous préparer un repas », déclara-t-il.

5. Le bandit aurait bien voulu attaquer le petit groupe par-derrière pour faire à nouveau Pierrot et Kitty prisonniers. Mais il réalisa qu'il aurait sans doute un rude combat à soutenir : le vieux avait l'air solide. Il se décida finalement à attendre la nuit, comme des lâches.

6. Un peu plus tard, quand l'obscurité descendit lentement son épais manteau de nuit sur la jungle, quand tout sembla calme sous la hutte, le marin-voleur sortit en tapinois de sa cachette, escorté par son fidèle noir auquel il fit signe de garder le silence.

7. Dans la hutte de paille, en effet, après un repas aussi bon que le vieux solitaire sût le faire, on dormait paisiblement. Pierrot ronflait ce qui amusait beaucoup la fille de la jungle. Le vieux, lui, sifflait du nez. Pas un bruit quand les sacripants firent leur entrée.

8. Décidés à faire les jeunes gens prisonniers et à les mettre définitivement hors d'état de nuire, ils s'emparèrent d'eux si soudainement que les pauvres eurent dans leur brusque réveil une vision d'horreur qui les fit hurler.

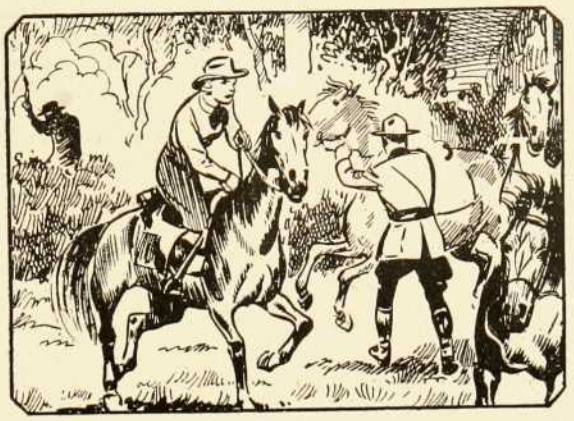
9. Aucune résistance n'était possible. Solidement tenus dans les mains de fer des hommes, ils ne purent que crier ce qui réveilla enfin le vieux. Dès qu'il eut réalisé la situation périlleuse dans laquelle se trouvaient ses jeunes amis, le vieillard bondit hors de ses couvertures. (à *suivre*)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

Les Exploits de l'Inspecteur Moquin

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-NEUVIEME EPISODE

1. Effrayés par les flammes et la fumée, les chevaux se ruèrent à l'épouvante sur Charles et Hélène, mais au lieu de sauter en lieu sûr le jeune inspecteur s'élança en avant et saisit les rênes du meneur. "Vite ! En selle !" cria-t-il. "J'en prendrai un autre !"

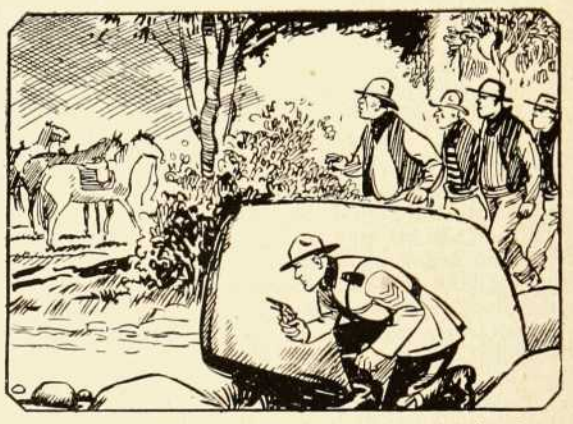


2. Agrippant les rênes d'un deuxième cheval, Charles le fit s'immobiliser et, en dépit des bêtes affolées, lui et Hélène se hissèrent en selle comme le Faucon lançait tout à coup l'alarme au restant de la bande.

3. En un instant des coups de feu retentirent et des balles sifflèrent à leurs oreilles, mais grâce à la fumée dense le tir des bandits fut imprécis, et nos deux fugitifs furent manqués de justesse. "Au grand galop !" s'écria Charles. "Nous allons les berner encore une fois, Hélène !"

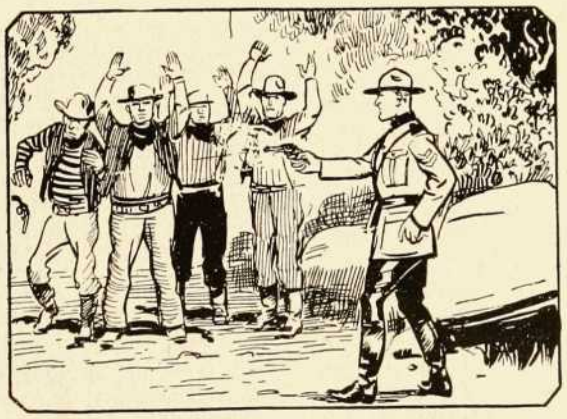
4. Une fois hors de portée des fusils des bandits, Charles arrêta sa monture. "Ecoute, Hélène", dit-il l'air farouche. "Je cours après les Faucons Nocturnes. Toi, retourne à Nerada chercher le shérif et relève mes pistes à partir d'ici. Je puis avoir besoin d'aide !"

5. Charles avait envoyé Hélène Colin à Nerada seulement pour qu'elle soit en sûreté, aussi, comme elle s'éloignait il fit faire demi-tour à sa monture. "Je vais suivre les chevaux des Faucons Nocturnes", murmura-t-il en galopant. "Ils vont me conduire au repaire !"



6. Enfin les chevaux s'arrêtèrent dans une clairière dans les collines, alors Charles se cacha derrière une grosse roche à l'entrée de la cachette et attendit le retour des Faucons Nocturnes. Environ deux heures plus tard Charles les entendit arriver et sortit alors son revolver.

7. S'élançant hors de sa cachette, le jeune inspecteur braqua son revolver sur les gredins étonnés, et remarqua avec dépit que le Faucon n'était pas avec eux. "Haut les mains !" cria-t-il. "Et pas un geste, sinon... !"



8. Les trois types les plus près de Charles levèrent les mains rapidement, mais le quatrième tenta de se servir de son revolver. L'arme avait à peine quitté l'étui qu'une balle tirée par l'inspecteur la lui fit échapper des mains. "Maintenant à ton tour de lever les mains !" dit Charles.

9. Désarmant les Faucons Nocturnes, Charles leur ordonna de monter à cheval puis conduisit ses prisonniers à Nerada, où Hélène attendait que Jacquot rassemble un détachement. "Charles les a capturés !" s'écria Hélène. "Tout seul par-dessus le marché !"

10. Le matin suivant Charles annonça son intention de mener ses prisonniers aux quartiers généraux. "Je vais les conduire par train — ce sera plus sûr", dit-il. "Ce serait facile au Faucon de nous tendre un guet-apens si nous y allions à cheval. Tu devras venir, aussi, Hélène, comme témoin".

11. L'express ferroviaire s'arrêta spécialement à Nerada pour recueillir Charles et ses prisonniers, alors, comme ils montaient dans le train un autre membre de la bande les vit. "Il faut que je prévienne le Faucon", murmura-t-il. "Il ne laissera pas l'inspecteur s'en tirer à si bon compte !"

12. Galopant par la campagne, le gredin avertit son chef, et le Faucon chevaucha aussitôt avec lui vers un pont enjambant une rivière. "Nous allons faire sauter le pont à la dynamite", dit le Faucon. "Le train doit être arrêté et les gars délivrés !"

(à suivre)

LA PLUS FORTE

[*Suite de la page* 20]

transmettait. Il évoquait la rumeur fiévreuse de la ville, les spectacles et les fêtes... En pensée, il quittait Sagrune.

Anne le devinait, et ne pouvait comprendre...

Pour elle, chaque jour le lien plus fortement se resserrait qui l'attachait au passé de famille. Cette terre, ingrate encore et bientôt généreuse, elle la sentait sienne et lui appartenait.

Gilbert... Il fallait pourtant qu'il restât.

•

Les blessures guéries, les meubles réparés, les chambres arrangées, la « Maison » maintenant était de nouveau accueillante et sereine. Anne aimait à s'asseoir dans la salle près de la vaste cheminée, y demeurer longtemps rêveuse... mais de rêves où l'action ne perdait pas sa place.

— Il faudrait qu'il n'y ait plus bientôt un seul morceau de terre inculte... pensait-elle. C'est possible... Laurent le dit... Ah ! si Gilbert pouvait, autant que lui, aimer sa terre...

Car, de Sagrune et des travaux en cours, elle parlait parfois avec Laurent.

Elle ne fuyait plus celui-ci, comme elle l'avait fui d'abord, ne le redoutait plus. Le robuste terrien — le fils de ceux dont les siens avaient jadis été les maîtres, ne lui inspirait plus la sorte de craintive inquiétude ressentie au début. Lorsqu'il parlait de ses terres, de ses travaux, de ses espoirs, un si profond amour faisait vibrer sa voix, illuminait son visage un peu rude, qu'Anne, en qui un amour semblable s'exaltait, se sentait rapprochée de lui par une même foi.

Pourquoi, ce qu'il faisait, Gilbert ne pourrait-il le faire ? Pourquoi, ce qu'il aimait, Gilbert ne pourrait-il l'aimer aussi ?

•

Laurent venait de s'éloigner.

Avec Anne, rencontrée sur la route, alors qu'elle revenait du village, il était monté jusqu'aux Ruines.

De là, tous deux, si différents par leur naissance et leur passé, si proches par leur semblable amour des traditions et des souvenirs de famille, ils avaient longuement contemplé les terres, les maisons et les bois.

Dans le jour déclinant et qui dorait les pierres, la Tour-du-Guet, massive à l'horizon, représentait bien véritablement la « Sentinelle ».

Laurent avait loué Gilbert et l'oeuvre entreprise à Sagrune.

— Ce sera long, peut-être, mais le résultat sera beau, mademoiselle Anne.

Il répéta sa phrase favorite :

— La terre paie toujours. Je suis certain que vous, du moins, vous verrez ça.

Etonnée, Anne leva les yeux vers lui :

— Moi, du moins ?... Que voulez-vous dire ? Mon frère sera là aussi.

Gêné, Laurent détourna la tête, échappant aux regards interrogateurs d'Anne. Il dit tout bas :

— Je n'en suis pas très sûr, mademoiselle, mais vous, vous resterez, n'est-ce pas ?

Sa voix, d'ordinaire assez brève, avait pris un accent suppliant. Anne, à cette question, répondit par une autre question :

— Que pensez-vous de Gilbert, monsieur Surlin, parlez-moi en toute franchise, je vous en prie ?

Un instant, Laurent hésita, puis il dit d'un ton assourdi :

— Je ne crois pas que M. de Sagrune accepte de vivre ici longtemps. Il est jeune, il sera las bientôt du silence et de la solitude. Il voudra retrouver le bruit et l'éclat de la ville.

Anne, pour qui ces mots étaient une confirmation de ce que, trop souvent, elle avait redouté, n'avait rien répondu. Silencieusement, tous deux avaient quitté le vieux donjon en ruines, étaient redescendus vers la Maison...

•

Avec un crissement léger, la tablette au fond du secrétaire glissa sous la pression du doigt. Anne découvrit une cavité longue et très peu profonde. De la main elle l'explora. La main ne rencontra qu'un livre.

Vieux livre à reliure épaisse, dont les angles étaient usés dont les feuillets étaient jaunis. Revenue en pleine lumière, Anne l'ouvrit timidement... Par endroits, les pages manuscrites ne portaient que des lignes courtes et espacées, et des dates. Ailleurs, le texte était compact, d'une écriture qui se révélait ferme, solide, volontaire.

Quand elle eut parcouru le livre, Anne leva les yeux et, un moment, demeura rêveuse.

— Le livre de famille... murmura-t-elle, ce que l'on appelait autrefois « le Livre de Raison ». Ah ! J'attendais toujours de trouver quelque objet précieux... En est-il un qui le soit davantage ? Le livre des Sagrune...

Elle relut des lignes, au hasard... Des dates indiquaient des naissances... des mariages... des morts...

Deux siècles tenaient ainsi en quelques pages...

« Louis-Honoré, né à Sagrune... marié à Gordes-de-Vaucluse... à Delphines de Grans, mort à Sagrune...

« Ses enfants... Adalbert... Jean-Chrétien... Gilbert... Pierre... Anne... »

De ceux-là, l'histoire était brève. Pour d'autres une page entière commentait leur destin glorieux. Ainsi, de ceux qui avaient succombé à l'armée, et de Bertrand, compagnon du bailli de Suffren, péri en mer dans une bataille navale, de Stanislas-Léon, mort en explorant des terres inconnues, de Charles, missionnaire de Chine...

La chaîne de ceux qui vivaient à Sagrune, pendant longtemps ne s'était pas interrompue.

Puis il y avait des pages blanches et, ensuite, de la haute écriture solide et nette qu'elle avait, tout d'abord, remarquée. Anne lisait ceci :

« ...15 juin 1822. Ce matin, mon fils François-Louis est né. La Maison est finie de bâtir, et l'héritier vient y prendre sa place...

« Trois ans bientôt que je suis revenu à Sagrune, Sagrune délaissé depuis trop de lustres... Sagrune où je ne retrouvai que des ruines... Mais, aujourd'hui, la Maison est debout : François est né : l'union s'est refaite entre les Sagrune et leur terre... »

Des dates encore indiquaient d'autres naissances, et des morts. François-Louis, seul, avait perpétué le nom. Son mariage était indiqué, aussi ses descendants, leurs alliances, leurs enfants...

Le père, un jour, avait repris la plume : son écriture était plus incertaine, mais l'indication s'y retrouvait toujours de sa ténacité.

« J'ai maintenant plus de quatre-vingts ans. Mon fils et ses fils m'entourent et sont fidèles à Sagrune. Je leur laisse un domaine semblable à celui de jadis... et beau. Qu'ils le conservent. Il faut aimer la terre des ancêtres. Dieu veuille qu'il y ait toujours un Sagrune à Sagrune. »

De nouveau quelques dates, puis, d'une plume tenue par un être plus faible, s'indiquait la mort du vieillard.

Après cela, personne n'avait continué l'histoire des Sagrune. Placé dans ce placard secret, et le fils à son tour disparu, nul n'avait plus revu le Livre de Raison.

Anne le tenant en ses mains frémissait d'une émotion intense. « Dieu veuille qu'il y ait toujours un Sagrune à Sagrune... », murmurait-elle. Elle posa le livre, leva la main comme pour un serment qu'elle eût fait sur le passé et sur l'avenir à la fois.

— Moi, j'y serai, quoi qu'il advienne... reprit-elle. Et je garderai « la Maison » pour ceux qui, plus tard, reviendront.

Lucidement, elle voyait les temps futurs. Gilbert repartirait, mais des enfants, à leur tour, lui naîtraient, et l'un au moins regagnerait Sagrune. Sagrune qu'Anne lui aurait gardé. Elle n'en doutait pas. Silencieusement, elle jurait d'être fidèle.

•

Gilbert, d'un pas lassé, redescendait des Ruines. Laurent l'accompagnait.

Une dernière fois, il avait désiré revoir ce paysage que, quelques mois plus tôt, il découvrait avec la joie d'avoir, enfin, réalisé son rêve. Mais son exaltation s'était, peu à peu, depuis lors, dissipée. Au contact des difficultés chaque jour renaissantes, devant le dur labeur que la terre imposait, et devant la longue patience que le résultat à venir exigeait, Gilbert avait faibli. Il n'avait point connu une jeunesse difficile, mais, au contraire, s'était trouvé comblé. Son âme, trop mollement trempée, aspirait à la facilité.

Laurent, mis au courant par lui de son renoncement, le considérait avec quelque dédain, mais sans être étonné. Quand Gilbert lui avait avoué son projet de départ, il ne l'avait point combattu. Il jugeait que Sagrune demandait un maître plus fort.Et si Gilbert partait, il était sûr que Anne, elle, resterait.

Jour après jour, Laurent avait conquis la confiance d'Anne ; elle avait parlé de Gilbert avec lui, avait laissé comprendre l'abandon qu'elle redoutait... Et Laurent, devant cette jeune fille si brave, avait senti que son coeur se troublait... Gilbert parti, et Anne solitaire, qui sait si son amour, devenu exigeant, n'aurait pas chance d'être accueilli, et partagé, peut-être ? Une sorte de griserie le prenait, en songeant qu'il pourrait, non point devenir le maître de Sagrune — il respectait les droits de la famille — mais être l'artisan de sa prospérité, aider Anne à le conserver.

Anne de la « Maison », voyait Gilbert descendre. Toute vibrante encore, et le Livre de Raison déposé auprès d'elle, elle attendit son frère. A l'allure lasse de Gilbert, à son air résigné — à l'attitude de Laurent aussi — elle comprit que l'heure était venue où Gilbert renonçait.

•

Brièvement, d'une voix sourde, Gilbert avait dit ses raisons.

— Je suis un déserteur, Anne... n'est-ce pas ? dit-il en terminant et en baissant le front.

Lentement, elle remua la tête :

— Non... dit-elle avec une tendre pitié. Tu ne désertes pas, Gilbert, tu « retournes ». Ta voie n'est pas ici. Père, là-bas, a conquis une place qu'après lui tu prendras. Mais Sagrune ne doit pas mourir... Vois, Gilbert, ce que j'ai découvert tout à l'heure, dans un vieux meuble dont le hasard m'a livré le secret... Lis, Gilbert... C'est là le « Livre de Raison », le Livre des Sagrune... Lis ce qu'un Sagrune qui, comme nous revint ici, souhaitait que ses descendants accomplissent... Cela, tu avais rêvé de le faire... mais tu t'en vas, Gilbert... Lis, tout de même...

Gilbert prit le vieux livre, lut les mots qu'avait écrits celui qui retrouva les Ruines et bâtit la Maison.

« Aujourd'hui mon fils François-Louis est né. La « Maison » est construite... »

Anne suivait la lecture des yeux. Quand elle vit que Gilbert arrivait à la fin, elle murmura elle-même :

— Il faut aimer la terre des ancêtres... Dieu veuille qu'il y ait toujours un Sagrune à Sagrune...

Sous les paupières de Gilbert, des larmes perçaient. Il referma le livre, le tendit à sa soeur...

— Il est à toi... murmura-t-il. Pardonne-moi, toi, la plus forte...

Anne reprit avec un respect attendri le vieux livre aux pages jaunies, le serra sur son coeur...

— Je resterai ici.. dit-elle. Le Livre de Raison m'indique ce qu'il est bon de faire. Pars, Gilbert. Moi, je continuerai la tâche. Plus tard, un de tes fils viendra me retrouver.

Son regard semblait voir au loin, par-delà les années qu'elle acceptait de vivre solitaire, vouée à cette tâche, dont Gilbert lui laissait, tout entier, le fardeau.

Elle vibrait d'une ardeur grave et forte. Le regard de la jeune fille quitta le point lointain sur lequel il était fixé, se posa sur Gilbert, Gilbert à qui elle pardonnait sa faiblesse, puis ce regard rencontra la silhouette solide de Laurent :

— Je resterai... affirma-t-elle encore doucement.

Dans les yeux de Laurent, elle vit passer une flamme : elle comprit alors qu'elle l'aimait.

ANNIE ACHARD.

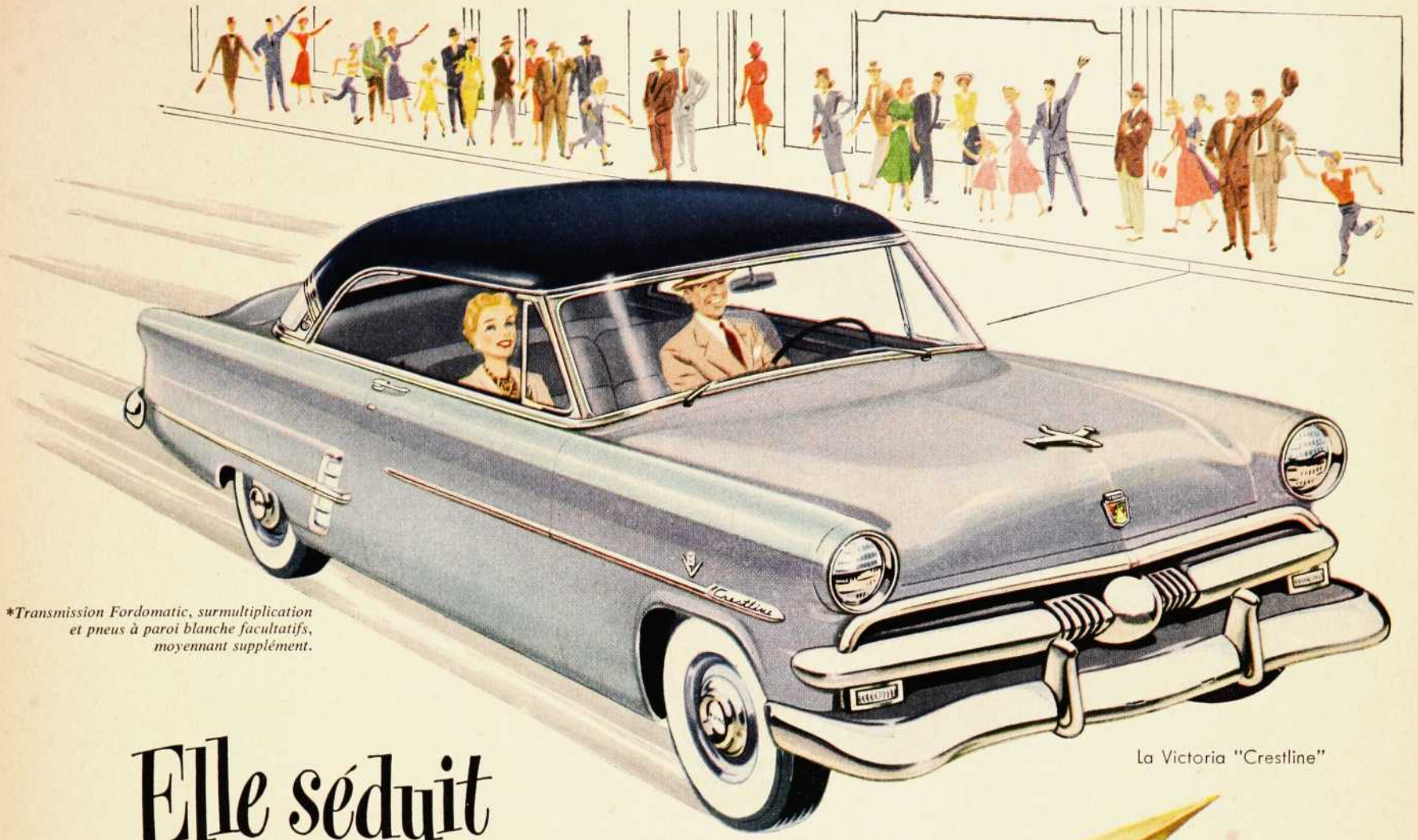
MICHELE TISSEYRE

[*Suite de la page* 5]

comme coordinatrice de mode pour la maison Dupuis Frères et fit un voyage pour eux l'été dernier afin de voir les collections de Paris.

La télévision met donc en valeur tous ses dons de comédienne, de jolie femme, de journaliste disserte. Elle a trouvé son médium et la télévision a trouvé l'interprète rêvée des reportages. Son programme *Télé-Montréal* fut le premier programme commercial après la lutte et le hockey, et le premier programme individuel commercial. Elle y a tour à tour interviewé les parents du premier soldat prisonnier à revenir de Corée, Monsieur France (qui fit scandale en robe de chambre), Yma Sumac et Hildegarde (qui remplaça à trois heures d'avis Dorothy Lamour empêchée de paraître par une clause de son contrat). Fernand Quirion est le réalisateur du programme. Terminons en disant que Michèle Tisseyre a paru de nombreuses fois au programme féminin de C.B.F.T. *Rêve et Réalité*, dont la nouvelle réalisatrice est Yvette Pard. Très sagement, Michèle s'efface devant ses interviewés pour ne paraître qu'en trait d'union et laisser aux spectateurs le temps de la désirer.

LUCETTE ROBERT.



*Transmission Fordomatic, surmultiplication et pneus à paroi blanche facultatifs, moyennant supplément.

La Victoria "Crestline"

Elle séduit les plus difficiles ! la FORD V-8

Vous avez vu ce regard d'admiration et d'envie? *C'est une Ford qui passe!*
Vous avez entendu ces compliments si flatteurs? *C'est une Ford qui passe!*
Partout, en effet, la nouvelle Ford suscite l'admiration générale. Rien d'étonnant à cela car sous tous ses angles—à tout égard!—la Ford est la plus belle de toutes!

Mais il faut surtout *conduire* une Ford pour découvrir combien elle est merveilleuse. Par exemple, la puissance et la docilité de son célèbre moteur V-8 *Strato-Star* de 110 CV et la souplesse de sa suspension sont des choses qu'on ne voit pas mais qu'on constate dès que la voiture est en marche. Et il y a aussi le champ visuel panoramique . . . le démarrage par tour de clef . . . les sièges rembourrés de caoutchouc mousse . . . et le choix de trois boîtes de vitesses: la commande *Fordomatic**, la surmultiplication* et la boîte de vitesses standard, synchronisée et silencieuse. Ce ne sont là que quelques-uns des avantages qui font que la Ford est non seulement la plus élégante, mais qu'elle est aussi la plus agréable à conduire. Avant de fixer votre choix, ne manquez pas d'essayer la Ford.

LA PUISSANCE
des voitures les plus coûteuses
À UN PRIX
qui défie toute concurrence!

CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE
DU PLUS CÉLÈBRE
FABRICANT D'AUTOMOBILES

Ford MONARCH **VOYEZ UN VENDEUR FORD... *NE MANQUEZ PAS D'ESSAYER LA* FORD**

28 col

COCA-COLA LTÉE